

Brigade Mondaine
[298] – Quand la
belle se fait la paire

Michel Brice

VISIT...

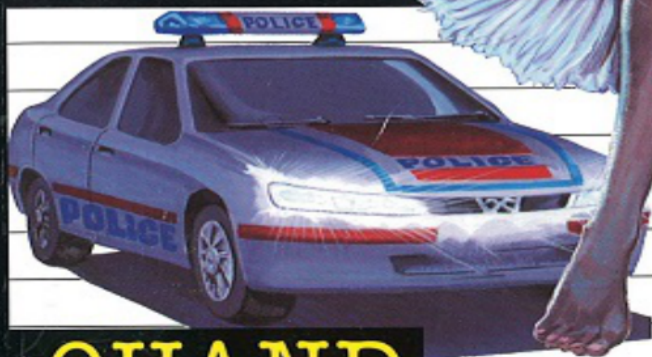
LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADE
MONDAINE

Par Michel



QUAND
LA BELLE
SE FAIT LA PAIRE

VAUVENARGUES

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°298)

**QUAND LA BELLE SE FAIT
LA PAIRE !**



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Quand un homme traversait le salon-bar de l'Hôtel Intercontinental, son regard se dirigeait, telle l'aiguille d'une boussole vers le Nord, sur les jambes croisées et gainées de fins bas noirs d'une femme assise dans un fauteuil club. Parfois l'un d'eux s'autorisait à lui envoyer un sourire. Nicole Sterne ne détournait pas la tête mais restait impassible, ses yeux noirs reflétant une profonde indifférence. Depuis l'adolescence, elle était habituée à être ainsi sollicitée. À quarante-neuf ans, elle avait conservé une silhouette attrayante, resplendissante de féminité mature. En femme d'expérience, elle avait conscience de l'attrance quasi magnétique qu'elle exerçait sur les hommes. Nicole Sterne décroisa ses jambes et tira sur le pan de sa jupe qui, du seul fait de sa position assise, laissait apparente une large partie de ses cuisses. (Extrait du livre)

CHAPITRE PREMIER



Véronique Noirot se souviendrait longtemps de la détenue 9 897. Ça oui !

Des gonzesses barjots, elle en avait vu défiler des dizaines dans sa section, mais des nanas comme Monique Lizard, elle n'en avait connu qu'une. Et heureusement ! Car deux semblables dans une maison d'arrêt eût été l'enfer, une situation à fourguer son uniforme au clou et à démissionner illico.

Véronique rongait son frein en sirotant son café tiède. Monique Lizard, diminutif et nom de guerre, Mona, était son furoncle depuis des mois. Cette nana était une véritable fout-la-merde qu'elle devait écraser et remettre dans le rang. Question d'honneur et de respect de l'autorité. Foi de Véro ! Elle la casserait comme elle en avait cassé d'autres plus coriaces. Si le mi tard ne suffisait pas, elle utiliserait d'autres moyens moins conventionnels mais plus efficaces.

La chef matonne avala le fond de son gobelet d'Arabica et jeta un œil sur les écrans de contrôle. La taule était calme. Le silence et l'ombre avaient pris possession des couloirs et des coursives. Parfois un cri perçait la nuit, une des détenues pétait ses boulons ou faisait un mauvais rêve. Véronique était blindée, ces manifestations de désespoir ou de rage ne l'atteignaient plus (d'ailleurs, y avait-elle jamais été sensible ?). Ces filles et ces femmes étaient la lie de la société. Si elles croupissaient en zonzon, ce n'était pas par hasard. Des voleuses, des droguées, des mères indignes et maltraitantes, des tueuses mêmes... Alors, elle n'allait pas s'épancher sur leur sort. Quant à Mona, sa bête noire, son palmarès délinquant n'était pas des moins chargés. Officiellement, elle était tombée pour trafic de coke. Les Stups l'avaient gaulée avec deux cent vingt grammes de poudre de première qualité. Une petite fortune qui lui avait valu une condamnation à cinq ans de réclusion, d'autant qu'elle avait refusé de collaborer avec les flics et de donner les noms de ses complices. Bien fait pour sa belle gueule !

Hormis ce délit, Mona jouait à la pute de haute volée. Au cours de ses activités, elle avait escroqué un riche Libanais. L'affaire avait fait long feu et Mona s'en était sortie avec un classement sans suite après négociation avec l'avocat du Levantin. Et puis, il y avait eu une sale histoire de putes dans laquelle Mona avait été soupçonnée de meurtre : une mère maquerelle travaillant pour un cartel de proxénètes albanais avait été trucidée à coups de manche de pelle... Là encore, Mona avait été mise en examen. Elle avait fait six mois de préventive avant d'être relaxée faute de preuve patente et en raison de la multiplicité des suspects potentiels. En son âme et conscience, Véronique estima que les cinq ans pour la coke étaient un bon forfait qui payait pour le reste.

Mona avait encore trois ans et quatre mois à tirer... à être à sa merci... Et pas question de libération conditionnelle ! Cette perspective rasséréna la chef matonne. « Patience, ma petite Mona ! J'ai tout mon temps » se dit-elle.

Des hurlements hystériques retentirent en écho entre les hauts murs.

— Putain ! C'est encore la dingue de la 38, s'exclama Véronique.

— J'y vais ? proposa Martine, une jeunesse fraîche émoulue de l'École

Pénitentiaire.

— Pas la peine. Laisse-la brailler, ordonna Véronique, quand elle en aura marre, elle la fermera !

Martine acquiesça mais sa conscience professionnelle en était ulcérée. L'attitude de sa chef heurtait les principes qu'on lui avait inculqués au cours de sa formation : respect du droit et de la dignité des personnes, vigilance... Avec amertume, elle s'apercevait que la réalité quotidienne carcérale était bien loin de correspondre aux principes déontologiques énoncés avec emphase par le Ministère. Elle apprenait sur le tas qu'il y a, d'une part, les textes, les mots, et d'autre part, la dure réalité et ses exigences pratiques. Martine se résigna à la passivité et s'efforça d'ignorer les cris d'angoisse et de rage qui effectivement s'étouffèrent progressivement dans la gorge de la malheureuse détenue. La jeune gardienne scruta les écrans.

— T'as vu, il y a une caméra en panne, nota-t-elle.

— Je sais, confirma Véronique. Je l'ai signalée, mais le service technique n'est pas pressé...

Véronique se leva. C'était une femme d'un mètre soixante-quinze à forte corpulence, à la poitrine opulente et au fessier rebondi. Malgré ces attributs, il était difficile de lui trouver un charme féminin. Sa chevelure mi-courte teinte en châtain foncé accentuait la dureté de ses traits marqués de quelques rides fatalement apparues avec la cinquantaine. Sa bouche aux lèvres minces et étroites, son regard noir et froid, n'incitaient pas les hommes à lui conter fleurette. C'était d'ailleurs le moindre souci de la chef matonne. Mariée et divorcée après dix ans de vie conjugale, mère de deux ados vivant chez leur père, Véronique Noirot n'avait qu'une passion : son boulot. La maison d'arrêt était devenue sa résidence secondaire dans laquelle, huit heures par jour, elle s'épanouissait et trouvait un sens à sa vie.

— Je vais faire une tournée, lança-t-elle à l'intention de sa collègue.

La pendule indiquait 1 h 10. L'heure était idéale pour visiter certaines des protégées et s'assurer qu'elles ne manquaient de rien. Fort heureusement, la plupart des pensionnaires n'étaient pas de l'acabit de Mona. Elles avaient compris qu'il valait mieux se tenir à carreau et éviter de faire du grabuge. À cette condition, Véronique savait se montrer bonne fille.

Au second étage, la chef matonne s'arrêta à la hauteur de la cellule de Mona. Elle s'offrit le petit plaisir d'ouvrir l'œillet et de jeter un œil sur la bête. La cellule était plongée dans la pénombre. Quatre détenues se partageaient l'espace prévu pour deux. Le lit de Mona se trouvait sur la droite, en hauteur. La masse de son corps était dissimulée par une couverture grise. Sa lourde chevelure brune brillait sous la caresse jaune de la veilleuse. Véronique l'observa longuement sans se préoccuper des autres occupantes de la cellule. Seule Mona l'intéressait. Mona bougea un bras. Elle ne dormait pas, ainsi que Véronique le pressentait. La garce gardait toujours un œil

ouvert ; elle devait dormir comme les requins, un hémisphère du cerveau toujours en éveil. Mona sortit une main de sa couche et adressa son majeur pointé à la chef matonne. Celle-ci referma le judas. « Mais oui, ma petite Mona, c'est moi qui vais te le mettre bien profond dans ton petit cul de pute ! » Véronique parcourut à pas lents une vingtaine de mètres, descendit à l'étage inférieur et s'arrêta devant la porte d'une cellule. Elle jeta un regard sur la caméra qu'elle avait elle-même court-circuitée. D'un coup d'œil, elle s'assura qu'aucune collègue n'était dans les parages. Puis elle glissa son passe-partout dans la serrure, fit jouer le pêne silencieusement et se faufila dans la cellule avec la rapidité et la fluidité d'un chat.

Deux femmes étaient allongées sur un lit. La plus âgée serrait contre son flanc une jeune femme blonde à l'air déluré malgré la tristesse qui embuait ses pupilles. Le tableau était attendrissant. Lovée dans le creux du bras de sa compagne, la jeune femme se laissait bercoter et caresser un sein avec un plaisir évident.

— Salut, chef ! fit la première femme.

— Salut, Cathy. Je vois que vous êtes déjà bien parties.

— Sandrine avait besoin d'un petit câlin, expliqua Cathy en posant un regard enamouré sur sa compagne.

Véronique contempla le corps gracieux de Sandrine. La blancheur laiteuse de sa peau contrastait avec la couleur café de Cathy. Les deux femmes étaient différentes physiquement et psychologiquement.

Forte métisse à la poitrine lourde et aux cuisses épaisses, Cathy frisait la quarantaine et purgeait une longue peine pour le meurtre de son mari. Son amant, un temps soupçonné de complicité, s'était excusé en la chargeant lâchement. Le couple s'était déchiré avec haine et violence lors du procès. En définitive, l'amant avait été blanchi après sept mois de préventive. Du classique sordide à la manière Thérèse Raquin. Entaillée pour quinze ans, Cathy s'était vite adaptée à la vie carcérale. Elle s'était imposée comme caïd et avait su se ménager les bonnes grâces des surveillantes.

Sandrine, vingt-cinq ans, un corps et une âme d'adolescente, avait écopé de trois ans pour vol à l'arraché et détention de drogue. La jeune femme était connue des services de police et de la justice depuis ses treize ans. Deuxième d'une fratrie de quatre gosses, elle avait été abusée de onze à treize ans par son oncle. Son parcours était jalonné de passages réguliers devant le Tribunal pour enfants, de placements en foyer, de mesures éducatives, de fugues... Du sordide classique sans référence littéraire. À l'inverse de sa compagne de cellule, Sandrine supportait mal l'incarcération. Dépressive, ses règles interrompues, bourrée de médicaments, elle s'était mise sous la protection de Cathy et acceptait faute de mieux ses attouchements sexuels. Sandrine n'était pas lesbienne, mais à défaut d'homme, elle trouvait une compassion dans les bras de Cathy. Cette relation était sa sauvegarde, un moyen de garder un pied dans la réalité et de ne pas sombrer corps et âme dans le néant.

Véronique se cala le dos au mur. Elle releva un pan de sa veste et sortit un sac plastique enveloppant un objet cylindrique coincé entre son ventre et la ceinture de son pantalon.

Le regard des deux codétenues s'illumina de concert.

— Voilà le joujou, fit la chef matonne en ouvrant le sac.

Elle exhiba un fort joli godemiché rose très réaliste. Vingt centimètres, un gland bien renflé, une tige épaisse striée de veines en relief.

— Mazette ! s'extasia Cathy, vous nous avez gâtées, chef ! C'est pas de la bite de manchot. Qu'est-ce t'en penses, Sandrine ?

Sandrine se redressa et prit appui sur un coude. Elle considéra l'objet avec concupiscence.

— J'en ai jamais vu d'aussi grosse, commenta-t-elle.

— Faut choisir tes mecs, conseilla Cathy. N'est-ce pas, chef ?

Véronique acquiesça sans conviction. Elle-même n'était pas sensible à la taille d'une queue. Son mari en avait une de taille moyenne et cela lui avait suffi.

De toute façon, depuis quelques années elle baisait rarement et avec le tout venant, sans se préoccuper de la taille du sexe.

Cathy s'était emparée du gode. Elle le contemplait sous tous les angles, en testait la consistance, en appréciait la matière avec l'air inspiré d'une experte diplômée en membre viril. Puis elle entreprit de le sucer, mimant une succulente fellation. Lorsqu'il fut parfaitement humidifié, elle ouvrit largement ses grosses cuisses et le glissa le long de sa fente dissimulée sous une épaisse toison brune frisée.

— Ah, que c'est bon ! susurra-t-elle pâmée... Vous voulez participer ? demanda-t-elle à Véronique.

Celle-ci fit non de la tête mais elle se sentait troublée et prête à céder.

— Non, dit-elle, je préfère regarder.

— Comme vous voulez, chef. On vous fera une petite place quand vous voudrez. N'est-ce pas, Sandrine ? Je suis sûre que tu aimerais te faire gougnoter par la chef...

La jeune femme répondit par un sourire salace. Cathy lui caressa les seins et l'embrassa à pleine bouche. Le gode s'immisça entre les cuisses de la jeune femme. Il glissa entre les grandes lèvres, chercha l'ouverture et s'enfonça dans la chaude cavité qui s'entrouvrit et se resserra sur le gland comme pour le happer. Par mouvements de va-et-vient lents et progressifs, Cathy enfonça l'engin profondément. Sandrine bascula la tête en arrière et râla de plaisir. La maîtresse femme accéléra le rythme. Lubrifié par l'abondante source vaginale, le gode glissait avec aisance sur toute sa longueur. Avec une technique avérée et une connaissance intime de sa partenaire, Cathy maniait le gode avec art. Elle titillait le point G, frappait le fond du vagin, sortait le gode, le poussait à

nouveau vigoureusement. Dans le même temps, ses dents mordillaient les mamelons de la jeune femme. Celle-ci accompagnait le mouvement du gode à coups de reins, sa croupe basculait d'avant en arrière. Les yeux révoltés, la tête renversée, elle gémissait et se mordait la lèvre inférieure. Son entrechuisse suintait de liquide. Soudain, un jet de liquide incolore jaillit de son sexe.

Véronique était fascinée par ce spectacle. Elle n'imaginait pas qu'une femme puisse atteindre un tel degré d'orgasme.

Après cette apothéose orgasmique arrosée, Sandrine sombra dans un état de calme béat. Elle était apaisée et son visage reflétait une indicible paix. Véronique consulta sa montre : il était temps de quitter la cellule.

— Cathy, fit-elle en s'approchant de la porte, j'ai un service à te demander.

— Pas de problème, chef.

— C'est au sujet de Mona. Elle me fait chier. Si tu pouvais la coincer et lui faire comprendre qu'elle a intérêt à filer doux, ça m'arrangerait... Bien sûr, je te couvrirai...

— Pas de problème, chef. On va vous organiser ça. Cette salope se prend pour une rebelle, je vais lui fermer son clapet à merde. Après ça, je peux vous dire qu'elle sera moins fière.

Elle ponctua sa promesse d'un rire gras qui secoua la gélatine de ses deux grosses mamelles. Son regard se fixa sur le dos de la chef matonne lorsque celle-ci passa la porte, et une lueur mauvaise, noire et cruelle, éteignit son rire.

L'air était frais et le pan de ciel visible au-dessus du mur d'enceinte était d'un bleu d'aquarelle, froid et translucide.

Dans la cour, les détenues cherchaient avidement les caresses d'un soleil chiche. Des femmes déambulaient à pas lents en groupe de trois ou quatre, d'autres restaient immobiles en appui le long des murs à échanger quelques paroles. Elles se soudaient par affinité ou par nécessité. Les Africaines, les Maghrébines, les Européennes formaient des clans distincts qui, sans être totalement imperméables, ne se confondaient pas. Rarement les groupes se modifiaient. Une micro-organisation sociale s'était constituée avec ses hiérarchies, ses codes, ses conflits. Dans un milieu clos et contrôlé, comme dans la vie extérieure, les individus ne peuvent se dispenser du soutien d'un groupe. En milieu carcéral, plus qu'ailleurs, cela est une question de survie. L'isolement est toujours synonyme d'exclusion et de vulnérabilité. Mais il n'était pas toujours possible de s'intégrer à un groupe ; c'était le lot des femmes infanticides ou maltraitantes. Celles-ci, rejetées et méprisées, concentraient sur elles la haine pétrie de bonne conscience des autres détenues.

Mona se tenait à l'écart. Accroupie dans un angle de la cour, pensive, l'air rêveur, elle fumait sans se préoccuper ni du temps ni des autres femmes. Cependant, elle n'était pas refermée sur elle-même, une part de son esprit se préservait un niveau élémentaire de vigilance et se mettait en alerte à la moindre modification de l'environnement. Par expérience, elle avait appris à détecter les signes imperceptibles d'un danger, à percevoir les indices d'une présence hostile, à pressentir les menaces à sa sécurité avant même qu'elles ne se concrétisent. Sans rien en laisser paraître, elle nota l'attitude inhabituelle de Cathy. Elle connaissait bien Cathy et lisait facilement son état d'esprit dans sa façon de marcher et de porter son regard sur les autres pensionnaires de la taule. Mona l'observa discrètement mais elle ne put déterminer les intentions de la métisse qui discutait âprement avec Sandrine et une nouvelle détenue. Il était cependant évident qu'elle préparait un mauvais coup à sa façon, c'est-à-dire en vicieuse.

Ce fut seulement à la fin de la promenade que Mona sut quel était l'objectif de Cathy : elle-même ! Ce n'était pas une surprise, les deux femmes s'étaient déjà accrochées à l'atelier. Entre elles existait une sombre hostilité dont l'origine se trouvait dans la personnalité même des deux femmes. La nature ayant horreur du vide, sans doute s'agitait-il d'une lutte pour la position de femelle dominante, Puisqu'aucun mâle ne pouvait jouer l'arbitre.

Le scénario était simple et primaire : Sandrine heurta l'épaule de Mona et l'accusa illico d'agression en poussant de hauts cris stridents. Ce fut le prétexte qui déclencha l'intervention de Cathy qui, sans attendre, sauta à la gorge de Mona. Les deux femmes s'écharpèrent quelques secondes avant de rouler au sol sous les cris d'excitation des autres femmes réunies spontanément en cercle. Le pugilat dura quelques brefs instants. La chef matonne et sa collègue Martine les séparèrent.

— Encore toi, Mona ! s'emporta Véronique. T'en manques pas une !

La chef matonne agrippa Mona par un bras et la secoua. Mona se dégagea brusquement avec l'envie de balancer une torgnole magistrale à cette salope de matonne en chef. Elle réprima son geste, pressentant que la surveillante n'attendait que cela pour l'enfoncer.

— Non, Chef, je n'y suis pour rien. Cette folle m'est tombée dessus sans raison, expliqua-t-elle en désignant Cathy d'un coup de menton.

— C'est faux, chef ! répliqua Cathy. Elle a attaqué Sandrine. Si je n'étais pas intervenue, elle l'aurait esquivée.

Véronique Noirot valida la version de Cathy d'un signe de tête et engueula Mona :

— On va régler ça. Au mitard, ma vieille... T'es bonne pour un petit stage en isolement. Les dingues comme toi, je les dresse.

Martine tenta d'intervenir. Sa chef l'interrompit et déclara que l'incident était clos.

— Mais vous avez bien vu comme moi que Mona n’a rien fait, reprit Martine convaincue d’avoir été témoin d’une erreur sinon judiciaire du moins pénitentiaire.

Véronique la toisa et mit un terme à ce plaidoyer :

— Ah, bon ? Ben moi, j’ai vu que Mona avait agressé Sandrine. Tu es jeune dans le métier, Martine, tu as encore besoin d’apprendre beaucoup de choses.

À minuit, Mona ne dormait pas. Seule dans son cachot, elle ne semblait pas affectée par la sanction injuste dont elle avait écopé. Bien au contraire, elle était parfaitement sereine et paraissait impatiente comme quelqu’un qui attend une visite ou l’annonce d’un événement.

Dans leur cellule, Cathy et Sandrine somnolaient enlacées l’une contre l’autre. Attentive au moindre bruit rompant le silence, Cathy était soucieuse et tendue. Pourtant, elle avait les nerfs solides et savait garder son calme dans les moments les plus difficiles. Elle entendit un bruit de voix et le claquement d’une serrure, puis le silence lourd revint. Peu de temps après, elle discerna un frôlement contre la porte et le cliquetis d’une clé s’introduisant dans la serrure. Son cœur fit un bond. Le moment était enfin venu.

La Chef matonne se glissa dans l’ombre, referma doucement la porte et s’approcha du lit, au bord duquel elle s’assit.

— Bravo pour cet après-midi ! murmura-t-elle d’un ton satisfait.

— C’est rien, chef, faut bien se rendre service entre nous. Vous avez notre petite récompense ?

Véronique fouilla sa poche et en tira un petit sachet plastique rempli de shit.

— C’est du bon, il vient du Maroc. Mais faites gaffe... Il va y avoir une fouille après-demain.

— Ne vous en faites pas, chef... On fera gaffe.

— OK... je me tire.

— Vous ne restez pas un peu... Sandrine aime quand vous la regardez prendre son pied.

— Non... je n’ai pas le temps... Deux collègues sont malades. On est en effectif réduit.

Véronique se leva et se dirigea vers la porte. Au moment où elle l’atteignait, Cathy l’interpella. « Oui » fit-elle en se retournant. Elle n’eut pas le temps de réagir, un vigoureux coup de poing au plexus la plia en deux. Cathy affichait un sourire carnassier. Elle cloua la chef matonne au sol pendant que Sandrine lui enfonçait un mouchoir entre les dents. Malgré la douleur, Véronique tenta de se dégager. Un deuxième coup au menton, puis

un troisième au foie la neutralisèrent. Les deux détenues la dévêtirent et la ligotèrent aux barreaux du lit, jambes et bras écartelés.

— Voilà le travail ! exulta Cathy en contemplant sa victime qui avait repris conscience et bougonnait une bouillie de mots incompréhensibles.

— Te bile pas, ma belle. Pas la peine de te fatiguer à causer. D'ailleurs on sait ce que tu veux nous dire. Sincèrement, on regrette de te mettre dans la merde... Mais on n'a pas le choix.

Un sourire égrillard sur les lèvres, Cathy contempla le corps nu de la surveillante et son regard en détailla l'anatomie.

— T'es pas mal gaulée pour ton âge, commenta-t-elle en caressant un sein... un peu mou, jugea-t-elle... Mais belle chatte bien fournie... Qu'est-ce que t'en penses, Sandrine ?

La jeune femme approuva.

— Bon ! Tu as été bonne avec nous. Avant de partir, on va te faire profiter de notre expérience... Je sais que tu en meurs d'envie... Depuis le temps que tu viens nous voir, ça doit te travailler la chatounette, pas vrai, Sandrine ?

Sandrine tendit le gode à sa compagne.

— C'était vraiment un cadeau de reine, ce gode, ricana Cathy. Tu peux pas savoir la joie qu'il nous a donnée... On n'est pas égoïste pour deux ronds. Et puis entre copines, on peut bien se prêter une queue. À toi de l'essayer, maintenant.

Le regard lançant des éclairs de haine, le visage rouge de rage, la gorge ronflant de sons étouffés par le bâillon, la surveillante tirait avec énergie sur ses liens.

Cathy s'amusait avec le gode qu'elle baladait au-dessus de sa victime comme un gosse jouant avec un modèle réduit d'avion.

— La bite volante cherche un terrain d'atterrissage et un hangar, disait-elle en ricanant. Ah ! J'ai trouvé...

L'engin plongea comme un chasseur bombardier entre les cuisses. Véronique gigotait, mais la main experte de Cathy sut diriger le gland sur la cible. En dépit de sa résistance, la surveillante en chef ne put interdire l'accès de son intimité au membre factice. Cathy prit un voluptueux plaisir à l'enfoncer jusqu'à la garde, puis à l'agiter en tous sens, d'avant en arrière, de gauche à droit et de bas en haut, arrachant des grognements fort peu érotiques à la malheureuse entravée.

« Elle va jouir, j'en suis sûre » lança Cathy. « Polis-lui la capsule ! » ordonna-t-elle.

Sandrine, qui ne pouvait rien refuser à sa maîtresse, obtempéra. Ses doigts fins titillèrent le bouton rose qui – ma foi ! – était de belle taille. Cependant rien n'y fit ; ni la délicatesse du toucher ni la pression insistante d'une masturbation vigoureuse, n'éveillèrent un semblant d'excitation. Véronique

Noirot avait manifestement un blocage psychologique... Il est vrai que chez la femme l'orgasme est avant tout une affaire cérébrale et qu'en l'occurrence les conditions d'un déblocage n'étaient pas réunies...

Découragée mais pas vaincue, Cathy envisagea une autre voie. « Passe-moi la vaseline », commanda-t-elle à Sandrine.

Une bonne quantité de pommade servit à enduire le gode. Le reste fut utilisé à préparer méticuleusement les muqueuses du cratère anal. « Détends-toi, conseilla Cathy, ça n'en sera que plus délicieux ».

Cette fois, il fallut forcer le passage. En dépit du lubrifiant, le gode ne parvenait pas à passer la défense sphinctérienne. Le gode ripait entre les fesses. Cathy s'énervait et râlait. Elle passa le relais à Sandrine qui profita d'un moment de relâchement pour introduire quelques centimètres de l'engin. Le premier pas franchi, le reste suivit sans effort.

— Bravo ! s'exclama Cathy. On n'a plus le temps de la pilonner... Il faut qu'on file... Laisse-lui le gode dans le fion... Ça ne peut lui faire que du bien, à cette vieille vicelarde.

Les deux prisonnières s'emparèrent du passepartout de la surveillante et de son badge magnétique. Avant de quitter la cellule, Cathy embrassa la chef matonne sur le front. « Adieu, chef ! » fit-elle d'un air goguenard « on vous laisse le gode en souvenir, là où l'on va, on n'en aura pas besoin ».

Les deux femmes se faufilèrent dans le couloir. Elles atteignirent la cellule de Mona. Celle-ci s'impatenait et commençait à s'inquiéter. Quand la porte s'ouvrit, elle souffla de soulagement.

— Qu'est-ce que vous foutiez ? On a une demi-heure de retard sur l'horaire.

— On n'y peut rien, la chef est arrivée à la bourre, expliqua Cathy.

Les trois femmes avaient calqué leur parcours sur celui de la surveillante qui, pour ne pas se faire repérer aux cours de ses virées nocturnes, avait modifié l'angle de vision des caméras situées sur son passage. Elles eurent une grosse frayeur quand les ombres de deux matrones se profilèrent au bout d'un couloir. La chance ou le Dieu des prisonniers était avec elles : les deux gardiennes virèrent sur leur droite et s'éloignèrent. Les fugitives passèrent dans les cuisines, puis dans la buanderie et enfin ouvrirent la porte d'accès au local des poubelles.

— Ça pue, constata Sandrine. C'est vachement dégueu.

— Eh oui ! admit Mona. La liberté n'a pas toujours une odeur de rose.

Cathy avait soulevé le couvercle d'un container chargé de déchets emballés dans des sacs en plastique gris. Elle s'accrocha au bord, se hissa et bascula à l'intérieur. Sandrine hésitait.

— Qu'est-ce que t'attends ? l'interpella Mona.

— Ça me dit rien... Tu crois qu'on ne va pas attraper des maladies, dans

ces trucs ?

— Ne dis pas de conneries ! Tu ne risques rien, c'est du plastique pas de la merde.

Sandrine se résigna et grimpa dans une poubelle. Mona l'y suivit.

CHAPITRE II



Dans les locaux de la Brigade de répression du proxénétisme (BRP), anciennement connue sous l'appellation plus évocatrice de Brigade mondaine, l'ambiance était à la détente (relative et temporaire !).

Les policiers venaient de démanteler un réseau de prostitution asiatique. L'affaire avait mobilisé une dizaine de policiers pendant six mois. Filatures, écoutes téléphoniques, planques, nuits écourtées, sandwiches et cafés sur le coin d'un zinc, l'enquête avait été difficile et compliquée. Particulièrement méfiants, les organisateurs de ce réseau ne prenaient aucun risque et cloisonnaient leurs activités. Ils se comportaient en professionnels aguerris de la criminalité et n'hésitaient pas à éliminer un élément, complice ou ennemi, quand celui-ci représentait un danger. Si l'on ajoute qu'ils téléphonaient peu et parlaient un dialecte chinois à ces occasions, on comprendra que la brigade était soulagée et satisfaite d'avoir clos positivement cette affaire.

Le commandant Boris Corentin et son coéquipier le capitaine Aimé Brichot, Mémé pour les intimes, devisaient dans leur bureau en sirotant un

café matutinal. Brichot relatait son week-end en famille.

Plus âgé que sa flèche, Brichot menait une vie privée calme et rangée auprès de Jeannette, sa femme, et de ses deux fillettes. En l'occurrence, les occupations de son week-end étaient celles d'un bon père de famille : pilotage de Caddie à Carrefour, Enième exploration du Parc Montsouris avec tours de manège pour les filles, cinéma, sacro-saint repas du dimanche midi en compagnie de la belle-mère et du beau-frère... Par la magique transposition du verbe de Brichot, cela sonnait comme le bonheur absolu. Physiquement, l'homme ne présentait aucune particularité : taille et corpulence moyennes, coupe de cheveux réglementaire, le visage orné d'une fine moustache blonde et de lunettes à monture métallique. Hormis sa propension à se vêtir avec recherche (Brichot avait une prédilection pour la mode anglaise) rien ne dénotait une quelconque originalité. En dépit de sa manie anglophile, il avait l'allure d'un bon Français moyen... ce qu'il était d'ailleurs.

L'arrivée de Géraldine interrompit le récit de Brichot au moment où ce dernier vantait les compétences culinaires de sa femme, en particulier sur son art de la confection de la mousse au chocolat.

— Salut les hommes ! lança-t-elle à la cantonade en lorgnant sur la tasse de Boris.

— T'en veux ? proposa celui-ci.

Géraldine secoua sa crinière rousse et accepta l'offre d'un sourire, ce qui mit en valeur la délicieuse fossette qui personnalisait sa joue droite. Délicieuse était un adjectif qui pouvait également s'appliquer à toute sa personne. À vingt-sept ans, la jeune femme aux yeux émeraude pétillants de malice, au visage parsemé de fines taches de son, avait le charme et l'enthousiasme de la jeunesse.

Boris Corentin, grand amateur et fin connaisseur en matière d'esthétique féminine, appréciait les rondeurs et la féminité de sa collègue, qu'un jean moulant révélait somptueusement. Hélas ! se désolait-il régulièrement, il devait s'en tenir au plaisir contemplatif et subséquent au travail frustrant de son imagination érotique car la belle rousse aux yeux verts émergeait exclusivement au club de Lesbos. Géraldine n'avait jamais dissimulé ses préférences sexuelles et réservait les secrètes parties de son intimité à ses semblables. Sans détour, elle s'affirmait *féminophile*, un néologisme de son cru. C'était clair, revendiqué, assumé et Boris Corentin, sauf à changer de sexe, n'avait aucun espoir de subjuguer la belle policière. Ni sa belle gueule ni son physique athlétique ni aucun de ses attraits virils cachés pourtant prisés par ces dames, ne présentaient d'intérêt pour Géraldine qui préférait le galbe d'un sein aux pectoraux velus et le mont de Vénus au Pic du Midi.

— Je vous ai interrompu, Mémé, fit Géraldine en touillant son café.

— Sans importance, je racontais des banalités à Boris.

— En arrivant, j'ai entendu parler de mousse au chocolat... Vous

cuisinez, Mémé ?

— Non. Je bricole. Je laisse le plaisir de la cuisine à ma femme.

— C'est une répartition traditionnelle des tâches : la femme au fourneau et l'homme au tonneau...

— D'où sortez-vous cette expression absurde ? s'étonna Brichot.

— Cher Mémé, il s'agit là d'une expression populaire formulée par les premières féministes modernes de la fin du XIX^e siècle.

Corentin esquissa un sourire. Il s'amusait de ce petit dialogue bien caractéristique des rapports entre ses deux collègues, toujours à se titiller. Il en était ainsi depuis l'intégration de Géraldine aux Affaires recommandées où elle travaillait également avec Rabert et Tardet, l'autre équipe de la section. Brichot avait accueilli froidement cette nouvelle équipière dont il craignait qu'elle ne perturbe la qualité de ses relations avec Corentin. Au cours des mois suivants, cette appréhension s'était dissipée et leurs relations s'étaient améliorées sans pour autant atteindre le stade du copinage. Le voussoiement, maintenu malgré la proximité professionnelle quotidienne, délimitait le champ de leurs rapports personnels ; il s'était pérennisé naturellement comme un élément indispensable à leur relation fondée sur le respect mutuel et une certaine forme d'affection amicale. Nonobstant ces rapports pacifiés, Géraldine aimait à provoquer son collègue qui fonçait volontairement et consciemment tête baissée dans les pièges tendus. Aucun des deux n'était dupe du jeu qu'ils menaient.

— Il y avait déjà des féministes au XIX^e siècle ? s'enquit ironiquement Brichot qui doutait – à raison ! – de la véracité du dicton énoncé par sa collègue.

Celle-ci répliqua :

— Il y a toujours eu des féministes. Et ce, depuis l'Antiquité. Le combat a été rude contre le machisme mais je crois que nous tenons le bon bout...

— Le terme est fort approprié, ricana Brichot.

— Un point pour Mémé, punctua Corentin... Bon ! On va s'en tenir là, décida-t-il, Baba nous attend pour le briefing du matin.

Baba, diminutif aimablement irrespectueux, désignait Charlie Badolini, le patron de la BRP et particulièrement de la section des Affaires recommandées, la section reine de la BRP, à laquelle appartenaient nos trois policiers.

Le commissaire divisionnaire Badolini les accueillit dans son bureau meublé en style Empire, un style proprement conforme à ses origines corses.

En dépit de la loi, des circulaires réglementaires anti-tabac du ministère et des dégâts que la fumée pouvait provoquer sur son organisme, Badolini restait un amateur impénitent d'herbe à Nicot. Son amateurisme frisait le professionnalisme : Badolini dopait du matin au soir (peut-être même du soir au matin) de fortes cigarettes brunes sans filtre avec la ferveur d'un

stakhanoviste de la cibiche payé aux pièces.

Quand on lui rappelait qu'il était interdit de fumer sur un lieu de travail, il s'emportait et rétorquait qu'il était seul sur *son* lieu de travail *personnel*, qu'il y faisait ce que bon lui semblait et qu'en conséquence il ne nuisait à personne. Quant au tabagisme passif, il balayait le fait d'un revers de main et arguait que les autorités sanitaires devraient s'inquiéter de ce que l'on avait dans l'assiette : pesticides, sel et sucre à outrance, matières grasses, autant de sources à problèmes de santé publique bien plus inquiétants que les émanations tabagiques. Mais là, assénait-t-il, il aurait fallu avoir des couilles pour affronter les lobbies agro-alimentaires ! Ses arguments frisaient la mauvaise foi mais il était commissaire divisionnaire et ce seul titre tempérait les récriminateurs éventuels.

Badolini écrasa un mégot dans un cendrier déjà bien rempli. Il s'abstint d'allumer une autre cigarette et se contenta de mâchouiller une allumette. Les trois policiers s'assirent face à lui.

— Bien ! fit le commissaire, d'abord je tiens à vous féliciter pour vos résultats dans l'enquête sur la filière chinoise. Beau travail !

Le compliment n'était pas pratique courante pour Badolini. Il en fut d'autant plus apprécié par ses subordonnés. Il ne s'étendit pas sur le sujet et poursuivit en pointant du menton un exemplaire du *Parisien* posé sur son sous-main vert.

— Avez-vous lu en page deux, le récit de l'évasion des trois détenues ?

Brichot et Géraldine n'avaient pas lu l'article. Cependant ils avaient appris la nouvelle par le journal télévisé de 20 heures. Corentin avait passé le weekend en compagnie d'une nouvelle conquête et il eût été inconvenant dans ces conditions de lire le journal ou de se poser devant l'écran de son téléviseur. Badolini résuma les faits :

— Dans la nuit de samedi à dimanche, trois détenues se sont fait la belle. D'après la directrice de la maison d'arrêt, elles ont neutralisé une surveillante et lui ont dérobé ses clés et son badge magnétique. Selon les premiers éléments de l'enquête, elles ont filé en se dissimulant dans des poubelles. Leur évasion a été découverte tardivement. La surveillante a été trouvée ligotée sur le lit de la cellule de deux des évadées. L'article du *Parisien* dit pudiquement qu'elle a été maltraitée sans donner de détails. J'ai appris par le chef de cabinet du garde des Sceaux, qu'elle avait été abusée sexuellement ; plus précisément, et pour parler clair, les détenues ont utilisé un godemiché. Plus gênant – enfin du point de vue de l'administration pénitentiaire – elle avait une barrette de shit dans la poche de sa veste.

— Comment a-t-elle pu se retrouver enfermée dans la cellule ? s'étonna Corentin.

— Cette gardienne dénommée Véronique Noiro, une femme sans histoire, bien notée par sa hiérarchie, prétend qu'elle a été amenée à rentrer

dans la cellule pour séparer les deux occupantes qui se battaient. Je ne vous cacherai pas que le chef de cabinet doute de cette version. Il s'étonne qu'une surveillante chevronnée et expérimentée ait commis la faute de pénétrer seule dans une cellule occupée par deux détenues. Cependant il n'a aucune preuve démentant la version de la gardienne. Quoi qu'il en soit, la surveillante traumatisée par le traitement subi a été hospitalisée et bénéficie de quinze jours d'arrêt maladie. Je pense qu'il y aura de la rallonge.

— Pas de trace des fugitives ? s'informa Brichot.

— Non. Volatilisées dans la nature. Je suppose qu'elles avaient bien préparé leur coup. Un ou des complices leur ont certainement prêté main-forte.

— Et le shit, comment explique-t-on sa présence ? demanda Géraldine.

— La surveillante affirme qu'il appartenait aux deux détenues. Impossible de démontrer le contraire, la drogue et bien d'autres choses (dont un gode) pénètrent et circulent irrégulièrement dans les prisons. C'est déplorable mais c'est ainsi.

— Et qui sont ces filles passe-murailles ? s'enquit Corentin.

— Bonne question, commandant, répondit le commissaire. Si j'évoque ces évasions, ce n'est PAS par goût de l'anecdote. Les deux premières évadées sont des condamnées qui ne présentent pas d'intérêt pour nous. La première, Sandrine Lebretteur, est une jeune toxico paumée, petite délinquante, qui purgeait une peine de trois ans pour vol avec violence et détention de drogue. Elle avait encore dix-huit mois à tirer. Sa compagne de cellule, Catherine Lebec, a trucidé son mari, un brave type, cocu magnifique, qui la gênait malgré tout. Elle en a pris pour quinze ans. Elle était à mi-parcours de sa peine.

Badolini marqua une pause et en profita pour allumer une cigarette.

— Et la troisième ? interrogea Corentin qui subodorait que son patron l'avait réservée comme plat de résistance.

Badolini prit le temps de savourer une bonne bouffée avant de répondre.

— La troisième... reprit-il avec un sourire de satisfaction aux lèvres, la troisième est d'un tout autre gabarit que ses complices ; elle joue avec les grands en Première division. Il s'agit de Monique Lizard, dite Mona.

Dans le même temps, Badolini sortit un dossier d'un tiroir de son bureau. Il l'ouvrit et prit une photo qu'il tendit à Corentin.

— Belle femme, estima le policier.

— Je vous l'accorde, commandant. Cette photo a trois ans. À l'époque, Mona avait vingt-huit ans, précisa Badolini, mais elle n'a pas changé. J'ai là, poursuivit-il en désignant le dossier, un C.V. complet de la dame. Il est plutôt bien fourni. Écoutez, son parcours est atypique : Monique Lizard est issue d'une famille bourgeoise, le grand-père paternel était industriel, le père a

repris les rênes de la boîte et la mère – actuellement en retraite – était professeur de gestion dans un lycée. Mona est fille unique, elle a eu une enfance heureuse et une adolescence sans accroc. Bac avec mention à dix-sept ans, puis fac à l'Université Dauphine.

Badolini fit une pause oratoire, écrasa sa cigarette à demi consumée et reprit le fil de son exposé :

— Et c'est là que ça dérape. Elle abandonne ses études d'Economie et se met en ménage avec un petit voyou qui a plongé pour cinq ans dans une affaire de drogue. Cet épisode n'a pas servi de leçon à Mona qui a persévéré dans son choix de vie. Elle fréquente le Milieu, s'amourache d'un Maghrébin au casier judiciaire chargé, se prostitue volontairement, par goût oserai-je dire. La justice s'occupe de son cas à deux reprises. La première fois, c'est à propos d'une sombre histoire d'escroquerie à l'encontre d'un de ses clients, un riche homme d'affaires libanais. Elle lui aurait subtilisé un chèque de cent mille euros. L'affaire n'a jamais été éclaircie. Le Libanais a retiré sa plainte après négociation avec la suspecte.

« La deuxième affaire est plus sérieuse. Vous vous souvenez sans doute de la mort d'une maquerelle qui officiait dans un bouge de la Porte de la Chapelle. Le corps de la vieille garce a été retrouvé dans un terrain vague près du périphérique. Elle avait été massacrée à coups de batte de base-ball.

— Effectivement, je me souviens, confirma Brichot. Si ma mémoire est bonne, on n'a jamais pincé le coupable... Faut dire qu'il y avait pléthore de candidats au poste de coupable. Et dans ces cas-là, il est difficile de faire le bon choix.

— Exact, Brichot, le juge d'instruction n'a pas voulu trancher à l'aveugle, c'est tout à son honneur. Mona faisait partie du lot des suspects et était bien placée dans le peloton des favoris. Quelques mois auparavant, elle avait eu un violent différend avec la victime et lui avait infligé une correction des plus sévères. La vieille avait juré de se venger mais Mona n'est pas le genre de fille à se laisser impressionner... Les collègues chargés de l'enquête la soupçonnaient d'avoir pris les devants. Sans preuves patentes et avec Maître Lagnan comme défenseur, Mona s'en est tirée la tête haute.

— Il y a donc eu un troisième round avec la justice, nota Corentin, et cette fois Mona a été envoyée au tapis.

— J'y viens, Boris, fit le commissaire qui triturait machinalement son briquet Dupont gravé à ses initiales. Mona s'est fait coincer avec environ deux cents grammes de cocaïne. Les Stups l'ont travaillée au corps pendant 48 heures sans en tirer un mot. Les collègues pensent qu'elle travaillait pour le compte de Roberto Rivera, dit l'Égyptien dans le Milieu. L'affaire est brumeuse. Mona a été balancée par un indic. J'ai eu une conversation avec Bertrand Laffret, le patron des Stups. Il pense que Mona ne fraye pas habituellement avec les trafiquants de came. Elle a dû rendre service occasionnellement mais malheureusement pour elle, les Stups veillaient.

Boris Corentin écoutait attentivement les propos de Charlie Badolini qui détaillait le début de carrière de Mona. Il se dit que ce luxe d'informations n'était pas étalé gratuitement juste pour agrémenter la conversation. Il le connaissait, son chef ; à tout coup, il avait une idée derrière la tête.

— Mais il n'y a pas que cette histoire de came, poursuivait Badolini d'un air grave (nous y voilà ! se dit Corentin). Mona dont l'activité principale était la prostitution de haut vol avait une amie, presque une sœur, Francine Urless, une Franco-Anglaise, qui pratiquait la même activité qu'elle mais dans le domaine du sado-masochisme. C'était sa spécialité. Elle a été tuée accidentellement – c'est du moins la version officielle. Mona est persuadée que ce n'est pas un accident. Il se peut qu'elle tente de la venger. La cible serait une personnalité du show-biz, Patrice Cleret, un homme très branché sado-maso.

— Et comment a-t-on appris les intentions de Mona ? demanda Corentin.

— Elle en a parlé à une de ses copines qui l'a rapporté à Laffret.

— Ce sont des menaces proférées sous l'emprise du chagrin, remarqua Géraldine.

— Peut-être, concéda Badolini, mais peut-être pas, rectifia-t-il. Mona est fort capable de passer à l'acte. En attendant, et puisque vous n'avez pas d'affaire urgente sur le feu, vous allez vous mettre en chasse et me récupérer cette fille. Elle connaît beaucoup de petits secrets sur le monde de la prostitution huppée, cela peut nous servir. De plus, d'après Laffret, Mona en cavale a dû trouver des appuis dans le milieu de la prostitution, domaine que nous connaissons bien.

Le commissaire jeta un œil sur son bracelet-montre.

— Bien ! Au boulot, messieurs et mademoiselle, conclut-il en se levant. Désolé d'écourter cette réunion, mais je dois me rendre Place Beauvau.

Les trois policiers se levèrent également et rejoignirent leur bureau.

— Drôle de nana, cette Mona, constata Géraldine. Son évasion est une première.

— C'est vrai, approuva Corentin. Les femmes ne s'évadent pas. En tout cas, je n'ai pas souvenir d'évasion d'une prison de femmes.

— Hormis les tueuses, la plupart sont incarcérées pour des périodes courtes, ce qui tempère les tentations d'évasion, nota Brichot. Et puis, les femmes se résignent peut-être plus à leur sort que les hommes.

Cette dernière affirmation fit bondir Géraldine :

— Et puis quoi encore ! Vous allez nous dire que c'est génétique !

— Non, je n'irai pas jusqu'à là. Mais c'est un fait, les femmes sont moins délinquantes que les hommes, plus soumises à l'ordre établi et plus enclines au respect de l'autorité. Sur 63000 prisonniers, quatre-vingt-seize pour cent sont des mâles. On est loin de la parité, ma chère Géraldine...

— Holà ! s'exclama Corentin avant que Géraldine ne réplique. Arrêtez un peu, vous deux ! Génétique ou pas, nous avons à récupérer une détenue qui s'est fait la belle.

— OK, grand chef, fit Géraldine. On s'y met. Par quoi commence-t-on ?

— Par la routine, Petit bonhomme... Les proches et la famille de la fugitive, les lieux fréquentés, les amis, les anciennes relations...

CHAPITRE III



Quand un homme traversait le salon-bar de l'Hôtel Intercontinental, son regard se dirigeait, telle l'aiguille d'une boussole vers le Nord, sur les jambes croisées et gainées de fins bas noirs d'une femme assise dans un fauteuil club. Parfois l'un d'eux s'autorisait à lui envoyer un sourire. Nicole Sterne ne détournait pas la tête mais restait impassible, ses yeux noirs reflétant une profonde indifférence. Depuis l'adolescence, elle était habituée à être ainsi sollicitée. À quarante-neuf ans, elle avait conservé une silhouette attrayante, resplendissante de féminité mature. En femme d'expérience, elle avait conscience de l'attrance quasi magnétique qu'elle exerçait sur les hommes. Nicole Sterne décroisa ses jambes et tira sur le pan de sa jupe qui, du seul fait de sa position assise, laissait apparente une large partie de ses cuisses.

À 14 heures précises, un jeune homme s'avança vers elle. Grand, svelte, vêtu d'un blouson de cuir brun de qualité et d'un pantalon noir de bonne

coupe, il avait la classe d'un fils de bonne famille mais le sourire d'un mauvais garçon. Sa peau mate, sa chevelure brune et ses yeux bleus accentuaient le caractère sauvage de son expression. Ce mélange de respectabilité et de mauvais genre, cette allure de rejeton bourgeois qui aurait mal tourné, séduisait Nicole Sterne.

— Bonjour, Nicole, salua-t-il en se posant avec désinvolture sur le fauteuil face à elle.

— Bonjour, Eric.

— Vous êtes superbe dans ce tailleur gris, complimenta le jeune homme.

Il était sincère, Nicole Sterne était sa cliente préférée. Il n'avait aucune difficulté à l'honorer de sa virilité, contrairement à certaines bonnes femmes au corps avachi et alourdi de graisse mal répartie, qui exigeaient un effort de concentration et le soutien logistique de fantasmes érotiques. Le job de gigolo n'était pas toujours une sinécure. Il fallait assurer et satisfaire la demande même si l'inspiration faisait défaut à la vue d'un corps vergeté, aux replis adipeux et aux lourds seins tombant comme des outres.

En contemplant le visage volontaire de sa cliente, ses yeux noirs en amande et ses cheveux châtain foncé, Éric trouvait étrange qu'une telle femme ait besoin de recourir aux services rémunérés d'un boy. D'un claquement de doigts, d'une brève œillade, elle pouvait mettre à ses pieds tous les mâles de la planète. Elle devait avoir ses raisons, mais par principe, Eric ne se permettait jamais d'interroger ses clientes sur leurs motivations ou le sentiment qu'elles éprouvaient à payer pour se faire baiser.

Nicole Sterne héla le barman d'un geste discret. Elle commanda un Martini pour elle-même et un Bourbon pour Eric.

Un quart d'heure plus tard, le couple s'enfermait pour deux heures dans une luxueuse chambre dont les fenêtres ouvraient sur le jardin des Tuileries.

Comme lors des deux rencontres précédentes, pendant la première heure la femme prit l'initiative. Elle admira d'abord le corps du jeune éphèbe, un corps glabre et finement musclé. Elle s'attarda sur les fesses. Eric se demandait toujours pourquoi les femmes s'intéressaient particulièrement au cul des hommes, partie de l'anatomie masculine sans usage pour elles. Peut-être était-ce une manière d'éviter de parler de ce qui les intéressait vraiment, la bite ? Quoique... Il avait constaté qu'une femme comme Nicole n'avait aucun tabou à le féliciter sur les mensurations de son sexe. Il n'y était pour rien, généreusement Dame Nature l'avait doté d'un membre de beau calibre et d'une esthétique agréable : vingt et un centimètres de long, dix centimètres de circonférence, une tige droite surmontée d'un beau spécimen de gland bien renflé... De quoi satisfaire les plus exigeantes.

Après le plaisir des yeux, Nicole caressa son partenaire et éprouva une chaude sensation à sentir ses muscles fermes sous sa paume. Eric se tenait nu debout au milieu de la pièce. Les caresses éveillèrent son désir. Son sexe se

durcit progressivement. Nicole en perçut un petit tressaillement dans le bas-ventre. La perspective de la pénétration l'excitait. Son sexe palpitait et s'humidifiait. Elle aimait voir la queue se gonfler lentement, palper les bourses, tenir la verge chaude et douce à demi durcie, la presser et la sentir se dresser, orgueilleuse et puissante, entre ses doigts.

Maintenant Éric bandait comme un étalon prêt à la saillie. Mais l'heure n'était pas encore venue. Agenouillée, Nicole s'adonnait à une succulente fellation. Elle pratiquait avec maîtrise et un goût manifeste pour cet art autrefois réprouvé par la morale – comme la sodomie. De nos jours, c'était devenu une banalité sexuelle anodine que toute femme bien élevée se devait d'accomplir avec un minimum de savoir-faire. Heureuse époque que la nôtre, pensait l'amant vénal. La fellation avait enfin droit de cité après des siècles de clandestinité. Combien de nos ancêtres ont trépassé sans avoir connu la merveilleuse volupté d'une succion de leur verge ? Combien en ont rêvé secrètement, culpabilisant à l'idée de solliciter cette faveur à leur légitime qui s'en serait étranglée d'indignation ? Restaient les putes chez qui nos aïeux pouvaient assouvir leur fantasme – moyennant un petit supplément, cela va de soi. Éric ne boudait pas son plaisir. Être payé et sucé par une belle femme, le rêve ! Et Nicole le pompait savamment, utilisant ses lèvres et sa langue pour varier les caresses et l'amener au bord de la jouissance.

Puis Nicole amena son partenaire à s'allonger sur le lit. Dans cette position, le membre viril se dressait avec une impressionnante majesté. Excitée par le vit somptueux à elle offert, Nicole s'empala d'un coup. Elle en ressentit une ardente chaleur qui irradiait tout son bas-ventre. Pour un début, c'était un bon début.

Elle s'activa dare-dare sur le pieu à coups de reins violents et profonds avec la frénésie sauvage d'une femme qui aurait été privée de sexe durant des mois. La queue l'emplissait, la comblait de plaisir. Un seul but l'obsédait : faire jaillir un geyser de sperme au tréfonds de son intimité. Quand elle parvint à l'orée de sa jouissance, elle grogna une série d'obscénités à faire rougir un soudard. Éric comprit qu'il devait se lâcher. Nicole ponctua son orgasme sismique d'un cri animal.

Il se passa un bon quart d'heure avant que Nicole ne recouvrît ses esprits. Elle était apaisée. Profitant de cette pause, Eric avait commandé une bouteille de Cristal Røederer. Ils dégustèrent leur première flûte en silence, savourant ainsi la béatitude de l'après-coït. Cet instant passé, Nicole s'adressa à son amant :

— Dites-moi, Eric, avez-vous obtenu des informations sur Jerry Mac Dowell ?

— Oui, sans difficulté. Votre homme a bien une relation régulière avec une call-girl. Il la voit une fois par semaine.

— Quel genre, cette fille ?

— Elle s'appelle Éloïse Schönberg. Elle n'a pas de genre particulier. C'est une blonde d'origine suédoise. Elle a un appartement dans le dix-septième arrondissement, Avenue des Ternes.

Eric n'avait aucune idée des raisons pour lesquelles Nicole s'intéressait à cet homme, un businessman américain de passage en France. D'ailleurs, ce n'était pas ses oignons.

— Merci pour ce service, Eric.

— De rien... Ce n'est pas une information surprenante. Beaucoup d'Américains qui séjournent en Europe profitent de notre tolérance à l'égard de la prostitution. Chez eux, c'est mal vu. Je sais qu'en Californie, les clients des prostituées sont sanctionnés.

— Les amerloques sont des puritains hypocrites, trancha Nicole.

Pour Nicole, il n'y avait pas d'information insignifiante concernant Jerry Mac Dowell. Elle le haïssait. À ses yeux, cet homme était un condensé d'arrogance, de cynisme, d'opportunisme et de cupidité. Mais ce n'était pas ces tares qui alimentaient sa haine. S'il avait fallu haïr tous les hommes de cet acabit, elle y aurait perdu la santé et la raison. Jerry était un salaud, certes, mais elle n'en aurait eu cure s'il ne lui avait pas joué un tour de cochon qui lui avait valu un séjour de trois ans en maison d'arrêt. Enfermée trois années dans une cellule sordide en compagnie de deux pauvres filles ignares et grossières ! Trois années de sa vie perdues ! Trois années pendant lesquelles elle ne songea qu'à une chose : se venger !

— À quoi pensez-vous ? demanda Éric qui avait noté le changement d'expression de sa cliente.

— À quelque chose de désagréable... Mais je ne suis pas là pour me morfondre.

Chassant ses idées noires, Nicole entreprit de redonner vigueur à la queue un tantinet ramollie de son gigolo. La chose fut aisée. Une fois la machine relancée, elle laissa l'homme conduire les opérations.

Soumise, s'abandonnant au désir de son partenaire, elle se sentait pleinement femelle. Eric savait lutiner une femme. Il prenait son temps, se montrait tour à tour tendre ou fougueux. Il se livra à sa spécialité : le cunnilingus, un art plus subtil que la fellation.

Nicole se pâmail sous les caresses buccales. La langue de l'homme était un merveilleux archet qui la faisait voguer sur toute une gamme de plaisirs, du plus aigu au plus grave, sans fausses notes et en évitant les bémols. Un Paganini du cunni, cet Eric !

Enfin, il acheva son œuvre par une savoureuse pénétration en levrette, l'ancestrale position naturelle des mammifères. Et pour cette raison, divinement excitante.

Nicole Sterne quitta l'hôtel Intercontinental à 18 heures. Elle remonta l'avenue de l'Opéra à pied, entra dans une boutique de prêt-à-porter de luxe, essaya une veste de cuir, la trouva à son goût, régla le prix avec sa carte American Express et sortit. Elle se fondit dans la foule des Grands Boulevards. Grisée par l'animation, elle savourait ce qui pour elle avait été un rêve pendant trois années : marcher librement dans Paris.

Une heure après, un taxi la déposait à Meudon devant l'entrée d'un immeuble sans caractère construit à la fin des années soixante. Elle grimpa au troisième étage. L'appartement dans lequel elle pénétra comportait trois pièces. Meublé modestement, il n'avait rien de commun avec le duplex de 110 m² de la rue Delambre qu'elle occupait avant sa chute et son incarcération. L'appartement de Meudon appartenait à sa mère décédée alors qu'elle était à Fleury-Mérogis. Il lui avait permis d'échapper à un hébergement chez des amis – qui d'ailleurs ne s'étaient pas empressés de lui venir en aide.

Mona était assise sur le canapé et feuilletait le dernier numéro de *Femme Actuelle*.

— Ça va ? demanda Nicole en balançant sa veste sur le bras d'un fauteuil.

— Ça va très bien, répondit Mona. J'apprécie la liberté, même si elle est encore limitée.

Nicole se laissa choir sur le canapé.

— Je sais, dit-elle en soupirant. Je suis bien placée pour le savoir.

Les deux femmes avaient fait connaissance en prison. À priori, rien ne prédisposait les deux détenues à sympathiser. L'une avait été condamnée pour trafic de drogue, l'autre avait plongé pour détournement de fonds et escroquerie. L'une, prostituée, était une véritable délinquante, l'autre avait été victime d'une machination ourdie par la direction de sa boîte. Quoique issues de deux mondes différents, avec des modes de vie et des valeurs sans rapport, Mona et Nicole s'étaient pourtant liées d'une amitié sans équivoque. Surtout, elles s'étaient trouvé un point commun : le désir de se venger de ceux qui les avaient trahies et sacrifiées. La haine est un sentiment unificateur, les plus solides solidarités se forgent dans la haine d'un ennemi commun. Mona et Nicole n'avaient pas de cible commune mais instinctivement elles avaient senti qu'elles partageaient la même rage vengeresse. Se stimulant l'une l'autre, elles s'étaient jurées mutuelle assistance dans leur projet respectif. Nicole avait bénéficié d'une liberté conditionnelle alors que Mona avait encore quatre ans à purger. Libérée, elle resta fidèle à sa parole et accueillit sa compagne de taule à bras ouverts lorsque celle-ci vint frapper à sa porte après son évasion en compagnie de ses complices.

— Alors, interrogea Mona, tu as eu tes renseignements sur ton Jerry *machin-chose* ?

— Pas grand-chose. Il fréquente régulièrement une call-girl dénommée

Eloïse Schönberg. Juste de quoi salir sa réputation aux States... Et encore ! Ce salaud est capable de s'en sortir. Ce que je veux, c'est le réduire à néant, le faire déchoir comme il m'a cassée.

Mona approuva sans réserve. Au cours des six mois de leur détention commune, Nicole lui avait relaté son histoire. Il apparaissait que le monde de la haute finance et des affaires n'était pas plus reluisant que celui de la pègre. On n'y tuait pas physiquement, non ! Mais comme dans le Milieu, on n'hésitait pas à porter des coups bas pour éliminer un adversaire, un concurrent ou un allié qui vous fait de l'ombrage. Le cas de Nicole était exemplaire : diplômée de l'ESSEC, elle avait gravi les échelons de sa boîte, une succursale de la Financial Fortus, et accédé au poste de Directrice de gestion de la branche immobilière de la société après avoir dû franchir bien plus d'obstacles qu'un homme. Une performance qui avait suscité jalousie et rancœur, sentiments qui n'étaient pas l'apanage des hommes, loin s'en faut.

Les dirigeants de la Financial Fortus n'étaient ni plus ni moins honnêtes que leurs concurrents. Ils furent seulement moins malins ou moins chanceux. Mise au courant de malversations par un informateur, la Brigade financière enquêta sur les activités et les comptes de la Fortus. La pêche fut bonne : les policiers découvrirent un ensemble de faits frauduleux et le détournement de plusieurs millions d'euros. C'est alors que Jerry Mac Dowell débarqua. Il organisa la contre-offensive. Habile manipulateur, sans scrupule et avec l'appui de son réseau de relations et d'amitiés, il protégea les intérêts de la F.F. et ses dirigeants français. Cependant, il fallait des coupables : Nicole Sterne et un autre responsable de son secteur furent immolés. Nicole ne put déjouer la machination ni contrer les preuves habilement accumulées contre elle. Jetée en pâture aux flics, elle ne put juger que le résultat : sa mise en examen et sa condamnation à quatre ans de réclusion. Une peine très lourde pour ce type de délit. À sa sortie de taule, elle récupéra une partie de ses économies opportunément soustraite à la rapacité de la Justice et ne pensa qu'à une chose : sa vengeance.

Nonchalamment assise, jambes repliées sous elle, la tête en appui sur son bras posé sur le dossier du canapé, Nicole affichait un air abattu.

— Je n'y arriverai jamais, soupira-t-elle... C'est du trop gros gibier pour moi.

— Allons, Nicole ! Pas de défaitisme ! On va trouver un truc... Tous les mecs ont leur talon d'Achille. Tu veux boire un whisky pour te remonter le moral ?

Nicole accepta. Mona se leva, disparut dans la cuisine et revint avec deux verres et une bouteille de *Four Roses*. Pendant quelques instants, elles dégustèrent leur alcool en silence.

— Où sont Sandrine et Cathy ? demanda soudain Nicole.

— Elles sont sorties faire un tour.

— Ce n'est pas prudent.

— Non, mais elles avaient envie de profiter de leur liberté.

Nicole acquiesça. Puis, après un moment de réflexion, elle livra sa pensée :

— Je ne les sens pas, tes copines. Surtout Sandrine. C'est une camée... Je n'ai rien contre les camées mais elles sont prêtes à tout pour un gramme de poudre.

— Je sais, reconnut Mona. D'abord ce ne sont pas mes copines. Seulement, je n'avais pas le choix. Sans Cathy, je ne pouvais pas mettre mon plan à exécution. La matonne venait régulièrement la voir dans sa cellule ; ma seule chance de sortir du trou c'était de convaincre Cathy de s'évader avec moi. Et Cathy ne serait jamais partie sans Sandrine.

Nicole admit l'explication d'un hochement de tête.

— Je comprends, fit-elle. N'empêche, j'aimerais qu'elles déguerpissent rapidement.

— Non, je ne suis pas d'accord. Moi, je préfère les avoir ici, sous les yeux... Au moins je sais ce qu'elles font. De plus, Cathy contrôle Sandrine. Tant qu'on les a avec nous, il n'y a pas de danger. Elles ont besoin de notre aide. Cathy sait que si elle replonge, elle va en prendre un max. Elle sait que sans nous, elle n'a aucune chance de s'en sortir. De plus, je pense qu'on peut compter sur Cathy, c'est une femme qui a la mentale.

Nicole cogita quelques secondes et admit que sa complice avait raison.

— OK, conclut-elle. On va faire avec (elle avala une longue gorgée de Bourbon). Et ton affaire ? T'avances ?

— Ouais. J'ai eu la confirmation que l'Égyptien m'avait balancée. Ce salaud m'a utilisée pour détourner l'attention des flics. Pendant qu'ils s'occupaient de ma pomme, l'Égyptien était peinard pour organiser sa livraison avec les Colombiens. Il a lâché deux cents grammes de coke pour en récupérer dix kilos... Ça valait le coup.

— C'est sûr. Et pour Patrice Cleret ?

À l'évocation du personnage, Mona fit une moue dégoûtée. Patrice Cleret, vedette médiatique, amateur de séances spéciales, était présent lors du décès de son amie Francine Urless, au cours justement de l'une des soirées sadomaso prisées par la star montante du petit écran. Des témoins affirmaient que Cleret était responsable de la mort de la prostituée, d'autres le dédouanaient. Mona savait que Francine prenait des risques et qu'elle avait des problèmes cardiaques, elle l'avait enjoint d'arrêter son activité. Mona n'avait plus de certitude.

— Cleret attendra, répondit-elle à Nicole. J'ai encore quelques points à vérifier à son sujet... Ma priorité, c'est l'Égyptien.

CHAPITRE IV



La prostitution comme toutes activités commerciales a subi les effets de la mondialisation. Le monde change, la prostitution aussi. Elle s'adapte aux nouvelles donnees : suppression des frontières en Europe, échanges internationaux accrus, technologies de pointe (Internet, téléphone portable), durcissement des lois sur le racolage. Mais la finalité reste identique : vendre des services sexuels du plus simple au plus tordu.

Aimé Brichot regrettait le bon vieux temps de la rue Saint-Denis avec son échantillonnage de putes plantées à chaque entrée d'immeuble et ses rades à maquereaux.

— C'était plus simple, plus folklorique et surtout plus pratique pour nous autres, les flics, expliquait-il à sa flèche. Plus convivial aussi...

— Et les maisons closes, l'interrompt Geraldine, c'était peut-être plus chaleureux, hein Mémé ?

— En tout cas, c'était plus facile à contrôler. Plus classe, plus cosy, aussi... pour les hommes, je vous le concède.

— C'est bien de le reconnaître. Bon ! Je vous laisse. Vous n'avez pas besoin de moi ?

— Non, confirma Corentin. On a juste un mec à interroger.

Le mec était une ancienne relation de Mona. Stéphane Lemarc avait eu

des déboires avec la police quelques mois auparavant. Problème bénin comme dirait Yayi Boni[1] : il avait été convaincu de recel de quelques bijoux volés de peu de valeur, il est vrai. La mansuétude intéressée d'un policier pragmatique lui avait permis d'éviter la mise en examen mais pas de refuser le statut d'indigène bénévole.

Corentin et Brichot rendaient visite à ce lascar dans l'espoir qu'il les aiderait à mettre la main sur Mona ou du moins qu'il les brancherait sur une piste à explorer. Corentin était sceptique. L'homme avait été un proche de la fugitive avant son incarcération, depuis il n'avait pas eu, selon leurs informations, de contact avec elle. Qu'importait, il fallait tout essayer.

Stéphane Lemarc résidait rue des Blancs-manteaux en plein cœur du Marais. Bien entendu l'accès de l'immeuble était conditionné par la composition d'un numéro de code.

— Tu n'as pas un passe ? demanda Corentin.

— Non. Et toi ?

— Non... sinon pourquoi te poserais-je la question ?

Fort opportunément, la question fut résolue par l'apparition d'une habitante de l'immeuble, une superbe brune à la poitrine gonflée à l'hélium et aux longues jambes dressées sur des escarpins à talons aiguilles qui exigeaient assurément des facultés d'équilibriste. La femme sortit de l'immeuble et gratifia Corentin d'un gracieux sourire sous-titré « suivez-moi, jeune homme ! »

Les deux policiers grimpèrent au troisième étage et sonnèrent à la porte de gauche. Aucune réaction. Corentin insista et la porte de droite s'ouvrit sur le visage poupin d'un jeune homme.

— Elle n'est pas là, fit-il. Elle vient juste de descendre. Vous ne l'avez pas croisée ?

— On cherche un homme, Stéphane Lemarc, précisa Corentin. Ce n'est pas lui qui habite ici ? demanda-t-il en désignant la porte fermée.

— Stéphane ? Vous voulez dire Stéphanie Lemarc. Moi, je ne connais que Stéphanie. Si vous voulez la voir, allez faire un tour au Gogo Club... Elle y va tous les soirs.

— Le Gogo Club...

— Vous connaissez ?

Les policiers connaissaient. La boîte de travestis et de transsexuels se trouvait près de la Bastille. Il leur fallait un quart d'heure à pied pour s'y rendre.

— Stéphanie... C'est la meilleure, celle-là ! On vit vraiment dans un monde merveilleux, commenta Brichot qui avait du mal à adopter l'allure rapide de son collègue. De nos jours, on peut changer de sexe comme de chemise. Stéphane devient Stéphanie. En tout cas tu avais un ticket avec elle

ou lui.

— Ben tu vois, Mémé, je vais m'en assurer de ce pas.

L'éclairage soft du Gogo Club permettait à peine de distinguer les visages des clients dispersés dans une salle agencée à la façon d'un club anglais : murs couverts de lambris vernis, fausse bibliothèque, confortables fauteuils de cuir brun disposés autour de tables basses en bois ciré. Le décor était britannique mais l'ambiance n'avait rien de l'ère victorienne. Une sono déversait des tubes disco des années quatre-vingt. Sur un espace aménagé en piste de danse, des hommes et des femmes (mais on est sûr de rien !) se trémoussaient en cadence.

Les deux policiers jetèrent un œil sur la salle et se dirigèrent vers le bar en acajou et à rampe de cuivre rutilant.

Stéphanie était montée sur un haut tabouret, jambes croisées haut, un bras en appui sur le comptoir, dans une pose de vamp des années quarante. Elle était en compagnie d'un quinquagénaire aux tempes grisonnantes et aux allures de gentleman. Leur conversation semblait passionnante mais cela n'empêcha pas Corentin de l'interrompre :

— Stéphane Lemarc ?

— À qui ai-je l'honneur ? fit la femme après un instant d'hésitation. Ah, je vous reconnais ! Nous nous sommes croisés en bas de chez moi, n'est-ce pas ?

— Exact... Nous aimerions vous poser quelques questions dans le cadre d'une enquête judiciaire...

— C'est que je suis avec monsieur.

Corentin coupa court à son objection :

— Je vois. Mais je pense que monsieur a une affaire urgente à régler.

L'homme comprit que toute protestation serait malvenue. Il se leva et alla s'installer avec son verre à l'autre extrémité du bar.

— Que voulez-vous ? demanda Lemarc.

— Des nouvelles de Mona.

— Mona ? Mais elle est en taule !

— Elle n'y est plus depuis deux jours. Vous savez sans doute qu'elle s'est évadée en compagnie de deux complices, si ce n'est le cas, je vous l'apprends.

— Ah... Elle s'est évadée... Sacré Mona ! De toute façon, je ne l'ai pas vue depuis trois ou quatre ans. C'était avant mon changement de sexe.

C'était probable, Lemarc avait un accent de sincérité.

— Admettons, fit Corentin. Toutefois vous la connaissiez bien... Vous fréquentiez les mêmes endroits, vous aviez des relations communes, autant dire que vous avez certainement une idée sur ceux ou celles qui auraient pu l'aider.

Lemarc secoua la tête. Il cogita – ou fit mine – pendant quelques secondes

et répondit :

— Non, je ne vois pas qui ? À part moi, bien sûr, mais elle ne m'a pas contacté.

— Vous l'auriez aidée, si elle vous l'avait demandé ?

— Peut-être... Mais apparemment, j'aurais fait une erreur puisque vous êtes directement venu à moi. D'autres questions ?

— Non. Mais je ne suis pas satisfait de votre réponse. Je répète : vous étiez proche de Mona, vous aviez des relations communes, donc vous avez des noms à me donner.

— Vous êtes têtue, vous !

— Alors, ces noms ? Vous savez que nous pouvons vous rendre la vie dure. L'affaire des bijoux est toujours sous le coude de mon collègue. De plus, je pourrais brancher le fisc sur votre compte bancaire. Ces messieurs des finances constateraient sans doute un hiatus entre vos revenus et votre train de vie.

— C'est petit...

— Petit, certes, mais la taille n'a rien à voir avec l'efficacité.

— Vous êtes un connaisseur.

— Te fiche pas de ma poire. Écoute, je te laisse deux jours pour réactiver ta mémoire et récupérer tes fichiers.

Après cet interrogatoire improductif, les policiers quittèrent le Gogo Club et se dirigèrent vers le Quai des Orfèvres. Ils n'étaient ni déçus ni étonnés par le résultat de leur entretien avec le transsexuel.

Véronique Noirot avait fait prolonger son congé maladie d'un mois. Le toubib qui l'avait examinée considéra qu'elle était marquée par son agression, en proie à une dépression et lui accorda sans discuter les jours supplémentaires qu'elle sollicitait.

En réalité, la matonne ne traversait aucune crise dépressive. Bien au contraire, elle se sentait d'humeur combative. La colère ne la quittait pas, une rage ardente lui tenaillait les entrailles, sa soif de vengeance était inextinguible. Ces deux salopes -non ! Ces trois salopes – allaient payer. Ce n'était pas tant la sodomie au gode qui l'avait blessée que l'humiliation subie. La sodomie, elle la pratiquait depuis l'âge de seize ans. Ces connasses ignoraient que c'était son péché mignon. Elle adorait se faire mettre par un gros dard. Toutefois, on peut aimer se faire enculer mais pas par n'importe qui.

Affalée dans un fauteuil devant son verre de pastis, Véronique ressassait ses idées de vengeance. Pas une minute elle n'oubliait d'y penser. Avec constance et détermination, elle entretenait la flamme de sa haine tel un

forgeron qui active le soufflet de sa forge. Seulement, avant d'envisager les représailles, elle devait localiser ses cibles. Une tâche ardue car le premier souci des évadées est de se planquer. Parfois, son esprit lassé par la permanence de ces idées noires dérivait dans des digressions reposantes et stimulantes. Véronique se surprenait alors à songer, par exemple, à implanter une puce électronique sous la peau des détenues afin de suivre leurs déplacements. Ce qui est bon pour repérer les voitures volées pouvait fort bien s'appliquer aux condamnées, concluait l'imaginative matonne.

En attendant, seule, sans moyens d'investigation, la matonne ruminait sa rage impuissante tout au long des heures et des jours. Elle pouvait espérer que les trois femmes seraient reprises et réincarcérées dans sa taule... Les avoir sous sa coupe pendant des années... Le bonheur ! Mais elle ne pouvait se résoudre à cette attente passive. De plus, en prison, elle serait limitée dans l'exécution de sa vengeance qu'elle voulait à la hauteur de sa haine.

L'inactivité était comme un mal qui la rongait. La perspective que ces trois salopes lui échappent la rendait malade. Elle commençait à désespérer.

Un coup de sonnette la sortit de sa torpeur désespérante.

Gérard Kovalsky, un collègue employé à la section des hommes passait la voir par solidarité professionnelle. Syndicaliste militant, il venait l'assurer de sa sympathie et du soutien de son syndicat. Ce qui lui était arrivé, expliqua-t-il, était le résultat de l'impéritie de l'Administration, de sa politique budgétaire restrictive et du manque d'effectifs consécutif. L'agression aurait pu être évitée si le personnel avait été en nombre suffisant. Il compatissait au malheur de sa collègue qui, il en faisait le pronostic, serait considérée fautive d'avoir pénétré seule dans une cellule. Pas question d'accepter cette accusation sans réagir. Le syndicat veillerait à ce que l'Administration ne se dédouane pas à bon compte de ses responsabilités.

Véronique écoutait le syndicaliste et opinait du bonnet mais son attention était de façade, intérieurement elle se foutait des craintes de son collègue et du sort que lui réservait la hiérarchie. Ce n'était pas son problème. Elle fit cependant bonne figure, remercia chaleureusement le camarade syndiqué pour son dévouement et régla sa cotisation syndicale.

Satisfaits de leur entretien, Gérard et Véronique scellèrent leur entente sur le dos de l'administration avec un apéro. C'est alors que Véronique porta un intérêt vrai aux propos de son collègue. La conversation roulait sur la personnalité des trois fugitives, Gérard prétendait que la première à être reprise serait Sandrine.

— Une droguée a besoin de sa drogue, disait-il avec mépris, et le monde des camés est plein d'indics prêts à se vendre entre eux pour une poignée d'euros.

— Pour sûr, Gégé !

— Je peux prendre le pari, asséna Gérard échauffé par un deuxième verre

de Pastis, je ne lui donne pas trois jours avant de tomber dans les pattes des flics.

Véronique lui proposa une troisième dose d'alcool anisé. Quoique syndicaliste adepte d'une bonne grève, il n'avait rien contre le jaune quand il était dans son verre. Il accepta et reprit :

— Tiens ! dit-il en trinquant avec Véronique, dans ma section j'avais un type qui connaissait Sandrine. Je suis sûr que les flics auraient du flair en l'interrogeant.

Malgré ses quatre Pastis (elle avait pris un tour d'avance avant l'arrivée de son visiteur), Véronique gardait l'esprit clair. L'information lâchée incidemment par son collègue était un cadeau du Ciel. Merci, saint Gérard, pour cette annonce faite à Véronique.

— Et t'en as parlé aux flics ? s'enquit la matonne, soudain galvanisée par l'ouverture que lui offrait ce scoop.

— Tu rigoles ! À chacun son boulot. Les flics les attrapent, moi je les garde.

— Il est sorti quand, ce type ?

— Deux jours avant l'évasion des trois nanas.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Simon Vraint... c'est un petit voyou multicartes : dealer, recel, vol...

Véronique était comblée, l'existence de ce petit loubard, contact ou relation de Sandrine, lui redonnait goût à la vie et lui faisait apprécier le Pastis. Maintenant elle regardait Gérard d'un œil chargé de reconnaissance. Un brave gars, somme toute. Tiens ! Elle lui prendrait bien deux cartes syndicales, rien que pour le remercier. À la réflexion, il y avait un autre moyen de lui faire plaisir. « L'est pas mal foutu, le Gégé » songea Véronique dont les pupilles brillaient d'un étrange éclat lubrique. Gérard nota le changement d'expression. Lui-même avait les sens émoustillés et désinhibés par l'alcool. Véronique avait une vingtaine d'années de plus que lui et cela devenait un attrait supplémentaire aux yeux du jeune homme. Il comparait la maturité de Véronique à la fraîcheur d'Elodie, sa fiancée, et envisageait déjà les voluptueuses expériences dont lui ferait bénéficier la chef matonne. En miroir, la différence d'âge excitait la libido de Véronique qui supputait la vigueur du jeune mâle. Elle remarqua que Gérard lorgnait sa poitrine enveloppée d'un sweat-shirt moulant. Le regard embué par quelques verres s'attardait sur les deux imposantes mamelles. Gérard bavait de désir, sa queue frémissait, mais intimidé ou tétanisé par son désir même, il ne bougeait pas. Véronique comprit qu'elle devait prendre l'initiative. Sans prétexte apparent, elle se leva, se planta devant l'homme et retira son sweat-shirt. Deux seins lourds apparurent. Ils étaient imposants mais avaient encore de la tenue. Les aréoles brunes et larges fascinaient Gérard. La langue sèche, le cœur battant à plein régime, il caressa à deux mains les énormes mamelles puis lâchant la

bride à son excitation, il les pétrit, les embrassa, suçà et mordilla les tétons. Véronique riait de plaisir. Son partenaire enfouissait son nez dans le sillon, palpitait la chair avec avidité.

Gérard était à point quand Véronique, agenouillée entre ses jambes, entreprit de le débraguetter. Le vit légèrement cambré et au gland rosé jaillit prêt à l'action. Un beau membre, se félicita la femme en l'embouchant goulûment. Elle pompa savamment, flattant la hampe des doigts, aspirant, jouant de la langue. Gérard était aux anges ; malgré sa bonne volonté, Elodie ne l'avait jamais sucé avec autant de bonheur. Véronique en voulait, elle aimait la queue, elle avait dépassé la pudeur qui retient la femme débutante et inexpérimentée. À son âge, il ne fallait pas jouer les bégueules et profiter à fond des occasions. En fin de course, la femme glissa la tige entre ses deux seins et l'astiqua. Ensermée, la queue allait et venait, le gland jaillissait du sillon, disparaissait dans la masse de chair blanche, réapparaissait. Le frottement vigoureux eut bientôt l'effet escompté : une éjaculation puissante arrosa de deux jets abondants la gorge de Véronique.

Les deux amants firent une pause Pastis. Après une légère flexion, la queue recouvra sa fermeté et du fait même de sa vigueur recouvrée, Gérard s'attaqua à une autre partie de l'anatomie de Véronique, ses fesses dont la masse ne cédait en rien à celle des seins. C'était un cul impressionnant – rien à voir avec les petites fesses rondes d'Élodie ! –, un cul fellinien. La chatte dodue et charnue béait d'impatience et luisait de désir humide, un gouffre de chair dans lequel Gérard enfonça sa tige. Gérard s'y fonda avec délice. Véronique apprécia les coups vigoureux mais cependant son plaisir était imparfait. D'une voix minaudante elle supplia son partenaire : « Encule-moi, mon p'tit Gégé ». Gérard qui n'avait jamais pu accéder à l'anale félicité d'Élodie, ne se fit pas prier deux fois. Il pointa son gland vers la cible et sans grand effort pénétra dans le cratère secret. Véronique râla de plaisir. À l'inverse de bien des femmes qui cèdent à cette pratique sans enthousiasme, juste pour satisfaire un fantasme masculin, Véronique raffolait de ce traitement. Une main passée entre ses cuisses, elle polissait son clito. Divinement martelée et perforée, elle incitait le mâle à redoubler de force. Son anale entrée s'échauffait, se dilatait. La queue en feu, Gérard s'activait à plein régime. Il lâcha sa bordée avec un grognement de bête. Véronique jouit dans la foulée.

La séance se prolongea tard dans la soirée. Il semblait que Gérard était inépuisable. Quant à Véronique, elle était comblée ; non seulement elle avait bénéficié d'une séance complète de remise en forme, mais de plus, elle avait une piste qui la mènerait peut-être à Sandrine.

CHAPITRE V



Corentin et ses collègues éprouvaient le spleen d'une enquête qui s'enlise. Aucune information, même peu fiable, ne leur parvenait. Mona et ses complices paraissaient s'être volatilisées. Les indic's du Milieu pressés par les flics étaient secs. Selon Corentin, ils ne lâchaient rien parce qu'ils ne savaient rien.

— C'est quand même bizarre, commentait Brichot en caressant sa fine moustache, cette fille avait forcément des complicités. En général, un évadé n'échappe aux recherches que s'il a des complices solides à l'extérieur. Ce n'est pas un hasard si les truands du Milieu sont les mieux placés pour réussir une évasion. Une évadée solitaire a peu de chance de tenir plus de trois jours.

— Vous oubliez Sandrine et Cathy, objecta Géraldine.

— Vous rigolez ! Ces deux nanas n'ont rien à voir avec le Milieu. Sandrine est une paumée sans relation sûre, Cathy est une tueuse occasionnelle. Non ! Je crois que le cerveau de l'affaire est Mona. Elle seule avait les moyens et assez de couilles pour organiser leur évasion.

— Et dites-moi, Mémé, où les aurait-elle trouvées ces couilles ? Et puis, c'est une expression machiste... Des couilles... J vous demande : les femmes ont-elles besoin de couilles pour agir ?

Corentin intervint et remit la discussion sur les rails :

— Je suis de l'avis de Mémé. Mona est sans doute le moteur du groupe. Apparemment, elle a trouvé un appui en dehors de ses relations habituelles d'avant son incarcération.

— Peut-être, admit Géraldine, mais de ce côté-là, nous n'avons pas eu

plus de résultat. Elle avait coupé les ponts avec sa famille et ses amis ont pris des distances...

— Et pourtant, elle reste invisible, déplora Corentin.

— Essayons du côté de l'Égyptien, proposa Géraldine. Après tout, Véronique a travaillé un temps avec lui. Il lui a peut-être filé un coup de main.

— Rien n'est moins sûr, tempéra Corentin. D'après quelques rumeurs, Mona est en froid avec l'Égyptien, elle lui en veut de l'avoir mise sur une affaire merdique ; selon une autre version, elle l'accuse de l'avoir sacrifiée. Si c'est le cas, il ne déplairait peut-être pas à l'Égyptien de la voir replonger.

— Bon ! Alors faut espérer un coup de chance et jouer sur le temps, pronostiqua Brichot. Une des trois nanas va bien sortir de son trou. Elles ne pourront pas rester terrées indéfiniment.

— Va dire ça à Baba ! balança Géraldine d'un ton doucement ironique.

Dans une pièce vaste comme un hall de gare, les convives se défoulaient au son d'un orchestre en s'abreuvant de champagne, de cocktails, et s'emplissaient la panse de victuailles en provenance d'un excellent traiteur.

Cette petite sauterie mondaine était offerte par l'Égyptien. Mais pour l'heure, au milieu de ses invités de marque, il n'était pas question de prononcer ce surnom. Ce soir, il était Monsieur Roberto Rivera, riche homme d'affaires, gérant de sociétés honorables.

Sur la terrasse surplombant un parc soigneusement entretenu, Roberto savourait un Havane grand cru dont il humectait les bouffées d'une rasade de whisky. Cette soirée était une réussite et il était fier d'avoir réuni sous son toit le gratin du département. Certes, il n'y avait pas que du beau monde dans l'assemblée mais les pourris, les voyous, se fondaient incognito dans la masse. Il en souriait. De sa place, il observait une femme mariée à un notaire en conversation délicieuse avec Mario, un chef de clan mafieux de passage en France. Plus loin, le mari de la bourgeoise était pris en main par une superbe brune en robe de soirée noire dont le décolleté abyssal n'était pas pour rien dans l'intérêt de la discussion. D'une certaine façon, Roberto œuvrait contre la ségrégation sociale. Où donc, ailleurs que chez lui, le notaire aurait-il eu la possibilité d'échanger en toute quiétude avec une fille de prolo roumain immigré ? Que cette fille soit une de ses pouliches et travaille pour son compte était un détail ! L'essentiel était que tous y trouvent leur compte.

Roberto Rivera était conscient d'être à un tournant de sa vie. À cinquante-deux ans, il avait atteint ses objectifs : la richesse et le pouvoir. Cela n'avait pas été une tâche aisée. Fils d'un maçon immigré italien et d'une mère égyptienne, il avait trimé dur sur les chantiers de son père dès l'âge de treize ans. Cette expérience de quatre ans l'avait marqué. Il avait vite compris que dans la vie, il y a ceux qui travaillent et ceux qui gagnent de l'argent (une

formule de Bernard Lavilliers qu'il avait faite sienne). À dix-huit ans, il s'acoquine à une bande de pilleurs d'entrepôts et de voleurs de camions. Tous tombent, sauf lui. Il ne les abandonne pas et à leur sortie de taule, le groupe se reforme. Entre-temps, Roberto a fait du chemin. Lors d'un séjour en Calabre, il prend langue avec un vague cousin qui le parraine auprès d'un des pontes de la N'Drangheta, la mafia locale. Fort de ce soutien, Roberto s'impose comme le leader. Sans état d'âme, il élimine les opposants, recrute des hommes fiables et fidèles et prend la main sur le trafic de drogue, d'immigrés, de femmes et autres activités délictueuses lucratives (immobilier, contrefaçon de devises étrangères...)

Des compagnons tombent, d'autres les remplacent mais l'Égyptien résiste, trop malin pour mouiller sa personne directement dans les affaires à haut risque pénal. D'ailleurs, les témoins dangereux pour sa sécurité disparaissaient mystérieusement. Auréolé de la réputation de la terrible et puissante organisation mafieuse calabraise, Roberto Rivera était intouchable.

Au mitan de sa vie, Roberto Rivera pouvait s'enorgueillir du chemin parcouru. En gestionnaire avisé, il avait su diversifier ses activités et se bâtir une façade d'honorable bourgeois. Aujourd'hui, l'heure n'était plus à la prise de risque inconsidérée. L'origine frauduleuse de sa fortune s'estompait progressivement dans le développement de ses affaires légales. La réussite d'un coup, disait-il, est un blanchiment de fric réussi.

La dernière transaction avec les Colombiens avait été un succès. La came avait transité par Gênes, puis avait été dispatchée sur l'Allemagne, l'Espagne et la France où les hommes de l'Égyptien l'avaient réceptionnée.

Après ce coup, en accord avec les parrains de Calabre, Roberto Rivera avait décidé de passer la main. Le relais devait être pris secrètement par Renaldo Guzzi, un jeune Italien aux dents longues. Pour sa part, l'Égyptien continuerait en aval à gérer les affaires légales pour le compte de la N'Drangheta.

Roberto tourna les yeux vers Renaldo Guzzi qui se tenait silencieux à sa droite. Les deux hommes s'appréciaient et se respectaient. L'Égyptien était rassuré de passer les guides à Renaldo. L'homme était un organisateur froid, déterminé, qui ne se payait pas de mots.

Un des hommes de main de l'organisation s'approcha de l'Égyptien, se pencha vers lui et prononça quelques mots. L'Égyptien dodelina de la tête et renvoya l'homme en lui indiquant qu'il allait s'occuper de l'affaire.

— C'est à propos de cette fille évadée, expliqua-t-il à son complice.

— Mona ?

— Oui. Je tiens à m'en occuper personnellement. Elle est tombée lors d'une livraison... Elle a été réglé et n'a pas lâché un mot.

— Et alors, quel est le problème ?

— D'après mes infos, elle fait courir la rumeur que je l'aurais balancée...

Une histoire de fou. J'aime pas ça... Moi, balancer aux flics ! Je ne le ferais pas à mon pire ennemi.

Un sourire frisa sur les lèvres minces de Renaldo ; il connaissait le sort réservé aux pires (ou aux moins pires) ennemis de l'Égyptien. Il ne lui proposa pas de l'accompagner. L'Égyptien avala le fond de son verre de whisky et s'éloigna d'un pas tranquille. Au passage, il salua quelques personnalités et, cigare aux lèvres, se dirigea vers l'entrée de sa somptueuse demeure. Il traversa le salon, passa dans la cuisine et descendit au sous-sol.

Dans une pièce agencée en salle de conférence, un homme l'attendait en compagnie d'une jeune femme assise au bout d'une grande table noire.

— Bonsoir Riton, fit-il à l'adresse d'un malabar vêtu d'un costume noir et d'un pull gris à col roulé.

— Bonsoir, Patron. Voici la fille, dit-il en désignant la femme. Elle s'appelle Laura.

La jeune femme portait une chemise verte et un jean usagé. Son visage était gracieux et fort bien mis en valeur par une chevelure frisée brune qui l'encadrait comme un casque.

— Elle a passé six mois dans la même taule que Mona...

D'un regard froid, l'Égyptien observa la jeune femme.

— Lève-toi ! ordonna-t-i.

Laura obtempéra. En connaisseur, l'Égyptien apprécia la silhouette aux formes voluptueuses. Belle femme, se dit-il. Mais le moment n'était pas à la bagatelle.

— Alors, comme ça, tu connais Mona ? demanda-t-il d'un ton doux.

Laura confirma d'un signe de tête et précisa les circonstances de sa rencontre avec l'évadée :

— Mona était dans la cellule près de la mienne. On communiquait d'une cellule à l'autre avec le yo-yo[2]. Je la voyais au cours des promenades. Elle m'a rendu service plusieurs fois...

— T'es tombée pour quoi ?

— J'ai pris huit mois pour chèque volé et falsifié...

Le motif arracha un sourire au mafioso. Huit mois pour un chèque volé... Quelques milliers d'euros, sans doute... À ce compte, lui-même aurait plongé pour mille ans. Sacrés juges ! Ils se défoulaient sur le petit peuple avec une voracité de morpions. Personnellement, il n'avait jamais eu à faire avec cette engeance. Faut dire qu'il avait les arguments pour les dissuader de s'occuper trop près de son cas. La N'Drangheta veillait au grain. Après cette brève réflexion, il reprit son interrogatoire :

— Mona t'a dit pourquoi elle était tombée ?

— Bien sûr. Pour une histoire de came. Elle disait qu'elle avait été

donnée.

— Par qui ?

— Ça, elle ne me l'a jamais dit mais elle promettait de se venger, affirma Laura en secouant la tête avec conviction afin de montrer qu'elle était convaincue de la détermination de Mona.

L'Égyptien resta pensif quelques secondes. L'air soucieux, il se mordillait la lippe. Cette histoire le chagrinait comme un grain de beauté apparut subitement. Ce n'était ni douloureux ni disgracieux, seulement inquiétant et il était préférable d'effectuer un examen approfondi de la chose. Les cancers aussi, comme les nains, commencent petits.

— Et avec qui avait-elle de bons contacts ? reprit l'Égyptien.

— Ah ça ! C'est pas compliqué : Mona ne fréquentait personne en particulier. Elle discutait avec tout le monde, même avec les négresses et les Arabes... Peut-être plus particulièrement avec certaines.

— Qui en particulier ? Avec ses complices d'évasion ?

Laura passa ses doigts dans sa chevelure, baissa les yeux et se concentra.

— Non, pas avec ses complices, déclara-t-elle péremptoirement. Au contraire, en apparence ça ne marchait pas fort entre Mona et Cathy. Elles se sont frites plusieurs fois... Ah, elles ont bien caché leur jeu ! Il paraît que Cathy avait mis la matonne dans sa poche et que c'est Mona qui l'a persuadée d'en profiter. Bien joué !... Sinon, comme je le disais, Mona causait avec diverses nanas sans préférence. Ah, si ! rectifia Laura après deux secondes de réflexion, en promenade, elle parlait souvent avec Camille, une fille dépressive et suicidaire, et aussi avec une autre gonzesse, une bourge qui avait piqué dans la caisse de sa boîte... On en a parlé dans les journaux.

— Son nom ?

— Attendez... Je crois qu'elle s'appelait Nicole... Nicole Star ou Stère... C'est ça, Stère. Elle a été libérée sous conditionnelle six mois avant l'évasion... Moi aussi, Mona m'avait à la bonne...

Ces informations ne menaient à rien. À priori, la dépressive et la bourge n'avaient pas le profil de filles susceptibles d'aider Mona et ses complices à se planquer. Toutefois, l'Égyptien confia à Riton le soin de se rencarder sur ces deux inconnues. Il ne fallait négliger aucune piste.

— OK, Patron ! Je m'en occupe.

— Tu n'y touches pas. Je tiens à les interroger moi-même tranquillement.

D'un coup de menton, le patron indiqua la porte à son sbire. Celui-ci pivota et quitta la pièce.

L'Égyptien se tourna vers Laura. Vraiment un beau brin de fille aux yeux noirs brillants et aux lèvres naturellement pulpeuses. Nullement intimidée, elle soutenait le regard de l'Égyptien. Cette assurance plut à l'homme. Amusé et séduit, il lança :

— Tu sembles avoir du caractère. Y a combien de temps que t'es sortie de taule ?

— Huit mois.

— Qu'est-ce que tu fous dans la vie ?

Laura haussa les épaules et fit un geste évusif de la main.

— Je me débrouille, dit-elle désabusée.

— Je vois... Ça te dirait de gagner un peu d'oseille ?

Sans attendre la réponse, L'Égyptien plongea sa main dans la poche intérieure de sa veste de smoking et en tira une liasse de billets de cinquante euros. Ses doigts manucurés les feuilletèrent. Le son du papier froissé mit Laura en émoi. L'homme posa cinq biftons sur la table et laissa un doigt posé sur eux.

— Ils sont à toi, pour payer ta collaboration.

— Merci.

— Si tu en veux plus, il faudra les mériter, ajouta-t-il avec un sourire d'homme sûr de son portefeuille et un peu moins de son charme. Pour appuyer sa proposition, il allongea cinq autres coupures qu'il plaça près des premières. Puis, il en aligna cinq autres.

— Alors, fit-il, t'es capable de te montrer à la hauteur ?

Laura l'assura de ses capacités d'un hochement de tête.

— Attention ! prévint l'Égyptien, si je suis déçu, tu perds tout... Mais je suis réglo en affaires. Je joue franc jeu et je paie toujours ce que je dois. D'accord ?

Laura n'était pas une pute. Bien sûr, en tant que femme, elle raquait rarement les additions. L'égalité des sexes a des limites. Cette fois, il s'agissait d'une autre configuration. On lui proposait ouvertement du fric pour baiser... C'était un peu blessant, mais vu la somme en jeu, la cicatrisation de la plaie devrait être rapide ; cela méritait réflexion. C'était sans détour et après tout, cela ne l'engageait que pour une heure maximum. L'homme était bien de sa personne, un beau quinquagénaire, propre et policé. Bof ! se dit Laura, j'ai connu des coups moins reluisants et sans contrepartie. Elle baissa les yeux sur les biftons comme pour s'assurer de leur réalité.

— OK ! Marché conclu ! lança-t-elle avec détermination et un enthousiasme qui ravit l'Égyptien.

« Pour une occasionnelle, elle se défend fort bien » constata l'Égyptien, qui pourtant en avait testé des centaines. Et bien foutue, la garce ! Des seins opulents et lourds, qu'on avait plaisir à palper, une taille fine, une cambrure de reins qui se prolongeait sur un fessier somptueux et des cuisses galbées entre lesquels fleurissait un gazon bien taillé. Félicitations au jardinier.

L'incontournable pipe fut pratiquée sans vulgarité, avec une élégance subtile du toucher. Un fleuron de pipe digne d'une artiste habile.

Manifestement, la jeune femme connaissait sa partition et jouait de la flûte à gland sans fausse note. Sa langue titillait la base du gland, ses lèvres l'enserraient comme le plus étroit des vagins et en massaient le pourtour jusqu'à l'exaspération de l'épiderme. Il n'aurait fallu que quelques succions supplémentaires pour provoquer l'éjaculation. Mais Laura maîtrisait la bête et telle une dompteuse dominant ses tigres, elle savait d'instinct en prévenir les réactions non souhaitées.

Allongée sur la table, jambes relevées, Laura offrit sa fente douillette et humide à la virilité de son partenaire. D'un mouvement lent et continu, il y plongea son membre couvert d'un préservatif. C'était divin. Malgré la protection, la douceur du fourreau se propageait à tout son corps. D'une main délicate passée sous sa jambe levée, Laura flattait les testicules. Les caresses stimulaient le plaisir du mâle dont la verge bandée à l'extrême aspirait à soulager sa tension par une bienfaitrice éjaculation. Puis Laura exerça une pression contrôlée sur les bourses. L'homme en ressentit l'effet sur l'intensité de son excitation. Laura relâcha son emprise, l'homme sentit à nouveau sa verge se tendre. La femme renouvela deux fois son petit jeu. Soumis à cette alternance de légère douleur et de bien-être consécutif, Roberto l'Égyptien déchargea avec la puissance d'un taureau.

Laura se rhabilla. L'Égyptien lui donna quitus pour sa prestation.

— Écoute, fit-il en poussant les billets vers elle, tu as des compétences certaines. Si tu veux, je peux te brancher sur quelques-unes de mes relations qui sauront les apprécier. Réfléchis à ma proposition.

Tout en enfouissant les euros dans son sac à main, la jeune femme promit qu'elle réfléchirait. D'ailleurs, sans en avoir l'air, elle réfléchissait déjà à la question.

Roberto Rivera retrouva l'animation de la fête. En hôte soucieux du bien-être de ses invités, il vérifia que l'intendance suivait. Pas de problème de ce côté-là, la réserve de champagne et la quantité de petits-fours étaient suffisantes pour tenir trois jours. Les convives buvaient, mangeaient, dansaient ; des couples s'éclipsaient quelques instants dans le parc. Le maître des lieux déambulait entre les tables, échangeait quelques banalités avec certains, complimentait une dame pour son élégance, promettait à un ami d'intervenir dans une affaire en cours... Tout cela avec sourire et une bonhomie apparente.

Seul point noir de cette soirée : la présence de Patrice Cleret. La petite star de la télé comptait parmi les invités obligés. L'Égyptien n'appréciait guère le personnage mais Cleret avec son réseau de relations diversifiées lui était utile. L'Égyptien le repéra au milieu d'un groupe de trois hommes et deux femmes, grand et mince, une belle gueule très télévisuelle, Cleret pérorait sous les regards admiratifs de ses interlocuteurs. Il savait briller et avait l'art de se mettre en valeur. Il avait des qualités indéniables ; cultivé, beau parleur, sympathique au premier abord, des atouts qui lui avaient assuré un début de

carrière que tous les spécialistes du P.A.F. annonçaient prometteuse.

Roberto Rivera ne contestait pas les qualités de l'homme, elles étaient réelles comme l'étaient ses défauts : orgueilleux, imbu de lui-même, d'une ambition démesurée et prêt à toutes les vilenies pour garder sa place et grimper au firmament de la célébrité. Somme toute, reconnaissait l'Égyptien, cette association de qualités et de défauts était nécessaire pour réussir dans le show-biz. En revanche, l'étoile montante du petit écran était un adepte – addict, même – de pratiques sexuelles qui pourraient entacher son image de premier de classe si par quelque hasard malheureux celles-ci étaient connues du grand public. Collectionneur de jeunes femmes ou homosexuel, si telle avait été sa réputation, Cleret n'aurait rien eu à craindre, mais l'opinion publique était encore réticente à accepter le sado-masochisme, versant sadique, comme une respectable activité. Patrice Cleret aimait jouer les maîtres bourreaux et ce penchant était une bombe à retardement qui risquait de réduire en poussière la carrière de l'homme de télé. Quelques proches, dont Roberto Rivera, connaissaient son vice et taisaient le secret par intérêt bien compris.

Roberto Rivera salua Cleret de loin. Celui-ci répondit, interrompit aussitôt sa conversation et se dirigea vers l'Égyptien qui ne put l'esquiver.

— Cher Roberto ! Votre réception est une merveille, flagorna Cleret, le champ est excellent, il faudra me donner l'adresse de votre fournisseur...

— Merci. Je suis content que cela vous plaise. Profitez-en, conseilla Roberto en se disposant à rejoindre un autre convive qui le saluait.

Cleret le retint et parla du sujet qui le préoccupait :

— Vous êtes au courant de l'évasion de cette fille, Mona, je crois ?

— Bien sûr. Quel est le problème ?

L'Égyptien avait la réponse, mais avec une pointe de sadisme il feignait de l'ignorer.

— Vous le savez, s'irrita Cleret. Elle m'en veut pour la mort de son amie... Et vous savez aussi que je n'y suis pour rien. Cette Francine Urless avait une malformation cardiaque et je l'ignorais.

L'Égyptien acquiesça. Sur les faits, Cleret avait raison : il s'agissait d'un malheureux accident. Cependant, sa présence sur les lieux de la mort dans des circonstances scabreuses ne pouvait avoir que des conséquences néfastes pour sa petite personne. L'affaire avait été étouffée mais l'évasion de Mona réactivait ses craintes de voir l'histoire revenir sur les tapis.

— Vous n'avez rien à craindre, le rassura l'Égyptien. D'ailleurs, que pouvez-vous craindre de Mona ?

— Elle a quand même promis de venger sa copine !

L'Égyptien haussa les épaules et s'éloigna en lançant une ultime réponse de réconfort :

— Parole en l’air. Mona a intérêt à se faire oublier. Et puis, elle a d’autres soucis actuellement. Mais si cela peut vous rassurer, je m’en occupe.

CHAPITRE VI



Géraldine entra dans le bureau de ses collègues, les salua d’un « bonjour » à la volée et claironna :

— J’ai une info sur Sandrine Lebretteur !

Sous le regard intrigué de Corentin et celui désintéressé de Brichot, la jeune policière livra sa découverte :

— Sandrine Lebretteur a été vue par un de ses anciens petits amis. Elle traînait du côté de la Porte de Montreuil, son ancien quartier.

— Une remarque en passant, Géraldine, si vous le permettez : on recherche Monique Lizard, dite Mona, pas Mademoiselle Lebretteur.

— Et alors ? rétorqua Géraldine, elle peut nous conduire à Mona ou du moins nous donner des tuyaux sur son compte.

— D’accord, j’avais compris les raisons de votre enthousiasme mais encore faudrait-il qu’elle soit encore Porte de Montreuil quand on s’y pointera.

— Quel rabat-joie vous faites, Mémé !

— Elle n’a pas tort, entérina Corentin. Si Sandrine traîne dans ce quartier,

on peut peut-être la pister jusqu'à Mona.

— D'après son ex-copain, reprit Géraldine, elle cherche de la came. Il pense qu'elle va contacter le dealer qui la fournissait avant son incarcération, un certain Ahmed. Malheureusement ce dernier est en taule.

— Nous voilà bien avancés, brocarda Brichot.

Géraldine ignore la remarque et poursuivit :

— Le copain m'a parlé des lieux de prédilections fréquentés par Sandrine et de ses anciennes relations. Il est certain qu'elle va les contacter.

— Dis donc, il a l'air de lui vouloir du bien, l'ex-copain, nota Corentin.

— Ouais... J'en sais rien, répondit Géraldine, d'ailleurs je ne lui ai pas demandé quelles étaient ses motivations... C'est un ancien toxico. Il vit avec une fille qui est enceinte de cinq mois et il travaille régulièrement dans un supermarché. Il ne veut plus d'histoire. Bref, il m'a donné quelques noms. Dans le lot, j'ai retenu Simon Vraint. Il est sorti de Fleury il y a neuf mois. Je me suis rencardé sur son compte : apparemment, il a repris ses activités de dealer. Sandrine le fréquentait, il est possible qu'elle cherche à le voir.

— Parfait, Géraldine, bon travail. On va s'intéresser à ce mec au cas où Sandrine Lebretteur le contacterait. Mais on ne la coince pas, on la piste. On ne sait jamais, elle est peut-être encore en contact avec Mona ?

La nuit avait toujours été sa complice. C'était la nuit que Sandrine vivait. Elle s'y sentait protégée, à l'abri des regards, comme enveloppée d'un voile obscur. La nuit, elle se sentait forte, différente des autres.

Dès sa quatorzième année, elle avait pris cette habitude de veiller tard dans sa chambre. Après avoir passé une partie de la soirée dans le hall de l'immeuble ou chez une copine, elle lisait des mangas, un casque stéréo sur le crâne et s'endormait à deux ou trois heures, assommée par l'effet dévastateur de quelques mauvais joints. À ce rythme, ses professeurs la voyaient rarement en classe avant onze heures. Les avertissements pleuvaient, sa mère s'en foutait et ne répondait pas aux convocations, son beau-père gueulait, lui mettait une rouste et en profitait pour la peloter. Ce con bandait en la cognant mais il n'avait jamais rien tenté ; il se terminait à la paluche dans la salle de bain ou allait se faire éponger chez la voisine, une grosse salope qui suçait pour une bouteille de Ricard et baisait pour une de Chivas.

Par la suite, Sandrine découcha un jour par semaine, puis trois, quatre ou cinq.

À quinze ans, un vieux de vingt-huit ans la dépucela au cours d'une soirée bière et shit. Elle trouva ça agréable sans plus mais elle comprit que cela était un bon moyen de se faire sa place dans la bande. Elle rendait service, elle se la jouait à la grande fille affranchie, c'était tout. En contrepartie, elle pouvait

fumer, picoler gratis et récupérer des fringues ou des CD, fruits des rapines de la bande.

La veille de son seizième anniversaire, elle constata qu'elle était enceinte. Une copine l'emmena chez une assistante sociale. Avortement, juge pour enfant dans la foulée, éducateur, foyer... À dix-huit ans, début de la galère au long cours : les squats, les plans sordides pour se procurer de la came, les potes flingués par Miss Overdose, les gardes à vue, les essais de désintoxication, le retour à la case départ... Souvenirs, souvenirs...

La taule l'avait soumise à un rude sevrage, mais la liberté retrouvée, l'ambiance des rues, la nuit complice, les petits dealers qui la repéraient comme des chacals reniflant une charogne, réveillaient en elle la tentation de retrouver les terribles sensations d'un shoot. Elle hésitait, consciente que la prochaine piquouze l'entraînerait sur le chemin du néant. Sandrine sentait qu'à vingt-cinq ans, après une décennie de chute, il était temps de prendre la main sur son destin. Cathy lui avait promis de l'aider. Cathy et Mona étaient peut-être sa chance de s'en sortir. Elle aimait bien Mona, l'admirait même, sans rien en laisser paraître par crainte de la réaction de Cathy.

À vingt-deux heures, Porte de Montreuil, Sandrine s'accouda au parapet surplombant le périphérique. Les bagnoles défilaient sous ses yeux en un flot continu. Vision hypnotique, sensation d'égarement, Sandrine sentait le besoin de came envahir son corps, son sang paraissait se coaguler dans ses veines, elle devait faire quelque chose pour qu'il ne s'arrêtât pas de circuler... La piaule de Simon Vraint se trouvait à quelques centaines de mètres, de l'autre côté, à Montreuil.

Elle se remit en marche à petits pas lents, la sensation de manque s'estompait comme un vilain mirage. Non ! se dit-elle, je peux tenir... Ça serait trop con de replonger maintenant... La rue du dealer se trouvait maintenant à trois cents mètres sur la gauche. Bon ! Juste un dernier trip, se rassurait Sandrine, un dernier petit tour et puis je décroche définitivement. Un problème se posait soudain à son esprit : elle n'avait pas assez de fric pour payer sa dose. Simon lui ferait peut-être crédit... Il ne fallait pas y compter, personne ne fait confiance à une junkie... Alors, elle lui proposerait de baiser ou de le sucer... Elle n'y croyait pas non plus ; Simon était dur en affaires et ne mélangeait pas les genres, la came c'était la came, le cul c'était le cul. Pas de sentiment en affaires. Cet obstacle la freina. Elle avisa un bistro.

Le patron, un Maghrébin bedonnant, discutait avec trois hommes accoudés au comptoir devant des demis de bière. Il lorgna sur Sandrine d'un œil distrait et rapide mais avec suffisamment de perspicacité pour juger qu'elle n'était pas en forme.

Sandrine se réfugia dans l'arrière-salle. Elle commanda un café. Pendant quelques instants, elle contempla le clip d'un groupe de rock anglais diffusé sur un écran plat fixé au mur, puis son regard glissa sur la rue. Des ombres passaient dans la nuit, traversaient le champ de lumière d'un réverbère et

disparaissaient. Une silhouette lourde traversa brièvement son champ visuel, Sandrine sursauta, le rythme de son cœur s'accéléra brusquement et ses tripes se nouèrent comme dans le pire de ses cauchemars. Se pouvait-il qu'il s'agisse d'une hallucination ? Avait-elle vraiment vu la matonne ? Sandrine scruta la rue à travers la vitre du bistro mais le fantôme s'était volatilisé. C'était ça, un fantôme ! Elle était à cran et son imagination lui jouait des tours.

Un homme s'approcha de sa table et la détourna opportunément de son angoisse.

— Puis-je vous offrir quelque chose ? proposa-t-il en affectant un sourire aimable d'homme sans intention affichée.

Sandrine n'était pas dupe mais elle avait besoin de compagnie. L'homme n'était ni beau ni laid. Elle accepta et commanda un café et un cognac.

— Je m'appelle Henri, se présenta-t-il en s'asseyant.

— Moi, c'est Sandrine.

— Je ne vous ai jamais vue dans le quartier.

Sandrine ignore la question et jeta un coup d'œil furtif sur la rue.

— Vous attendez quelqu'un ? s'enquit Henri.

— Non... mais j'avais cru reconnaître une femme.

Apparemment j'ai dû me tromper...

Après un quart d'heure de discussion et un autre cognac, Sandrine expliqua qu'elle était au chômage, seule et sans ressources. Le message était clair. Henri lui proposa vingt euros. Sandrine négocia et en obtint cinquante.

La piaule d'Henri se trouvait à cinq minutes de marche.

Ils parcoururent une centaine de mètres en silence. La rue bordée de pavillons était calme et vide de passants. Henri songeant au coup qu'il allait tirer, Sandrine rêvant aux cinquante euros qui lui permettraient de se payer sa dose, ils ne prêtèrent aucune attention à la camionnette noire qui remontait la rue. Le chauffeur stoppa à leur hauteur. Alertée par le bruit de la porte latérale glissant sur son rail, Sandrine pressentit le danger mais fut incapable de réagir. Tétanisée par la peur, elle vit Véronique Noirot surgir face à elle tel un spectre sorti de l'enfer. La matonne ne lui laissa pas le temps de reprendre ses esprits, elle la saisit par un bras et l'entraîna vers le véhicule pendant qu'un complice mettait Henri hors d'état d'agir d'un coup de batte de base-ball dans les côtes.

L'attaque avait duré trente secondes. La camionnette redémarra, fila au bout de la rue, vira sur la gauche et se perdit dans la circulation fluide de l'artère principale de la ville de Montreuil.

Allongée sur le fond de la camionnette, Sandrine fut bâillonnée et ligotée. Elle entrevit le visage de la matonne ivre de haine puis sombra dans une demi-torpeur. Hantée par le rire jubilatoire de celle qui goûtait enfin au plaisir démoniaque la vengeance, la jeune femme s'abandonna à son cauchemar.

Le véhicule roula une heure vers l'est de la capitale. Le ronflement du moteur, les trépidations du plancher métallique berçaient Sandrine qui, reprenant conscience peu à peu, entendait la voix de la matonne assise à l'avant, sans distinguer le sens des mots.

Le véhicule ralentit et s'engagea sur un chemin de terre cahoteux qui débouchait dans une cour de ferme.

Les portières claquèrent. Les voix de la matonne et de deux hommes résonnèrent près de la porte arrière. « Laisse-la, ordonnait la femme, elle ne risque pas de s'envoler ». Les voix s'éloignèrent. Sandrine savait que c'était un court répit et que la matonne ne se contenterait pas de la laisser moisir dans le fond de la camionnette. Maintenant, elle s'en voulait de s'être fait prendre aussi facilement. Elle tenta en vain de se dégager puis se résigna à son sort.

La porte de la fourgonnette s'ouvrit brutalement. L'air frais de la nuit pénétra dans le fourgon. Sandrine fut tirée du véhicule sans ménagement par un pied. Un homme l'empoigna et la chargea sur son épaule comme un quartier de bidoche. À son côté, la matonne rayonnait en suivant l'homme qui se dirigeait vers l'entrée d'un bâtiment.

« On va bien s'amuser, ma petite Sandrine » grommelait la matonne en caressant la chevelure de sa victime, « dommage que Cathy ne soit pas de la fête, mais son tour viendra, crois-moi, ma jolie ! » Elle saisit une poignée de cheveux et secoua la tête de Sandrine avec vigueur pour bien lui faire sentir sa détermination.

Le commandant Corentin était furieux. Brichot et Géraldine venaient de l'informer de l'enlèvement de Sandrine. Bien qu'ils n'eussent rien à se reprocher, les deux policiers se sentaient fautifs et penauds. Ils s'en voulaient d'avoir laissé échapper une proie si facile à piéger.

— Bon sang ! rageait Corentin, que s'est-il passé ?

Brichot résuma le déroulement des faits et les témoignages qu'il avait recueillis :

— Géraldine et moi, nous sortions du domicile du dealer. Nous y avons passé une demi-heure avant de le convaincre de collaborer et de nous alerter quand Sandrine le contacterait. Il n'était pas chaud mais nous avons su trouver les arguments. En sortant, on a marché jusqu'à la bagnole garée à environ deux cents mètres dans l'autre rue – pas facile de se garer, même en banlieue. Il n'y avait pas un rat dans la rue, seulement un bistro encore ouvert. À l'intérieur, un mec semblait mal en point, il se tenait les côtes pendant que ses potes le réconfortaient à grand renfort de gnôle. Par curiosité, on est entré. Le mec nous a expliqué qu'il s'était fait agresser par une nana et un type qui sortaient d'une camionnette et qu'ils ont embarqué la fille qui l'accompagnait. Le signalement de la fille correspond à Sandrine Lebretteur, en plus, c'est le

prénom sous lequel elle s'est présentée...

— Une femme et un mec ? Bizarre... Et à quoi ressemblaient-ils ?

— Il les a à peine vus. L'attaque a duré quelques secondes. Il a entrevu la femme... Quarante ans environ, grande, costarde, de type européen, mais il n'en est pas certain... Il faisait nuit. Elle portait un bonnet de laine bas sur le front et un blouson de toile noire...

— C'est tout ? s'étonna Corentin.

— T'es marrant, toi ! Le mec n'a rien vu venir et il s'est retrouvé au sol presque immédiatement.

— Il va porter plainte ?

— Je pense... De toute façon, j'ai son nom et son adresse. Il pourra peut-être reconnaître la femme...

Corentin secoua la tête. Cet enlèvement lui posait un problème.

— Bon sang ! jura-t-il à nouveau, qui a pu faire le coup ? Sandrine – si c'est bien elle – est une paumée... Qui peut avoir un intérêt à l'enlever ?

— Des gens qui veulent retrouver Mona, comme nous, répondit Géraldine.

Corentin approuva : c'était la seule explication.

— L'Égyptien par exemple, suggéra la policière.

— Ouais, possible admit Corentin, mais je ne pense pas que le mafioso utilise les compétences d'une femme pour ce type d'opération.

— T'es pas un brin macho, toi ?

— Si ! Juste ce qu'il faut pour plaire aux dames. Mais passons sur le sujet. Celui qui a enlevé cette taularde en cavale doit avoir de sérieuses raisons. Généralement, on enlève quelqu'un pour l'échanger contre une rançon ou un autre prisonnier. Dans le cas de Sandrine Lebretteur, l'hypothèse est plutôt bancale.

— Je suis de ton avis, affirma Brichot. Je suis très pessimiste sur le sort de cette gamine... Celui qui l'a enlevée doit penser qu'elle connaît des choses qu'il voudrait bien savoir... On en revient à Mona... Deux choses l'une : elle parle ou elle ne dit rien parce qu'elle ne sait rien. Dans les deux cas ses chances de survie sont minimes.

Sandrine se tenait nue debout au milieu de la pièce principale de la ferme. Elle était immobile sous le regard haineux de Véronique Noirot. Les yeux de la matonne brillaient d'un éclat sadique.

Assis sur des bancs accolés à une longue table en bois ordinaire, deux hommes agrippés à leur verre d'alcool contemplaient la jeune femme avec concupiscence, comme des fauves qui savent que leur proie ne peut leur

échapper. La matonne se tenait le dos à une cheminée rustique dans laquelle flambait une énorme bûche de chêne.

Sandrine frissonna et croisa ses bras sur sa frêle poitrine.

— T'as froid, ma belle ! lança la matonne. T'inquiète pas, dans quelques minutes t'auras chaud. N'est-ce pas les gars ?

Les deux hommes grognèrent leur assentiment. Le premier, Maurice, un type de cent vingt kilos au ventre proéminent et au visage bouffi couvert d'une légère barbe blonde, leva son verre et se rinça les dents d'une gorgée de gnôle. Le deuxième lascar, André, était petit et maigre, une barbe noire de trois jours lui mangeait les joues. Sandrine nota son regard vitreux de bête malsaine, un regard d'insecte lubrique. Cette fois, elle frissonna de dégoût.

— Bon ! poursuivait la matonne, on va causer sérieusement. Ici, on n'est pas en taule... J'ai tous les pouvoirs sur toi. Et on a un petit compte à régler toutes les deux, n'est-ce pas ? Mais d'abord, tu vas me dire où se trouvent tes salopes de copines.

Sandrine ne broncha pas. Tout en se frictionnant les bras, elle promena un regard absent sur la pièce pauvrement meublée d'une table, d'un buffet branlant, d'une cuisinière antique et d'un réfrigérateur trentenaire. Une unique ampoule nue pigmentée de chiures de mouche pendait au bout d'un fil électrique accroché à une poutre noircie.

— Je vois ! rugit la matonne, mademoiselle fait la sourde oreille et joue les fortes têtes... Très bien ! À vous de jouer, messieurs. Je vous la laisse un moment, après je m'en occupe.

Le gros se leva après avoir vidé son godet et fit trois pas vers la jeune femme. Sandrine ne put éviter sa grosse paluche aux ongles noirs qui se resserra sur son bras. L'autre main s'abattit sur sa joue.

— Voilà pour t'apprendre la politesse ! brailla l'homme. Quand on te pose une question, il faut répondre.

La violence de la gifle déséquilibra Sandrine ; chancelante, le crâne résonnant comme un gong, elle s'appuya des deux mains sur la table. Le petit gringalet, toujours assis, saisit un sein à pleine main et le pressa. Sandrine poussa un gémissement et se dégagea. Le gros la fit pivoter et lui balança une deuxième torgnole.

— Faut toujours attendrir la bidoche ! ricana-t-il.

Regarde-moi ce cul ! fit-il à l'adresse de son acolyte. Sans avoir jamais lu *l'Éloge de la Fessée*, le gros n'en était pas moins friand de cette pratique : il fessa le jeune cul avec entrain. Quand l'épiderme tourna au rouge, il contempla son œuvre et s'extasia : « c'est du petit cul de pute bien tendre comme je les aime. Ça te dit, Dédé ? Ça te changera de ta chèvre, pas vrai ? »

Dédé émit un rire aigrelet. Vrai ! Ça le changerait... Mais il l'aimait bien, Biquette, sa chèvre. C'était la première fois qu'il la tromperait... Enfin pas

tout à fait, tromper sa chèvre avec une femme, ce n'est pas vraiment une infidélité.

Le gros avait sorti sa queue et l'astiquait d'une main pour activer l'érection. De l'autre main, il serrait la nuque de la jeune femme dont la tête et le buste s'écrasaient sur la table. D'un coup de ventre il écarta les cuisses et poussa sa verge en avant. Il s'enfonça direct entre les grandes lèvres. Il en fut satisfait mais la facilité avec laquelle la chose se fit le désintéressa de poursuivre. Il se dégagea et pointa son membre vers le goulet étroit. Après deux essais infructueux, il décida d'utiliser une vieille méthode immortalisée par Marlon Brando dans *Le Dernier Tango à Paris*.

— Passe-moi le beurre ! claironna-t-il.

Véronique Noirot qui observait l'opération avec un large sourire ouvrit le frigo.

— Y a plus que du beurre salé, annonça-t-elle. C'est du bon, au sel de Guérande... Ça te va ? Sinon dans le buffet j'ai de l'huile d'olive première pression à froid.

— Non, le beurre, c'est parfait !

— Chacun ses goûts, déclara la matonne. Certains préfèrent la sodomie au beurre, d'autre à l'huile.

Le violeur saisit la plaquette, s'en tartina amplement le gland et enfonça une noisette dans l'orifice anal de sa victime. Du pouce, il en badigeonna consciencieusement l'entrée. La suite ne fut rien moins que délicieuse. La verge coulisssa sans accroc.

Dédé prit le relais. Quoique baisant habituellement sa chèvre, il n'avait rien d'un bouc, hormis l'odeur. Sa queue courte et courbe mais robuste, s'activa avec vaillance. Il prit son temps, ce qui énerva son complice ; « Alors, ça vient ? » s'exaspéra ce dernier. Imperturbable, Dédé limait à son rythme, c'est-à-dire avec la régularité d'un piston de moteur quatre temps bien huilé, sans fantaisie, avec une application laborieuse d'ouvrier méticuleux. Son visage reflétait la paix intérieure d'un Bouddha en méditation et ne se troubla d'une légère crispation qu'au moment de l'éjaculation.

Sandrine avait subi les deux assauts avec stoïcisme. Jusque-là, la vengeance de la matonne n'avait rien d'irréremédiablement traumatisant. Certes, c'était du viol, mais bon ! Sandrine n'en était pas au premier. C'était désagréable sans plus, parfois même, elle éprouvait un certain plaisir à se faire prendre de force, bestialement par un mâle à la queue chauffée à blanc. Paraît que c'est un fantasme féminin assez commun. Sandrine, elle, avait dépassé le stade du fantasme.

La face de la matonne penchée sur elle, rappela à Sandrine qu'elle n'en était qu'au début des festivités.

Véronique saisit une poignée de cheveux et lui souleva la tête d'un geste brutal. Jamais visage n'avait exprimé une telle haine, un tel désir morbide de

vengeance. La bouche de la matonne déformée par un rictus sadique cracha sa hargne vengeresse :

— Ce n'est que le début, confirma la matonne, je n'en ai pas fini avec toi... Et crois-moi, tu vas me dire où sont tes copines ! T'es une coriace, ma salope, mais je vais te casser.

La matonne écrasa violemment la tête de sa victime sur la table.

— Tu te souviens du gode ? Ben, je l'ai gardé pour toi mais à la réflexion il me paraît encore trop petit pour ton cul... J'ai mieux à te proposer.

La matonne ponctua ses paroles d'un éclat de rire gras.

— Allez, les gars, allons la présenter à Archibald ! ordonna-t-elle, il doit être impatient de faire sa connaissance.

Les deux énergumènes s'emparèrent de Sandrine et l'entraînèrent vers la porte. Ils traversèrent la cour, Véronique menait la marche d'un pas décidé en direction d'un hangar. L'air frais raviva Sandrine, ça sentait la campagne, l'herbe humide. C'était une sensation nouvelle et elle se demanda s'il y avait des poules et des canards. L'esprit emploie parfois d'étranges détours pour échapper à l'angoisse. « Qui est Archibald ? » s'interrogea-t-elle en revenant à une question plus urgente.

Véronique tira le battant d'un portail aux planches de bois disjointes et vermoulues. Elle s'écarta pour laisser le passage aux deux hommes tenant fermement Sandrine par les bras.

Une faible lumière jaillit d'une grosse ampoule fichée au centre d'un abat-jour en forme de plat à tarte émaillé retourné. Du matériel agricole – pelles, bêches, râtaux, faucilles – était jeté en vrac dans un coin de la grange, un tracteur et une herse dormaient le long d'un mur en torchis. À l'opposé, une étable avait été aménagée, des ballots de foin et de paille formaient un monticule qui atteignait l'armature métallique du toit. Le sol en terre battue était jonché de brindilles et de poussière de paille. Dans un enclos de fortune, un âne mâchouillait pensivement son avoine.

— Je te présente Archibald, clama la matonne. Archibald, je te présente Sandrine... Elle te plaît ?

Par un hasard facétieux, l'âne hocha la tête. L'assentiment supposé de l'animal mit la matonne et ses comparses en joie. Ils redoublèrent de rire lorsqu'Archibald poussa un long braiment.

— Ben, il a l'air d'être en forme ! estima Maurice.

— Allez, les gars, ne le faisons pas attendre plus longtemps ! Qu'il profite de sa fiancée ! exulta Véronique.

Sandrine ne voulait pas imaginer précisément ce que signifiait cette gaîté impatiente. Elle en avait une vague idée mais se refusait à penser que cela fût possible. Ces barjots n'allaient pas la livrer à cet âne... Mais si !

Les deux hommes l'allongèrent sur un cheval-d'arçons et la ligotèrent,

bras tendus vers l'avant, mains liées à deux pieds de l'instrument et jambes écartelées vigoureusement maintenues aux deux autres pieds. Ainsi immobilisée, Sandrine offrait sa croupe ouverte à la saillie. Maurice émoustillé par la vue de ce cul disponible aurait bien remis le couvert. Pressée d'assouvir sa vengeance, Véronique lui refusa ce plaisir : « Chacun son tour ! ».

Archibald fut sorti de son enclos. Véronique flatta la croupe de la bête et d'une main entreprit de l'exciter par des caresses. La verge se mit à palpiter et à prendre du volume. Le baudet banda dare-dare et dur. Comme ses congénères, Archibald avait de gros besoins sexuels (deux ou trois ânesses lui étaient nécessaires pour éviter qu'il ne les épuise). En l'occurrence, afin de le préparer à honorer convenablement Sandrine, Véronique l'avait isolé quelque temps de ses compagnes. C'est peu dire que le bourricot était disposé à tringler le tout-venant.

Les deux hommes amenèrent la bête à la hauteur de la croupe offerte. Archibald comprit ce que l'on attendait de lui. Il renifla les fesses préalablement badigeonnées de mucosités d'ânesse par les soins perfectionnistes de la matonne. L'effet fut immédiat : l'animal se dressa sur ses pattes arrière et, retenu par les deux hommes, chevaucha le corps de Sandrine.

La queue de l'animal (la ventrale, bien sûr !) se tendit et se colla instinctivement à l'entre cuisse. Veillant au bon déroulement de la saillie, Véronique orienta la verge vers son objectif. Archibald la remercia d'un braiment et enfonça sa longue tige. La jeune femme hurla. La verge la défonçait, Archibald la pilonna sans relâche pendant quelques secondes. Soumis à une abstinence de moine troglodyte, il ne tarda pas à lâcher sa bordée. Un flot de semence asinienne emplit le vagin et déborda en s'écoulant en longues traînées le long des cuisses de la suppliciée.

Soulagé, la queue débandée et pendante, Archibald fut reconduit dans son enclos. Le ventre douloureux, Sandrine pleurait en silence. Véronique s'accroupit pour mieux contempler le visage de sa victime :

— Ça t'a plu ? fit-elle. La première fois, c'est un peu douloureux mais par la suite on s'habitue. On va en rester là pour ce soir. Réfléchis ! Tu as toute la nuit. Demain, si tu ne me donnes pas tes copines, Archibald te baisera encore... Je crois qu'il t'aime bien.

CHAPITRE VII



Allongée sur le sofa, Mona avait les yeux fixés sur l'écran de la télé. Elle tentait de se distraire sans y parvenir. L'absence de Sandrine l'inquiétait. Assise face à elle, Nicole feuilletait une revue avec le même souci en tête : la disparition de Sandrine. Car maintenant, après sept heures sans nouvelle, le terme *disparition* s'imposait à l'esprit avec son corollaire d'inquiétude et d'anxiété. La plus tourmentée était Cathy qui se faisait un sang d'encre en imaginant des scénarios catastrophe. Elle se culpabilisait de ne pas avoir été assez vigilante. Au cours de la nuit, Sandrine s'était levée sous prétexte d'insomnie et avait filé.

— Bon Dieu ! jura Mona en observant le visage torturé de Cathy, tu n'y es pour rien. Nous non plus, on n'a pas fait gaffe...

— De toute façon, enchaîna Nicole, si elle s'est fait serrer par les flics, elle n'a pas parlé, sinon ils seraient déjà là.

— Ouais... T'as pas une idée sur ses points de chute ? fit Mona à l'adresse de Cathy. Elle ne t'a pas parlé de quelqu'un, un pote ou une nana qu'elle pourrait aller voir ? Elle devait bien avoir un but... Elle n'est pas partie au hasard...

Cathy fit non de la tête. Elle fouillait dans sa mémoire à la quête d'un indice mais rien ne remontait à la surface. Mona se redressa brusquement. Le regard vif, la voix ferme et déterminée, elle trancha en femme d'action :

— Compte tenu de la situation, on ne peut pas prendre de risque. Sandrine est peut-être aux mains des flics... Elle n'a peut-être pas encore parlé mais les flics vont la travailler au corps et ils trouveront bien le moyen de lui faire lâcher le morceau. Conclusion : faut décarrer d'ici au plus vite.

— Et où qu'on va aller ? s'inquiéta Cathy.

— J'ai réfléchi à la question, répondit Mona, j'ai un pote qui a plusieurs

apparts à Paris. Je suis sûre qu'il ne fera pas de difficulté pour m'en prêter un.

— Il est sûr, ce mec ? s'inquiéta Nicole.

— Oui ! Il ne pourra pas me refuser ce service. En tout cas, c'est moins risqué que de rester ici.

— D'accord, fit Nicole. Et pour nos affaires, on laisse tomber ?

— Non, on fait ce qu'on a décidé. On s'occupe de ton escroc, Jerry Mac Dowell. Après, on verra pour l'Égyptien. Faut pas disperser nos forces, on ne mène pas deux batailles en même temps.

Au moment où elles s'apprêtaient à quitter l'appartement, Cathy se figea comme frappée par une soudaine révélation :

— Attendez ! s'exclama-t-elle, ça me revient : Sandrine m'a parlé d'un mec qui l'avait souvent dépannée quand elle était dans la merde... Elle m'a dit son nom... C'était... Merde ! Je n'arrive pas à le retrouver... Putain !... Ah ! Simon Vraint... C'est ça... Il crèche à Montreuil.

— OK, on s'en occupera plus tard, trancha Mona. Pour le moment, on a plus urgent à faire : déménager fissa.

Laura savourait son Bloody Mary. Confortablement installée dans l'un des fauteuils du *Seven*, un piano-bar du quartier des Champs-Élysées, la jeune femme rêvassait. Le fric gagné chez l'Égyptien lui dopait le moral. Elle se sentait bien, détendue, bercée par la mélodie mélancolique du saxo de Charlie Parker. Elle aimait cet endroit au décor classique, à l'ambiance feutrée. Elle y passait des heures à écouter du jazz et du blues. Trois soirs par semaine, un orchestre ou un bluesman prenaient place sur la petite scène, et là, c'était divin. Dans sa chienne de vie, les bons moments étaient rares et les soirées au *Seven* faisaient partie des moments privilégiés, aussi fut-elle contrariée quand un homme se dressa devant elle et brisa cet instant de pur bonheur.

— Bonsoir Laura ! la salua l'importun.

Intriguée autant qu'irritée, Laura scruta sans aménité l'inconnu qui l'appelait par son prénom.

— On se connaît ? demanda-t-elle sèchement.

— Vous êtes bien Laura Merle ?

— Oui...

— Commandant Corentin de la BRP, se présenta l'homme. Vous ne me connaissez pas mais moi je vous connais. Enfin, je connais votre histoire et votre casier judiciaire.

— Et alors ? Qu'est-ce que vous me voulez ? répliqua Laura à ce malotru qui se permettait de troubler son bien-être en évoquant des souvenirs amers.

— Que du bien, chère mademoiselle.

De cela, Laura doutait. Les flics, pour ce qu'elle les avait fréquentés – bien involontairement ! –, ne l'avaient pas ménagée.

— Ne vous inquiétez pas, expliqua Corentin qui sentait la jeune femme sur la défensive et prête à sortir les griffes, je n'ai rien à vous reprocher. J'ai simplement quelques questions à vous poser sur l'une de vos relations.

— Ah ! Laquelle ?

— Avant-hier soir, vous avez rendu visite à Roberto Rivera...

— Comment l'avez-vous appris ?

— Nous nous intéressons à ce monsieur dans le cadre d'une information judiciaire.

— Ce n'est pas une de mes relations, rectifia Laura. Avant ma visite, je ne le connaissais pas, j'ignorais même son existence.

— Je sais... C'est lui qui vous a contactée et « invitée » à sa soirée. Mais cela n'a pas d'importance. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir pourquoi il voulait vous voir.

La jeune femme crispa les lèvres et fronça les sourcils, son visage devint dur, c'était le masque des années de prison, celui façonné par l'humiliation et la rage de survivre envers tout et contre tous. Laura pressentait des ennuis, et, avec une prudence de louve, jugeait ce qu'elle pouvait dire. Estimant qu'il n'y avait rien de répréhensible dans l'entrevue qu'elle avait eue avec Rivera, elle se résigna à parler :

— Il m'a posé des questions sur une ancienne détenue avec qui j'ai passé quelque temps en prison.

— Monique Lizard... Mona ?

— C'est ça, il m'a interrogée sur Mona. Il voulait des précisions sur son évasion. Je lui ai dit qu'elle avait bien préparé son coup avec ses complices.

— C'est tout ?

Pendant quelques secondes, Laura parut étudier la question et préparer prudemment sa réponse.

— En gros, oui. Je lui ai expliqué que Cathy et Mona avaient mis la matonne dans leur poche.

— C'est-à-dire ? questionna Corentin très intrigué par cette information.

La jeune femme esquissa un sourire, elle venait d'avoir une idée qui l'amusait et qui la dédommagerait des mois passés en taule : puisque ce flic voulait des tuyaux, elle lui en fournirait. En menteuse retorse, elle joua finement son rôle d'informatrice occasionnelle réticente à livrer ses secrets.

— Je n'en sais pas plus. Cathy et Mona ont su y faire, c'est tout... Je n'ai rien d'autre à ajouter, affirma Laura avec une intonation qui sonnait volontairement fausse.

Corentin fut abusé par la fallacieuse réticence. Il insista :

— Écoutez, Laura, vous avez intérêt à me dire ce que vous savez. Vous ne risquez rien. Ce que vous me direz restera entre nous.

« C'est ça, tu me prends pour une demeurée » se dit Laura qui continua à appâter le flic :

— Je vous jure, je ne sais rien d'autre. La matonne, Véronique Noirot, fricotait avec certaines détenues. Elle leur rendait service...

— Quels services ?

— Oh ! Rien de bien méchant... des petits services pour faciliter la vie en taule. C'était l'une des matonnes les plus humaines que j'ai connue, c'est rare.

— À Mona et Cathy, elle rendait aussi service ? demanda Corentin très intéressé par ce que révélait Laura.

— À Cathy, surtout.

Les réponses vagues et dilatoires de la jeune femme exaspéraient le policier.

— Vous m'avez dit que Mona et Cathy avaient mis la matonne dans leur poche. Ça veut dire quoi, exactement ?

La jeune femme changea d'expression, son visage se figea. Elle semblait en proie à un dilemme. Corentin l'observait, il sentait que son interlocutrice avait quelque chose à révéler mais qu'elle hésitait à parler. Il allait mettre la pression... Laura lui évita cet effort.

— Et puis merde ! fit l'ex-détenue, après tout, autant que je vous dise la vérité : la matonne était dans le coup. Les filles ont monté une agression bidon.

C'était énorme, pensait Corentin, mais possible. Il ne connaissait pas de cas d'évasion facilité par un gardien mais cela ne pouvait être exclu a priori.

— Vous êtes certaine ? C'est une accusation grave... Comment l'avez-vous su ?

— Oh ! Vous n'êtes pas obligé de me croire, rétorqua Laura. Je l'ai su par Sandrine, la fille qui partageait la cellule de Cathy. Je lui fournissais du shit. Au début, je ne l'ai pas cru mais l'évasion réussie m'a convaincue que la petite camée ne m'avait pas raconté des craques.

— Et quel était l'intérêt de la matonne dans cette affaire ?

— Ça, je n'en sais rien. Mais c'est sûr, la matonne avait quelque chose à y gagner. Quoi ? À vous de trouver, personnellement je ne tiens pas à le savoir.

Le policier l'admit d'un hochement de tête. Il estima que si la matonne était vraiment complice, il fallait chercher les mobiles de sa complicité du côté de Mona. Elle seule avait l'envergure pour circonvier la matonne.

— Et Mona, reprit-il, vous la fréquentiez ?

— Non, pas précisément. Je la voyais en promenade ou à l'atelier. Tout ce que je sais, c'est que la matonne l'avait prise en grippe et la tannait. Mais

maintenant je sais que c'était de la comédie pour tromper la galerie. D'ailleurs, la matonne l'a mise au mitard pour l'isoler et faciliter son évasion.

Corentin acquiesça machinalement. Cependant, il cogitait sur un point qui lui posait problème.

— Dites-moi, fit-il après quelques instants de réflexion, pourquoi Mona a-t-elle mis Cathy et Sandrine dans le coup ?

— J'en sais rien... Je pense qu'elle n'a pas pu faire autrement. En fait, je crois que Cathy avait des projets d'évasion et que Mona s'est incrustée... C'est une hypothèse.

— Je vois... C'est un peu brumeux comme affaire mais ça se tient.

Laura se cala dans son fauteuil. Elle jubilait intérieurement. Le flic avait mordu à l'hameçon. Elle se félicitait du piège qu'elle lui avait tendu et surtout du sale coup qu'elle portait à cette salope de Véronique Noirot.

— Bien ! Merci pour votre collaboration.

Laura répondit par un sourire et sans vergogne évalua le charme de l'homme dont, jusqu'à cet instant, elle ne s'était pas préoccupée. Le constat était positif : c'était un beau spécimen de flic, d'allure sportive, viril, séduisant en diable... Elle baissa les yeux sur son verre dans lequel le niveau de son cocktail était au plus bas.

— Après cet interrogatoire, j'en prendrais bien un autre, souffla-t-elle d'une voix chaude... Allez, commandant ! Détendez-vous, votre enquête n'y perdra rien. Ce soir, je suis seule. Tenez-moi compagnie quelques minutes, vous me devez bien ça.

Corentin ne lui devait rien mais la proposition était alléchante et la jeune femme charmante. Il jeta hypocritement un œil sur sa montre et accepta.

Les quelques minutes prirent l'ampleur de quelques heures qui s'écoulèrent dans la chambre d'un hôtel du quartier. Laura avait l'incalculable don, sinon d'arrêter la marche du temps, du moins d'en ralentir le cours (d'en donner l'illusion serait plus exact). Pour cela, elle n'usait pas de sortilèges mais de moyens naturels à portée de main de toute femme normalement constituée.

L'un des secrets de Laura résidait en la manière qu'elle avait de flatter la virilité de son partenaire, au propre comme au figuré. Elle avait un toucher de queue remarquable ; de la bouche ou de la main, ses caresses galvanisaient les membres parfois durs à la détente et faiblards dans leur maintien. Mais avant tout, la jeune femme, fine connaisseuse de la psychologie masculine, exprimait par des gestes et des mots son admiration (feinte ou non) pour la verge de son partenaire, que celle-ci fût de belle prestance, très ordinaire ou de piètre constitution. Le zizi pâlichon, la queue en mât de Cocagne, la verge molle et chiffonnée, le braquemart lilliputien, la pine gargantuesque, le vit circoncis ou non, tous avaient droit à ses éloges et à ses dithyrambiques louanges. Comme le corbeau de la fable, aucun homme ne résistait à ces

flatteries qui le mettaient à pied d'égalité avec un Casanova, un Don Juan ou un Rocco Siffredi, au choix.

Avec Corentin, Laura n'eut pas à forcer le trait de ses compliments. Ainsi qu'elle l'avait supputé, l'homme possédait les qualités requises pour la satisfaire. Il la baisa deux fois avec art, fougue et une pointe de tendresse qu'elle apprécia. Sa satisfaction fut sincère et son plaisir réel.

Pour sa part, Corentin apprécia la sensualité de sa partenaire, sa façon de se laisser guider par le désir de l'homme, parfois de le devancer, sans négliger le sien propre. Elle se donnait sans fausse honte, laissait monter son plaisir sans complexe, ainsi que cela se produit quand une femme couche avec un inconnu qui le restera, avec sa jouissance pour seul objectif.

Chevauchant le mâle dans la position d'Andromaque, la queue profondément ancrée dans son intimité ruisselante, Laura exécutait une danse du ventre lascive avec l'habileté d'une Théodora charmant Justinien, empereur de Byzance. Elle massait la verge dont elle sentait le volume l'emplir et, en mouvements lents, la faisait glisser à l'orée de la cavité, la retenait, l'enfonçait à nouveau. Allongé sur le lit, Corentin se laissait mener vers un orgasme qu'il prévoyait cataclysmique et qui le fut.

Après cette chevauchée exaltée, repus d'amour et apaisés, les deux amants échangèrent quelques paroles en se rhabillant. Corentin interrogea à nouveau Laura sur Véronique Noirot et les évadées, mais il n'obtint aucune nouvelle information de la part de la jeune femme.

CHAPITRE VIII



Cathy s'arrêta devant la camionnette-boutique d'un marchand ambulant et demanda un sandwich au jambon et un Coca. Elle patienta en observant la foule des promeneurs déambulant le long des magasins de fripes, de meubles et de brocante, alignés sur un côté de la chaussée, en contrebas du périphérique qui courait en haut d'un talus.

Cathy était un peu enivrée par l'agitation, le bruit, les odeurs qui assaillaient ses sens. Les années de privation de liberté lui avaient fait oublier le goût de la rue. Elle qui n'avait jamais voyagé plus loin que Châlons-sur-Marne avait l'impression d'être une touriste. C'était bon comme si après un long séjour à l'étranger elle redécouvrait son univers et y quêtait les signes de changement. Elle nota avec plaisir que les Puces de Saint-Ouen restaient toujours identiques à elles-mêmes. Les mêmes camelots amateurs vendaient leurs pacotilles étalées sur le trottoir. Et même si le marchand de sandwiches ne la reconnaissait pas, elle, elle se souvenait de lui. Il est vrai que pendant sa détention, elle avait pris quelques kilos, modifié sa coupe de cheveux et que les premières rides avaient tracé leurs sillons sur son visage.

Compte tenu de sa situation d'évadée, ces transformations physiques étaient un avantage.

Mordant à pleines dents dans son sandwich, Cathy se fondit dans le flot des badauds. Elle s'y sentait en sécurité, confondue dans l'anonymat. Elle n'était qu'une femme de 42 ans, métisse originaire de Martinique, de solide corpulence, d'allure banale qui se promenait au milieu d'une foule bigarrée ou d'autres femmes noires, blanches, métisses, déambulaient également. Et c'était bien ainsi.

Cependant, confrontée à sa nouvelle vie, plongeant d'un monde fermé dans l'exubérance de la cité, Cathy éprouvait un sentiment de vacuité. Qu'allait-elle faire de son existence clandestine ? L'anonymat dont elle appréciait la protection lui pesait soudain. En cavale, elle n'était rien ; son

nom, son identité, ne lui appartenait plus, Catherine Lebec n'avait plus sa place dans le monde. En prison, se mit-elle à regretter, elle était quelqu'un. Les autres filles la respectaient, la craignaient... Elle dominait son petit monde et régnait sur un minuscule royaume où tout était ordonné, minuté, organisé.

L'ivresse de la liberté eut tôt fait de chasser cette nostalgie étriquée et de mauvais aloi.

Dans l'étroitesse d'un magasin de fringues d'occasion, Cathy farfouilla négligemment dans les nippes suspendues à des cintres, juste pour passer un moment. Elle n'avait aucune intention d'achat. Nicole lui avait passé du fric mais elle le conservait pour un autre usage. Tout en décrochant un chemisier, Cathy remarqua le vendeur, un jeune Antillais, qui l'observait d'un regard pétillant. Il y avait plus qu'un intérêt commercial dans ses yeux, constata Cathy émoustillée par la petite étincelle vorace qui brillait dans les pupilles noires. Privée d'homme pendant de longues années, une simple braise suffisait à mettre le feu à sa poudrière.

— Il vous plaît ? demanda le vendeur...

— Oui... il me plaît bien, affirma Cathy en pensant à autre chose qu'au chemisier.

— Je suis sûr que la taille vous convient.

— Ça ? Je n'en sais rien. Il faut que je l'essaie. J'aime les grandes tailles, ça me va mieux.

— Essayez-le, vous en serez ravie. Il y a une cabine d'essayage au fond...

Le chemisier sur un bras, Cathy se faufila dans l'étroit couloir formé par deux rangées de fringues. Au passage, elle vérifia que l'étincelle luisait toujours. Elle fut rassurée, ce n'était pas encore une flamme mais déjà une petite flammèche bien vivace sautillait dans l'œil du jeune homme. On voit, dit-on, la paille dans l'œil du voisin mais pas la poutre que l'on a dans le sien. Le vendeur, lui, ne manqua pas de repérer le brasier qui se consumait dans le regard de la cliente.

La cabine se limitait en fait à un espace réduit délimité par un simple rideau qui masquait un coin du magasin. Cathy ôta son pull. Dans le miroir accolé au mur, elle contempla avec fierté le reflet de sa forte poitrine retenue par deux solides balconnets. Pour certains hommes c'était une arme fatale qui les réduisait à l'état de pantin pantelant. Son fessier aussi avait les effets dévastateurs d'une bombe soufflante. Cathy enfila le chemisier.

— Alors ? Qu'en est-il ? Il vous va ? demanda le vendeur en écartant à peine le rideau pour glisser un œil dans la cabine.

Cathy se contemplait dans le miroir. Chemisier ouvert, elle prenait la pose, poitrine orgueilleusement mise en valeur.

— Je le trouve un peu étroit, fit-elle en se retournant. J'ai de trop gros

seins...

— Je ne trouve pas... Vous avez une poitrine magnifique.

Cette fois, une torchère flambait dans les prunelles du mâle. Il y eut une fraction de seconde où les regards de l'homme et de la femme se croisèrent et s'aimantèrent et, dans ce bref instant, ils surent qu'ils étaient sur la même longueur d'onde.

Les yeux brillants de désir, le jeune vendeur posa une main sur un sein. La flamme embrasa la poudrière. Sa libido exacerbée par l'abstinence, Cathy s'enflamma. Le simple contact de la main de l'homme réveilla en elle un violent désir d'étreinte. « J'ai allumé une bombe ! J'ai dégoupillé une grenade ! » se dit le vendeur qui se préparait à jouer le démineur. Il en oublia le magasin.

Le couple se réfugia dans l'arrière-boutique, un ancien atelier qui servait de réserve. Une verrière poussiéreuse laissait pénétrer une lumière blafarde sur des vêtements empilés ou jetés à même le sol en monticules coniques. Le décor était fort peu romantique pour une première rencontre mais offrait des possibilités confortables pour un coït sauvage.

Le couple s'affala sur un monceau de jeans délavés, se dévêtit en hâte avec des gestes précipités et impatientes et aussitôt se livra à des ébats furieux, mêlé en un corps à corps de bêtes en rut.

Cathy réagissait à la moindre caresse. L'odeur suave du jeune vendeur lui montait à la tête, les baisers à pleine bouche l'enivraient comme de l'alcool fort, les mains pelotant ses seins, ses reins, ses fesses, lui arrachaient des râles primitifs et des petits rires pointus. Elle n'était qu'un corps avide d'amour en proie à des pulsions érotiques démesurées qui dévoraient tout son être. Jamais elle n'avait ressenti aussi intensément la nécessité d'une queue pénétrant sa fente. Son ventre hurlait de désir, réclamait la douce violence de la pénétration d'une bite veloutée, ferme et palpitante. Elle la sentait dans sa main, cette verge, unique objet de son désir, qu'elle palpa, caressait, dorlotait, pressait avec avidité. L'instant d'après, elle sentait le gros gland gonflé s'introduire entre les lèvres de son sexe, les écarter et s'enfoncer en elle. Le dard puissant l'emplissait, la ramenait vigoureusement à la cadence régulière d'un piston de machine infernale. Chaque coup élevait le niveau de son excitation et semblait en repousser les limites. Le paroxysme de son plaisir paraissait ne jamais pouvoir être atteint. La bite prenait possession de son ventre, de son corps, de son esprit et paraissait doubler de volume à chaque va-et-vient. Cathy baignait dans un océan de volupté loin de tout rivage, elle souhaitait que ce moment fût éternel, qu'il se prolongeât indéfiniment jusqu'à la mort, elle désirait se perdre dans le Grand Bleu de son plaisir.

Emporté par le maelstrom féminin, son partenaire s'activait comme le diable au-dessus de son chaudron infernal. Il pilonnait avec fureur ce con insatiable, il martelait cette chatte brûlant d'un feu ardent, inextinguible, lui semblait-il, comme un forgeron façonne le métal rougeoyant. Sa bite

plongeait dans un cratère rempli d'une lave tiède et s'y fondait avec délice. Les coups de reins instinctifs de la femme décuplaient ses sensations. Un mouvement plus puissant que les précédents happa sa queue, la compressa et lui arracha sa semence qu'il sentit fuser d'un jet puissant. Épuisé, il resta écroulé sur le ventre de sa partenaire secouée par les ultimes échos des secousses d'un orgasme démentiel. Après une minute de récupération, il se dégagea de l'emprise des puissantes cuisses.

— Eh ben ! s'extasia-t-il, t'en avais vraiment envie. D'où tu sors ? On dirait que t'as pas baisé depuis des mois.

Le sperme s'écoulait de sa fente. Cathy l'essuya du bout des doigts et porta sa main à ses narines. Elle huma l'odeur séminale, s'en délecta comme de l'arôme d'un bon vin. « Ah, l'odeur du foutre frais ! » se dit-elle en pouléchant ses doigts avec gourmandise.

Une voix grave tonna entre les murs : « Jérémie, qu'est-ce que tu fous ? T'es pas dingue de laisser le magasin sans surveillance ! »

Le ton courroucé électrisa le vendeur qui bondit sur ses pieds. « C'est mon patron ! » murmura-t-il en enfilant son pantalon. « J'arrive, Patron ! Je cherchais un jean pour une cliente. » Dans le même temps, il indiquait à Cathy une porte métallique sur l'arrière du bâtiment. « Derrière, y a une cour qui donne sur la rue » expliqua-t-il en fonçant vers le magasin.

Les jambes flageolantes, le corps et l'esprit encore émus, Cathy retrouva l'agitation du marché. Elle marcha au hasard en se laissant porter par le mouvement de la foule. La tête encore remuée par la violence de la séance, elle s'ingéniait à retenir en elle le souvenir des sensations les plus fortes. Peu à peu le tourbillon de ses pensées s'apaisa et elle reprit pied dans la réalité de sa situation.

Dans la salle d'un bistrot, un couple libérait une table. Cathy s'y installa. Le brouhaha des conversations couvert en partie par les musiciens d'un orchestre manouche l'enveloppa comme une gangue sonore. Elle commanda un café à une serveuse speedée mais enjouée (sans doute par la bonne recette du jour).

Pendant quelques instants, Cathy contempla l'émule de Django Reinhardt dont les doigts couraient avec agilité sur le manche de sa guitare. Le morceau qu'il interprétait était inconnu de Cathy mais elle en apprécia le rythme rapide et la mélodie. Il y avait du bonheur dans cet air. Et cette fougue, cette allégresse, emportait la fugitive au-delà d'elle-même, dans un monde léger et frais.

Subitement, Cathy crispa sa main sur sa tasse, son cœur fit un bond, sa respiration se bloqua. La musique n'y était pour rien ; dans la rue, de l'autre côté de la vitre, trois policiers en uniforme effectuaient une ronde. Ils avançaient de front, du même pas lent que les promeneurs, les yeux furetant de droite et de gauche. Il était fort peu probable qu'ils la reconnaissent,

cependant Cathy se tassa sur elle-même et se dissimula derrière le dos de son voisin. Les trois flics sortis de son champ visuel, Cathy n'en resta pas moins opprimée. Se pouvait-il qu'elle vive ainsi pendant des années ? Elle souhaita être aussi forte que Mona qui, elle, avait un but et savait quoi faire de sa liberté. Mona et Nicole fondaient, Cathy les suivait mais elle sentait bien qu'elle était à part, en dehors de leur projet. Que pouvait-elle faire pour se faire admettre comme leur égale ? Elle songea également à Sandrine et se reprocha amèrement de ne pas avoir su la protéger contre elle-même. Mais peut-être n'était-il pas trop tard ? Une idée lui vint à l'esprit... qu'elle trouva vraiment bonne : retrouver Sandrine et la ramener au bercail. Elle avait une piste : Simon Vraint. Requinquée par l'objectif qu'elle s'était donné, Cathy se leva et quitta le bistro d'un pas décidé. Elle plongea dans la moiteur du métropolitain et prit la direction de la Mairie de Montreuil.

À 23 heures, Mona et Nicole surveillaient l'entrée de l'immeuble où résidait Jerry Mac Dowell. Silencieuses et pensives, les deux femmes assises dans une Clio noire observaient les fenêtres éclairées de l'appartement du directeur de la Financial Fortus. Depuis la fin de l'après-midi elles avaient pisté l'homme qui, après avoir quitté le siège de la société, était passé prendre chez elle Eloïse Schônberg, sa call-girl préférée. Le couple avait dîné dans un restaurant branché de la Place de la Madeleine, avant de se rendre au domicile de Mac Dowell, avenue Henri Martin.

Le visage crispé par la contrariété, une cigarette coincée entre les lèvres, Nicole pianotait nerveusement sur le volant.

— Purée ! maugréa-t-elle, ce salaud se paie du bon temps.

— Ça ne va pas durer, la rassura Mona.

— Malheureusement, je crains qu'il ait encore de beaux jours devant lui. J'ai bien peur de ne pas avoir les moyens de le faire tomber. Impossible de l'approcher, il a un garde du corps en permanence avec lui. Il passe sa journée au bureau, en réunion, en séminaire... Il n'est jamais seul...

— Et alors ? Son gorille ne couche pas au pied de son lit. Écoute, notre plan peut marcher. Moi, il ne me connaît pas et crois-moi, si je mets le paquet il aura très envie de me connaître. Une fois chez lui, garde du corps ou pas, je saurais le convaincre de rembourser sa dette à ton égard.

Nicole soupira et tourna les yeux vers sa compagne.

— Je te remercie pour ton aide, dit-elle. Mais tu sais, tu n'es pas obligée...

— Je sais, Nicole. Mais on a passé un deal toutes les deux : je t'aide à punir Mac Dowell, tu m'aides à me venger de l'Égyptien.

— D'accord mais il y a un risque : Jerry est coriace ; son fric, il ne va pas

le lâcher facilement. Je ne voudrais pas que tu aies un problème.

— T'en fais pas, Nicole, je ne connais pas beaucoup de mecs qui font les fiers quand ils ont un flingue sous le nez. Quand tu parles fermement à un gus avec un *gun* en main, il évite de te contrarier... Il l'ouvrira son coffre, j'en suis sûre.

— Justement, ce flingue me fait peur. On ne sait jamais...

Malgré son expérience et sa maîtrise, Mona admettait que la partie n'était pas gagnée.

— Je sais qu'il y a un risque, reconnu-elle à contrecœur, mais dans la vie faut prendre des risques ; mon père disait : « on n'a rien pour rien ! ». Et puis, tu vois une autre solution ?

Non ! Nicole n'en avait pas. Sans Mona, elle n'aurait jamais eu la possibilité de s'attaquer à Mac Dowell.

— Dis-moi, Nicole, reprit Mona, qu'est-ce qui t'a poussée à devenir complice d'évadées ? Tu as fait ton temps en taule, tu es libre, tu peux refaire ta vie, te trouver un petit boulot peinard... En nous hébergeant, tu peux replonger pour un bout de temps.

Nicole hocha la tête, une expression de concentration butée sur le visage. Elle resta silencieuse un long moment avant de répondre :

— Tu sais, Mona, nous avons suivi des parcours différents, nos vies n'ont rien de commun. J'étais une jeune fille sage, travailleuse, qui a suivi des études longues et difficiles, avec des rêves plein la tête en partie réalisés. Après mon affaire, j'ai perdu mes illusions. En prison j'ai pu méditer ; j'ai compris que ma boîte était uniquement une entreprise à fric dont le réel objectif était l'enrichissement immédiat de quelques-uns sans souci du reste du monde. L'économie peut s'effondrer, les populations sombrer dans le chômage ou la misère et même crever de faim, des mecs comme Mac Dowell s'en contrefoutent totalement dès lors que leur compte en banque est plein. Le fait que j'aie été sacrifiée avec quelques autres lampistes a peu d'importance, même si la pilule a du mal à passer. J'aurais pu me révolter et tenter de dénoncer le système Fortus, on m'aurait écoutée un temps, les télévisions m'auraient accordé quelques minutes d'antenne au Journal de 20 heures, les magazines se seraient fendus de quelques articles, et puis quoi ? La belle affaire ! Les dirigeants de Fortus se seraient marrés en attendant que les journalistes passent à un autre sujet d'actualité. Sans compter que ces salauds n'auraient pas hésité à passer un contrat sur ma tête si vraiment je devenais trop gênante. Tu comprends ?

Mona acquiesça, Nicole enchaîna :

— C'est pour ça que j'ai choisi une autre méthode, plus risquée certes, mais qui me satisfait. À voyou, voyou et demi ! Avec mon casier, je ne peux trouver qu'un petit boulot minable... Non merci ! Mac Dowell va me payer mes indemnités de licenciement avec les intérêts. Seule, je n'avais aucune

chance. Avec toi, je multiplie mes chances. T'auras ta part, bien sûr.

— Alors, on continue !

— Bien sûr ! Mais il faut que notre coup soit parfaitement monté. Mac Dowell est méfiant et dangereux, on doit frapper au bon moment... Je sais que la Fortus organise une petite fiesta prochainement pour fêter la nomination de son nouveau conseil d'administration, je vais te dégouter une invitation. Dans la boîte, j'ai encore quelques relations qui se feront un plaisir de m'en procurer une.

CHAPITRE IX



En cette fraîche soirée de début de printemps, la petite rue montreuilloise habituellement si tranquille était le lieu d'une animation dont les habitants se seraient bien passés.

Un car de Police et une voiture de pompier équipée de matériel de première urgence stationnaient devant l'entrée d'un petit immeuble vétuste. La chaussée était envahie par une dizaine d'hommes et de femmes, la plupart venus en curieux des pavillons du voisinage. Les uns interrogeaient les autres et tous commentaient l'événement : « *c'est un jeune qui s'est fait agresser chez lui* », « *c'était un drogué, il revendait...* », « *ça ne m'étonne pas* », « *ça devait arriver* », « *on ne va pas le plaindre, un de moins !* », « *On n'est pas en sécurité, c'est quand même un monde !* », « *Pas plus tard que la semaine*

dernière, ma voisine s'est fait arracher son sac à main... », « et au lycée, la drogue circule en veux-tu, en voilà ! », « C'est le chômage », « ce sont les parents qui ne font pas leur devoir », « et tous ces immigrés ! Faut bien qu'ils trouvent l'argent quelque part », « c'est bien vrai ! Ils roulent en Mercedes et nous narguent », « moi, je vous le dis, je ne sors pas le soir après 20 heures et je m'enferme à clé chez moi ».

Le commandant Corentin exhiba sa carte professionnelle sous le nez d'un bleu chargé de contenir les curieux et pénétra dans l'immeuble. Il s'engagea dans un couloir étroit, bas de plafond et à la peinture vert d'eau écaillée, puis il grimpa au premier en suivant la courbe resserrée d'un escalier aux marches de bois blanc maculées de taches sombres. L'endroit était sinistre.

Sur le palier, par l'entrebâillement de la porte entrouverte d'un logement, il aperçut Brichot de dos en compagnie d'un collègue du commissariat local. Les deux hommes se tenaient dans l'encadrement d'une porte et portaient leur regard dans la même direction en discutant. Invisible de l'entrée de l'appartement, l'objet de leurs commentaires et réflexions, Simon Vraint, était allongé sur le sol de la cuisine. Brichot détourna les yeux et aperçut son collègue.

— Ah, Boris ! T'as pas perdu de temps. Je te présente le capitaine Jacques Verdier du ciat de Montreuil chargé de l'affaire.

Corentin salua un jeune type en blouson de cuir noir, bonnet de laine noir sur le crâne, mal rasé et le Sig Sauer en évidence à la ceinture. À tous les coups, songea Corentin, la vocation lui est venue par la grâce des séries policières américaines.

Brichot reprit :

— J'ai expliqué à notre collègue que nous avions l'œil sur Simon Vraint dans le cadre de la triple évasion et qu'il avait peut-être eu un contact avec l'une des fugitives.

Corentin jeta un œil sur le cadavre du dealer. Nul besoin d'un diplôme de médecine légale pour déterminer la cause probable de la mort : le corps du jeune homme reposait sur le carrelage en position dorsale, sa tête collée au mur faisait un angle anormal avec le buste, la jambe droite était repliée sous l'autre et une large tache de sang souillait son tee-shirt blanc percé au niveau du cœur.

— La mort a dû être quasiment instantanée, expliqua Jacques Verdier. Le corps a été découvert par une voisine qui s'étonnait de voir la porte ouverte.

— Elle n'a rien vu d'autre ? s'enquit Corentin.

— Elle rentrait chez elle après avoir fait des courses à la superette du quartier. Elle habite au-dessus. Sur le trottoir, elle a croisé une femme qui sortait de l'immeuble. Elle n'en est pas sûre.

— Elle l'a décrite ?

— C'est assez vague, soupira Verdier... C'était une femme forte, la quarantaine, à moitié black – une métisse, sans doute -... Nous essayerons de la retrouver pour l'interroger... Mais je pense que c'est certainement un règlement de compte ou une querelle de dealers qui a mal tourné, énonça le policier d'un ton fataliste propre à faire comprendre qu'il ne se faisait pas d'illusion sur les chances de retrouver le coupable.

— On n'a pas retrouvé l'arme, précisa Brichot.

Corentin jeta un œil sur la pièce : la cuisine – en fait, une kitchenette – couplée avec une mini salle de bain ne présentait aucun signe de désordre. En tombant, la victime avait renversé un verre et une bouteille de vin mais rien ne laissait supposer qu'il y ait eu bagarre. Le coup avait dû être porté par surprise... L'affaire, comme le suggérait le jeune policier, paraissait banale et comme telle du ressort de la P.J. locale. Pourtant, si Brichot avait pris l'initiative d'informer son collègue de la mort violente de Simon Vraint, ce n'était pas sans raison. Corentin adressa un regard interrogatif à Brichot. Les deux hommes sortirent de l'appartement.

— Alors, Mémé, je suppose que tu as une idée derrière la tête ? fit Corentin. Tu penses qu'il y a un rapport entre l'enlèvement de Sandrine et la mort de ce dealer ?

— Je n'en sais rien mais c'est troublant. Je n'aime pas les coïncidences. Sandrine est kidnappée à cinq cents mètres du domicile d'un dealer qu'elle connaissait. Quelques heures plus tard, ce dernier se fait trucher.

— Ouais, moi non plus, je n'aime pas les coïncidences. Cependant, dans cette affaire il s'agit peut-être vraiment d'un hasard. L'enlèvement de Sandrine et la mort du dealer sont peut-être sans rapport.

— Peut-être...

Des éclats de voix provenant du rez-de-chaussée coupèrent net la réponse de Brichot. Les cris aigus et les vociférations d'une femme résonnaient dans la cage de l'escalier. La virulence du ton, les mots lancés, révélaient la colère d'une femme très énervée qui exigeait qu'on la laisse rentrer chez elle.

Dans le couloir d'entrée de l'immeuble, Corentin et Brichot trouvèrent un gardien de la paix qui tentait de raisonner une jeune femme en lui bloquant l'accès à l'escalier.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Corentin.

— J'essaie de faire comprendre à cette dame qu'elle ne peut pas monter.

La dame, observa Corentin, était une jeune femme au visage fin et à la chevelure blonde tombant sur ses épaules. Elle portait un poncho bariolé qui dissimulait sa silhouette que l'on supposait mince.

— Je suis l'amie de Simon ! Je veux le voir ! s'écria-t-elle en s'adressant à Corentin.

— Pour le moment mes collègues examinent les lieux, expliqua

calmement Corentin. Vous le verrez, je vous le promets quand ils auront fini... Laissez-la, je m'en occupe, commanda-t-il à l'intention du bleu soulagé d'être débarrassé de cette hystérique.

Corentin et Brichot emmenèrent la jeune femme à l'extérieur de l'immeuble. Ils s'installèrent à l'arrière du car de police, sur les bancs latéraux, les deux policiers face à l'amie de Simon Vraint. Elle déclina son identité : Eisa Flamain, vingt-huit ans, de nationalité suisse.

L'éphémère colère avait laissé place à l'abattement. Un chapelet de larmes traçait lentement des rigoles sur les joues d'Eisa. Le regard fixe, elle demanda si Simon était vraiment mort. Corentin confirma (d'ailleurs on meurt vraiment ou l'on ne meurt pas, se surprit-il à penser).

— Que s'est-il passé ? demanda Eisa.

— Il a été poignardé. Il est mort sur le coup... Depuis quand le connaissiez-vous ?

La jeune femme essuya ses larmes d'un revers de manche, renifla et fixa les deux policiers d'un regard perdu, sans expression, comme si elle n'avait pas entendu ou compris la question. Corentin lui laissa le temps de reprendre ses esprits. Après un court laps de temps, Eisa répondit :

— Je connais Simon depuis un an. On vivait ensemble depuis trois mois.

— Vous étiez donc au courant de ses activités ?

— Je ne m'occupais pas de ses affaires, asséna sèchement la jeune femme.

Le policier nota la dureté du ton et il sentit que la petite amie de Simon Vraint n'était pas disposée à répondre à certaines questions. Il poursuivit sur un autre sujet :

— Quand avez-vous vu Simon pour la dernière fois ?

— Hier soir. J'ai passé la nuit chez ma mère à Nanterre. Ce matin, j'ai fait les courses avec elle et je suis rentrée. Un copain que j'ai croisé m'a dit que Simon avait été attaqué. Il n'a pas pu me dire si c'était grave. C'est en arrivant ici que j'ai compris, quand j'ai vu le car et les pompiers.

— Ces derniers jours, a-t-il eu la visite d'une jeune femme blonde ?

— Je n'en sais rien. La journée, je travaille...

La porte du fourgon s'ouvrit soudain. Jacques Verdier invita Corentin à le rejoindre dehors.

— Qui est-ce ? demanda le flic de Montreuil en désignant le fourgon d'un mouvement de la tête.

— La copine du dealer. Elle faisait du foin pour monter, nous l'avons fait patienter dans le car... Elle prétend revenir de chez sa mère.

— On vérifiera. De toute façon, il y a du nouveau : une patrouille vient d'arrêter un type qui a tenté de fuir quand il a vu les collègues. Il a du sang sur sa chemise.

— En effet, c'est du nouveau, concéda Corentin. Si c'est du sang de Vraint, il est mal parti.

— Oui, il est mal parti... En plus, on a trouvé un couteau sur lui. Je vous laisse, je vais cuisiner le gaillard.

— Tenez-moi au courant.

Le capitaine Jacques Verdier s'éloigna. Corentin accompagna Brichot jusqu'à son véhicule garé dans une rue voisine. Les deux policiers firent le bilan de la soirée : la mort du dealer ne leur avait rien appris qui puisse les mettre sur la piste des évadées. Il n'est même pas sûr que Vraint ait eu un contact avec Sandrine Lebretteur.

— Et cette femme que la voisine a croisée, rappela Corentin. Ça ne te dit rien, Mémé ?

— Si, j'y pensais justement ! affirma Brichot en s'installant au volant. Une femme forte, métisse, ça pourrait correspondre au signalement de Catherine Lebec... Seulement des femmes métisses à forte corpulence, je ne dirais pas qu'il y en a à tous les coins de rue, mais le modèle n'est pas rare, surtout en banlieue. Et puis, Cathy n'est pas toxico... Pourquoi serait-elle venue voir le dealer ? Et surtout, pourquoi l'aurait-elle tuée ? Ça ne colle pas, on n'avance pas d'un iota.

Corentin approuva d'un hochement de tête. Ce brave Mémé avait résumé ce qu'il pensait : ils étaient dans le brouillard.

— Je te ramène au 36 ? proposa Brichot.

— Merci, mémé, j'ai encore du boulot. Géraldine m'attend ; on va rendre une petite visite à Véronique Noirot, la matonne sadisée par nos deux évadées. J'ai appris quelques petites choses sur son compte et j'aimerais les vérifier.

CHAPITRE X



L'appartement était spacieux, confortable, meublé sobrement et bien situé au dernier étage d'un immeuble moderne. Sur la terrasse de vingt-cinq mètres carrés agrémentée de plantes vertes, les trois femmes déjeunaient devant le panorama de Paris.

Des nuages blancs flottaient dans un ciel bleu, les toits de la ville s'épalaient en une mer limitée au loin par le rivage bleuté des collines de lointaines banlieues : Suresnes, Saint-Cloud, Montmorency, Meudon ? Depuis leur installation, c'était un sujet de discussion récurrent entre Mona et Nicole qui passaient de longs moments collées à la rambarde comme des marins sur le pont d'un navire, à scruter l'horizon.

Pour sa part, Cathy avait seulement identifié la Tour Eiffel et le Sacré-Cœur. Originaire d'une cité HLM d'Aubervilliers, qu'elle n'avait quasiment jamais quitté, sa connaissance du monde se limitait à quelques images de documentaires ou reportages d'actualités vus par hasard à la télé. Ses rares descentes à Paris – toujours avec une bande de copains et de copines – la conduisaient dans des bars ou dans les grands magasins de la capitale. Elle était consciente de ses lacunes et de son inculture dont elle n'avait jamais souffert dans son milieu dit défavorisé. Mais aujourd'hui, en présence de Mona et surtout de Nicole, elle complexait. Elle se rendait compte de ses limites qui lui interdisaient l'accès au reste du monde, celui dans lequel Mona et Nicole évoluaient à l'aise.

Cathy complexait mais ne déprimait pas. Bien loin de se résigner à son sort, elle trouvait en elle les motivations pour agir et dépasser sa condition. Sa force de caractère, sa volonté, son sens des rapports de force, forgés dans les combats de la vie quotidienne, étaient des atouts. Elle connaissait la vie, sa dureté, son injustice ; elle savait ce que vaut et ce dont est capable l'humanité. À Aubervilliers ou à Neuilly-sur-Seine, à Nanterre ou au Vésinet, les hommes et les femmes n'étaient pas fondamentalement différents ; ils réagissaient de la

même manière quel que soit l'environnement, ils étaient mus par les mêmes motivations et éprouvaient des sentiments identiques. La bêtise, l'intelligence, la sincérité, le mensonge, l'égoïsme, la générosité, n'étaient pas l'apanage des riches ou des pauvres. La lâcheté, le courage, l'envie, le désintéressement, appartenaient autant aux cultivés qu'aux incultes... C'est du moins ce que comprenait Cathy en écoutant ses compagnes rapportant des récits de leur monde.

Leur repas fini, les trois femmes buvaient un café. Détendues, elles profitaient à plein de ce moment privilégié. La tête basculée sur la nuque, les yeux fermés, une cigarette se consumant en ses doigts, Mona offrait son visage aux tièdes caresses du soleil. Nicole dégustait son Arabica en contemplant la ville, pendant que Cathy débarrassait les couverts.

— Laisse, Cathy ! T'es pas notre bonne ! gronda aimablement Nicole. On va le faire ensemble... Détends-toi un peu... Tu fais déjà la cuisine... De la bonne cuisine ! Bravo pour le poulet *basquaise* !

— Merci... balbutia Cathy. La cuisine, c'est la seule chose que je sais faire... Si j'avais eu les moyens, j'aurais ouvert un resto... Tiens ! La prochaine fois, je vous ferai des acras... vous m'en direz des nouvelles.

— Bonne idée... J'ai vu qu'il y avait du rhum dans le bar, on boira du punch et on se fera une soirée antillaise entre filles. D'accord, Mona ?

— Ouais, acquiesça Mona mais ça va manquer de gros boudin créole.

— Ce que tu peux être vulgaire ! railla Nicole en singeant le ton et la grimace outrée d'une mijaurée.

Nicole tira une longue bouffée de sa Marlboro. Elle était presque heureuse et fit part de ses pensées à ses copines :

— On est bien ensemble, ici. On s'entend bien, toutes les trois. Un appart sympa, du fric pour vivre tranquille avec mes deux amies... Mon rêve.

— Malheureusement, c'est du rêve, tempéra Mona.

— Je sais... mais sans rêve, on meurt sur place. Et toi, Cathy ? À quoi rêves-tu ?

Cathy abandonna sur la table les assiettes qu'elle s'apprêtait à emporter dans la cuisine et s'assit. Son regard se perdait dans l'infini de ses désirs.

— Moi, dit-elle, moi je rêve d'une grande maison avec un jardin et un potager. Y a des gosses qui jouent sur la pelouse... J'aimerais aussi avoir un resto.

— En somme, vous rêvez d'une vie peinarde de petite-bourgeoise, ironisa Mona. Moi, je rêve de voyager. Jamais rester à la même place, bouger, prendre l'avion ici pour aller là-bas... Et puis quand j'en ai marre de là-bas, repartir ailleurs. En attendant, on a nos affaires à régler. La soirée Fortus a lieu après-demain, il faut qu'on mette au point les détails. Tu as reçu l'invitation ?

— Oui... Elle est au nom de Camille Grell, journaliste financière.

— Journaliste financière ! s'étonna Mona. J'y connais rien en économie mais ça me plaît.

— Ça tombe bien ! Les journalistes financiers ne connaissent rien à l'économie. De toute façon, tu ne vas pas là-bas pour parler finances. Si quelqu'un te branche sur le sujet, tu n'as qu'à dire ce qui te passe par la tête. Je te brieferai afin que tu aies des réponses bateau.

— OK, professeur.

— Pour le reste, poursuivit Nicole, dès que tu as hameçonné Jerry, tu me préviens. Je resterai en couverture...

— Et moi, je compte pour du beurre ? s'emporta Cathy.

Surprises, Nicole et Mona restèrent coites, et, considérant leur complice, se consultèrent du regard. Nicole et Mona comprirent qu'elles n'avaient pas le choix : elles ne pouvaient pas tenir Cathy à l'écart. Il était trop tard pour la laisser sur le banc de touche et d'ailleurs, elles n'en avaient plus la volonté depuis que Cathy leur avait conté son histoire en version originale : femme battue, elle avait tué son mari pour échapper à son calvaire. Une version qui, bien entendu, différait totalement de la vérité judiciaire : le jury avait retenu la préméditation d'une femme qui voulait se débarrasser de son mari pour vivre avec son amant.

— Toi, embraya Nicole, je ne t'oublie pas. Si le plan A ne marche pas, j'ai en réserve un plan B... Et là, Cathy ! tu auras le premier rôle.

— C'est quoi, ce plan B ? demanda Mona.

— Je vous expliquerai plus tard. L'idée m'en est venue subitement, faut que je la creuse.

Cathy jubilait, son visage rayonnait, elle se sentait forte de la confiance que lui accordait Nicole. Elle se leva et entra dans le salon avec sa pile d'assiettes sales. Son regard tomba sur l'écran plat, Cathy s'immobilisa. La présentatrice du journal télévisé relatait un fait divers : la mort d'un dealer à Montreuil et la mise en examen d'un suspect. La nouvelle était rassurante, mais la journaliste ajouta que les policiers ne négligeaient aucune autre piste, ce qui était moins rassurant. Dans le même quartier, expliquait la présentatrice, un témoin affirme avoir vu l'une des trois évadées toujours en cavale.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança Mona à l'intention de Cathy immobile devant la Télé.

— On parle de nous... D'après la journaliste, les flics pataugent toujours.

— Ils ne parlent pas de Sandrine ? questionna Nicole.

— Non...

— C'est bizarre, nota Mona, apparemment les flics n'ont pas Sandrine. Ou alors le secret est bien gardé.

— Non, il y a toujours un journaliste bien informé... Je suis sûre que

Sandrine n'a pas été arrêtée, affirma Nicole.

— Alors, où est-elle passée ? s'inquiéta Mona.

La question inquiète resta sans réponse.

La matinée était radieuse. Le jour baignait la ville d'une lumière limpide et fraîche, le printemps s'annonçait. La circulation dense, la foule des passants, généraient dans l'air une vibration légère, presque agréable.

N'était l'objet de leur démarche, Boris Corentin et Géraldine Hébert auraient eu le cœur léger et l'esprit à batifoler dans les rues de la capitale. Les deux policiers longeaient le cours de la Seine en direction du Pont d'Austerlitz au débouché duquel se dresse la désastreuse bâtisse de l'Institut médico-légal, destination finale de leur déplacement.

Enfermé entre la voie aérienne du métro plongeant vers la station Quai de la Râpée et la voie express bordant la Seine, le bâtiment était comme une verrue défigurant la berge. Soubassement de briques, premier et deuxième niveau en pierres et, sur le toit, un groupement de hideuses constructions préfabriquées, la morgue de Paris était un exemple parfait d'architecture inesthétique. Notons que seuls les visiteurs bien portants – comme nos deux policiers – avaient le plaisir de déplorer ce mauvais goût architectural ; les autres, qui avaient la malchance d'y pénétrer en position allongée, étaient insensibles à la beauté ou à la laideur du monde.

Après avoir traversé la partie « grand public » de l'institut, celle réservée à l'accueil des familles ayant la douloureuse tâche de reconnaître un proche défunt, les deux policiers pénétrèrent dans le secteur réservé aux professionnels de la mort.

Géraldine Hébert avait suivi son chef avec réticence. Elle marchait à son côté avec la mine d'une petite fille qui ne lâche pas son père d'une semelle. Elle n'aimait pas cette corvée et souvent se débrouillait pour laisser la place à Brichot. L'endroit sentait le formol, l'éther et autres odeurs entêtantes et indéfinissables. La mort régnait sur ce lieu silencieux dédié à ses œuvres. Elle était tapie derrière chaque porte, sa présence vous effleurait, semblait-il.

Le docteur Flutiaux n'était pas dans son bureau. Un employé poussant de la matière morte déposée sur un chariot indiqua que le médecin légiste était dans une salle d'autopsie.

— On pourrait l'attendre dans son bureau, suggéra Géraldine Hébert.

— Et pourquoi pas au café du coin, galéja Corentin. Je comprends que cela ne soit pas agréable, mais ça fait partie de nos attributions d'O. PJ.

Le docteur Flutiaux, excellent et sans doute le meilleur légiste de la place, était effectivement dans la salle indiquée par le brancardier. Un tablier blanc couvrait son ventre rebondi de petit bonhomme rondouillard. Un nœud

papillon à pois noirs ornait son col de chemise et indiquait que l'homme, en toutes circonstances, attachait de l'importance à sa tenue, même en compagnie d'êtres sans vie bien incapables d'en apprécier l'élégance. Pensif comme une sculpture de Rodin, mais toujours avec son air d'éternel plaisantin, il examinait le corps blafard d'une jeune fille étendu nu sur une table de dissection.

Le toubib se détourna de sa contemplation et salua d'un « Ah ! Bonjour ! » l'apparition des policiers.

Il porta son regard sur Géraldine. Son visage lunaire et réjoui s'illumina à la vue de la jeune femme rousse qui présentait l'avantage d'être sur pieds et bien vivante.

— Tiens, vous avez abandonné Brichot ! remarqua Flutiaux à l'intention de Corentin. J'espère qu'il va bien... Notez, vous avez gagné au change. Entre un vieux poulet et une jeune poulette, il n'y a pas à hésiter.

En d'autres circonstances, Géraldine n'aurait pas laissé sans réplique une telle atteinte à sa dignité féminine. En l'occurrence, fascinée par le cadavre allongé sur la table, il n'était pas sûr qu'elle ait entendu les propos de Flutiaux. Celui-ci poursuivit :

— Je suppose que vous venez pour la morte du terrain vague ?

— Tout à fait, confirma Corentin.

— Eh bien ! Vous tombez bien. Je m'apprêtais à la travailler au corps.

— C'est elle ? s'enquit Corentin en désignant la jeune morte.

— Oui... C'est Sandrine Lebretteur, l'une des évadées. Aucun doute, les empreintes digitales en font foi.

Corentin examina le visage exsangue marqué de taches bleuâtres et à l'arcade sourcilière gauche fendue.

— C'est bien elle, en effet, conclut le policier qui compara l'original à une photo extraite du dossier de la fugitive. Dites-moi, elle a été salement frappée...

— Ça, c'est certain, elle a subi un tabassage en règle, confirma Flutiaux. Mais ce n'est pas tout.

— Viol ?

— Comment avez-vous deviné ? lança ironiquement le toubib. Eh oui ! il y a eu viol, mais pas n'importe quel viol. J'ai eu le temps de faire des prélèvements vaginaux et de les faire analyser. Résultat ? Devinez !

— Allez, Docteur ! Je n'ai pas le temps ni l'humeur à jouer aux devinettes.

— Bon ! soupira Flutiaux, je ne vais pas vous faire mariner. Cette jeune personne a été victime d'un acte peu banal, d'ordre zoophilique, dirais-je. L'examen visuel des parois du vagin révèle sans conteste qu'il s'agit d'un viol et les résultats de l'analyse du sperme révèlent qu'il provient des bourses d'un

âne.

— Quoi ? Un âne ! s'écria Géraldine.

— Eh oui ! La chose est rare. Pour moi, c'est une première, si je puis m'exprimer ainsi. Dans ma longue carrière, j'en ai vu pas mal : des viols avec des tessons de bouteille, des manches à balai, des fers à souder...

Devant le changement de teint de Géraldine Hébert, Corentin stoppa l'énumération de Flutiaux et recentra la discussion :

— Ce n'est pas ça qui a provoqué la mort, je suppose ?

— Non, comme vous l'avez noté, elle a été battue. Il semble que la mort ait été provoquée par un coup violent porté à la tempe droite... L'autopsie confirmera certainement cette hypothèse. D'autre part, poursuivit Flutiaux en désignant les pieds de la morte, comme vous pouvez le constater, cette personne a les pieds souillés. La paume des mains également, ajouta le médecin en soulevant un bras. J'ai prélevé des échantillons de terre et de pailles. Je n'ai pas encore les résultats des analyses.

Flutiaux désigna les chevilles et les poignets marbrés et donna une explication sur l'origine des marques :

— Il s'agit de traces laissées par des cordelettes serrées étroitement. Je pense que la victime a dû longuement tenter de se dégager... J'ai prélevé des résidus des liens incrustés dans l'épiderme.

Le légiste saisit un scalpel posé avec d'autres instruments dans un bassinnet métallique et annonça :

— Maintenant passons aux choses sérieuses...

D'un geste précis et ferme, il entailla le torse de la morte au niveau du sternum.

CHAPITRE XI



D'une main hésitante, Véronique Noirot versa une dose approximative de Johnnie Walker dans son verre et aussitôt en absorba la moitié d'une gorgée goulue. Elle n'était pas saoule, seulement un peu euphorique. En culotte, les seins libres, elle traversa le salon et s'affala sur le divan au côté d'un homme somnolent dont le sexe pendait entre les cuisses. Véronique tâta négligemment du bout des doigts l'appendice rabougri, sans provoquer de réaction. Elle en conclut qu'il était inutile d'insister. D'ailleurs elle n'avait pas à se plaindre, l'homme l'avait honorée trois fois avec brio ; lui en demander une quatrième aurait été inconvenant, à tout le moins prématuré.

Véronique s'étonnait elle-même de sa fringale sexuelle. Depuis quelque temps, elle s'adonnait au plaisir de la baise avec frénésie. Auparavant elle n'avait jamais éprouvé de grands besoins sexuels. Certes, elle n'avait jamais boudé la bagatelle, mais cela n'avait rien de comparable avec ce qu'elle ressentait aujourd'hui. Il lui fallait un homme par jour. Et bien qu'elle ne fût pas un canon, elle projetait de tenir le rythme moyen de trois ou quatre mecs dans la semaine.

Les bars de nuit, les sites Internet de rencontres coquines et même les courses au supermarché, lui offraient des opportunités qu'elle exploitait sans vergogne, avec de surcroît un large choix de bêtes à saillie.

Elle se sentait l'âme putain. Se pouvait-il qu'elle soit devenue nymphomane par la magie de facétieuses poussées hormonales ? Loin de calmer sa libido, chaque partie de tagada la stimulait et la poussait à renouveler l'expérience. Le phénomène l'inquiétait et l'excitait à la fois, mais l'excitation dominait et rendait illusoire toute velléité d'interrompre cette

recherche effrénée de mâle. Elle se donnait comme une chienne en chaleur. Les fantasmes l'assaillaient sous la forme d'images salaces : elle s'imaginait prise à la chaîne par une théorie de routiers crasseux sur une aire d'autoroute ou violée par une bande de tirailleurs sénégalais hilares, ou plus banal, unique femme naufragée sur une île déserte en compagnie d'un équipage de jeunes marins puceaux ou encore, besognée dans un club échangiste par deux transsexuels vicelards en diable...

À défaut, et considérant que son partenaire était momentanément non opérationnel, Véronique se caressa délicatement l'entrecuisse tout en réfléchissant à son affaire : les évadées. Sa faim sexuelle ne la détournait nullement de sa soif de vengeance, bien au contraire les deux besoins s'alimentaient mutuellement.

Son compagnon se leva et se rhabilla en contemplant sans désir l'état d'avancement des travaux manuels de Véronique.

— Eh ben ! Tu n'es pas encore rassasiée. Désolé, je ne peux rien pour toi, tu m'as vidé... s'excusa-t-il en bouclant sa ceinture.

Après le départ de son partenaire, Véronique prit une douche et s'habilla. Elle choisit une veste grise, un pantalon noir de coupe classique et chaussa des escarpins à talon bas. Dans la glace de l'entrée, elle examina sa tenue d'un œil sévère. Le visage à peine maquillé, les cheveux plaqués sur le crâne et étoffés d'un chignon postiche, elle se trouva parfaite en bourgeoise austère. La croix en argent bien en évidence sur la blancheur de son chemisier peaufinait son image de femme à principes moraux intransigeants. Elle pinça les lèvres pour durcir son expression... C'était vraiment parfait.

Elle vérifia le contenu de son sac à main, relut la convocation et soupira. Malgré son assurance de façade, la matonne était mal à l'aise. Elle appréhendait l'interrogatoire auquel les flics la soumettraient. Que lui voulaient-ils exactement ? Voulaient-ils entendre sa version de l'évasion ? Mais pourquoi ? Elle avait déjà tout raconté à sa hiérarchie et aux hauts fonctionnaires du Ministère. L'affaire semblait classée. On lui reprochait une faute professionnelle mais l'Administration soucieuse d'éviter des remous syndicaux ne souhaitait pas faire de vague et n'envisageait qu'une sanction bénigne. En toute logique, Véronique Noirot en déduisait que ces messieurs du Quai des Orfèvres désiraient l'interroger dans le cadre de l'affaire Sandrine Lebretteur... Mais pourquoi ? Avaient-ils trouvé un lien entre elle et la disparition de la petite camée ? Rétrospectivement, elle s'en voulait de la confiance aveugle qu'elle avait accordée à ses deux complices. Ces abrutis, trop bourrés et fainéants pour creuser un trou, avaient jeté le corps de Sandrine dans un terrain vague. Sans cette connerie, l'évadée restait éternellement – ou presque – en cavale. Devenue victime d'un meurtre, elle continuait à empoisonner l'existence de la matonne.

Véronique Noirot quitta son domicile en ressassant une série de questions angoissantes.

Au Quai des Orfèvres, un planton lui indiqua un banc dans un couloir, prit la convocation et disparut dans un bureau. Quelques secondes après, il repassait devant elle et lui demandait de patienter quelques minutes, le commandant Boris Corentin étant occupé.

Calée contre le mur, raide et crispée, triturant nerveusement un mouchoir blanc, la matonne observait les allers et venues des policiers. Une jeune femme rousse et un vieux bonhomme à fine moustache blonde jetèrent un œil sur elle et s'engouffrèrent dans le bureau que venait de quitter le planton.

— Ouah ! fit Géraldine Hébert en refermant la porte du bureau de Corentin. C'est ta bonne femme ?

— C'est pas *ma* bonne femme !

— En tout cas, elle n'a pas l'air gai, commenta Brichot. Elle a l'air aussi aimable qu'une porte de prison. Remarque, pour une gardienne de maison d'arrêt...

— Ça va, Mémé ! Epargnez-nous vos traits d'humour scabreux, le rembarra Géraldine... On voit que vous n'avez pas vécu ce qu'elle a subi... À sa place, je pense que vous ne seriez pas plus enjoué.

— Oh ! À choisir entre un gode et un âne, mon choix est vite fait. De toute manière, elle n'a pas la réputation d'être naturellement un boute-en-train.

— Comment savez-vous cela ? s'étonna la policière.

L'œil malicieux, Brichot tira son calepin de la poche intérieure de sa veste en tweed.

— Eh bien, chère collègue, vous n'êtes pas sans savoir qu'un bon interrogatoire se prépare. À la demande de notre bien-aimé chef d'équipe, je me suis rencardé sur la dame.

— Ah... souffla Géraldine en dardant un regard agacé vers Corentin. Bon ! Je crois que vous n'avez pas besoin de moi. Je vous laisse... De toute façon, je ne vois pas ce que cette matonne pourra vous apprendre de plus sur les évadées.

Après la sortie de Géraldine, Corentin et Brichot restèrent silencieux quelques secondes les yeux fixés sur la porte refermée brusquement par leur collègue.

— Qu'est-ce qu'elle a ? J'ai dit une connerie ? s'étonna Brichot.

— Mais non, Mémé ! Tu ne dis jamais de conneries, le rassura Corentin d'un ton peu convaincu. En attendant que Géraldine ne fasse plus la gueule, raconte-moi ce que tu as glané sur Véronique Noirot.

Brichot se posa à califourchon sur une chaise et, en feuilletant son carnet, rapporta les fruits de son enquête :

— Mère de famille divorcée, elle vit seule ; ses deux enfants ados vivent chez leur père à Tarbes. Elle les reçoit lors des vacances scolaires. Pas de

liaison connue. D'après la gardienne de son immeuble, il semblerait qu'elle ait beaucoup de visites d'hommes depuis qu'elle est en arrêt de travail – faut bien se distraire, n'est-ce pas ?

— Pas de commentaires, Mémé. Des faits, rien que des faits, s'il te plaît.

— Elle travaille à la pénitencière depuis quinze ans, continua Brichot. Bien notée par sa hiérarchie jusqu'à ce jour. En revanche, les échos de ses collègues de travail sont plus mitigés. J'ai eu une longue discussion avec une jeune gardienne, Martine Jougnot, qui m'a décrit une femme aigrie, mauvaise, qui en fait voir aux détenues qu'elle a dans le nez, en particulier à Mona. Une ex-détenue m'a confirmé le tableau mais en plus, elle m'a affirmé que Véronique Noirot fricotait avec Cathy et Sandrine. La rumeur court selon laquelle notre brave matonne allait leur rendre visite dans leur cellule en catimini...

Corentin hocha la tête. Dubitatif, il tentait de rapprocher les infos de Brichot de celles données par Laura Merle qui lui avait décrit une matonne humaine, serviable avec les détenues et sans doute impliquée dans l'évasion des trois femmes...

— OK, Mémé ! Le personnage me semble trouble... On va la recevoir et essayer de débrouiller certains points.

— Attends, camarade ! J'ai pas fini. J'ai un scoop...

— Rien que ça ! Vas-y !

Brichot remisa son calepin dans sa poche et les bras en appui sur le dossier de la chaise, croisa les mains et livra son info :

— Figure-toi que notre bonne matonne est en contact avec deux ex-taulards... des violeurs... des types très *borderline* comme disent les pys. Bizarre pour une matonne, n'est-ce pas ?

— Comment tu sais ça, toi ?

Brichot se tortilla sur son siège et grimaça à la façon d'un gamin qui va avouer une faute :

— Ben, j'ai eu accès au relevé téléphonique de la matonne...

— Quoi ? C'est pas vrai, Mémé ! Tu as consulté ce document en dehors de toute procédure régulière ?

— Faut bien faire preuve d'initiative dans ce boulot, sinon on n'avance pas. De toute façon, personne n'est au courant, sauf l'employé des téléphones qui m'a passé le listing... Un brave gars à qui je fais sauter les contredanses en échanges de petits services dans l'intérêt de la justice.

— T'es incorrigible, Mémé ! Bon ! Alors ces deux barjots... ?

— Ce sont deux frères, Maurice et André Catron. Ils ont purgé respectivement treize ans et dix ans de taule pour viols et autres billevesées.

— Qu'est-ce que Véronique Noirot fabrique avec ces loustics ?

— Ça, grand chef, comme dirait notre collègue Géraldine, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'elle a téléphoné à Maurice Catron trois fois dernièrement. Et ne me demande pas ce qu'ils se sont dit : je n'en sais rien.

— D'accord, Mémé. Fais entrer cette charmante dame qu'on en sache un peu plus sur ses occupations dans et hors maison d'arrêt.

Véronique Noirot pénétra dans le bureau d'un pas lent, le visage fermé et contrit d'une dévote s'apprêtant à confesser tous ses péchés. Elle se posa avec une lenteur précautionneuse sur la chaise désignée par Corentin et attendit les questions, les yeux fixés sur les deux policiers, Corentin assis derrière son bureau, Brichot debout à sa droite.

— Madame Véronique Noirot, je suis passé chez vous avant-hier mais vous étiez absente, aussi ai-je pensé qu'il serait plus pratique de vous convoquer. Je connais l'épreuve que vous avez subie dans le cadre de votre travail, déclara Corentin en forçant sur son accent de sincérité. Compte tenu des circonstances, je vous suis reconnaissant de vous être déplacée.

— Ce n'est pas grave, marmonna la matonne, je traverse une phase difficile mais il vaut mieux que je sorte pour me changer les idées. En quoi puis-je vous être utile, commandant ?

— Je ne le sais pas encore précisément. Nous sommes en quête de tout ce qui pourrait nous mettre sur la piste des évadées. Nous interrogeons toutes les personnes qui ont été en contact de près ou de loin avec elles.

— Je comprends... Mais j'ai déjà tout expliqué à mes supérieurs. Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus.

— Bien sûr... Cependant, il se peut qu'un détail qui vous a échappé sur le moment, vous revienne en mémoire : un nom ou même une indication de personne ou de lieu que vous auriez entendu incidemment.

— Non, vraiment je ne vois pas... Ça s'est passé très vite. Les deux détenues ont à peine échangé trois mots. Elles m'ont ligotée et se sont enfuies après m'avoir...

— Que savez-vous de ces deux femmes ?

— En fait, rien, répondit Véronique Noirot après un bref instant de réflexion. Vous savez, je suis simplement payée pour surveiller les détenues et assurer la sécurité. Je ne m'intéresse pas à leur vie passée. D'ailleurs, elles ne m'intéressent pas. Je n'ai rien de commun avec ces... criminelles... ces délinquantes.

— Vous savez sans doute que Sandrine Lebretteur a été assassinée dans des circonstances particulièrement atroces... annonça Corentin.

— Oui, je l'ai appris hier. Ce n'est pas étonnant, cette fille était une droguée...

— Toutes les droguées ne terminent pas ainsi, souligna Brichot.

Véronique Noirot leva les yeux et scruta le policier comme si elle

découvrait soudain sa présence. Brichot esquissa un fin sourire et enchaîna d'un ton neutre :

— J'ai discuté avec des collègues à vous...

Brichot laissa sa phrase en suspens et afficha une expression énigmatique propre à intriguer le témoin. Véronique s'efforça de ne pas broncher un cil. Brichot enchaîna :

— Eh bien, certaines prétendent que vous discutiez souvent avec Catherine Lebec, Cathy, si vous préférez... Que vous lui rendiez parfois de petits services.

— Qui prétend cela ? explosa la matonne, révélant d'un coup sa pugnacité cachée.

— Cela n'a pas d'importance, répondit Corentin. Il n'y a rien de répréhensible à faciliter la vie des détenues, mais bien entendu, il ne faut pas que cela dépasse certaines limites.

La matonne acquiesça d'un hochement de tête.

— C'est possible. Effectivement j'ai dû rendre un ou deux services à Cathy mais je vous jure que j'ai toujours respecté le règlement. Cela permet de diminuer les tensions.

— Quels genres de service ? s'enquit laconiquement Brichot.

— Euh... je ne me souviens plus exactement.

— Ce n'est pas grave, cela vous reviendra sûrement, dit Brichot. En revanche, vous devez vous souvenir des visites que vous rendiez aux deux détenues dans leur cellule.

— Qui vous a dit ça ? C'est un mensonge, de la calomnie ! Je ne suis jamais entrée seule dans leur cellule, sauf une fois pour la raison que vous savez.

— Sans doute, concéda Brichot. Cependant, avouez que c'est un mensonge dont nous devons tenir compte, ne serait-ce que pour nous assurer que c'est bien un mensonge.

Véronique Noirot fut perturbée par la logique jésuitique de l'argument autant que par la tranquille attitude de Brichot. Elle pressentit que les policiers étaient déterminés à connaître la vérité et, pour cela, disposés à prendre leur temps.

— Donc, c'était la première fois que vous entriez seule dans leur cellule, reprit Corentin. Vous est-il déjà arrivé de pénétrer seule dans la cellule d'autres détenues ?

— Non ! Bien sûr que non !

— Je vous crois, lança Brichot. Vos collègues sont formelles : vous les appelez en renfort quand cela était nécessaire. Alors, pourquoi avez-vous négligé cette précaution pour la cellule de Cathy et Sandrine ?

— Je ne sais pas... Elles se battaient.

— Bien sûr, je comprends, concéda Brichot. Je suppose qu'il y avait urgence à intervenir ?

— Euh... Oui. Sandrine était au sol et Cathy se déchaînait sur elle.

— Et malgré cette fureur, vous vous êtes sentie de taille à maîtriser Cathy... ?

— Oui... Enfin... Sur le moment, je n'ai pas réfléchi.

Corentin approuva d'une mimique dubitative mais qui indiquait qu'il appréciait ce geste courageux à sa juste valeur.

— C'était la première fois qu'elles se battaient ? demanda Brichot.

— Oui... habituellement elles s'entendaient bien, très bien même, si vous voyez ce que je veux dire ?

Brichot acquiesça d'un battement de paupière et poursuivit :

— D'une façon générale, Cathy ne vous posait pas de problème ?

— Non... Elle était calme. Elle ne faisait pas de chambard...

— Pas comme Mona ? lança Corentin. Vous ne l'aimiez pas, celle-là...

Véronique Noirot ne répondit pas immédiatement. Le feu roulant des questions d'apparence anodine, l'attitude compréhensive des policiers, la troublaient. Où voulaient-ils en venir ? Que savaient-ils exactement ? Quel crédit accordaient-ils réellement aux témoignages de ses collègues ? Se pouvaient-ils qu'ils aient la preuve de ses relations privilégiées avec Cathy et des visites qu'elle lui rendait la nuit ? Véronique rejeta ces questions ; il ne fallait pas qu'elle se laisse désarçonner. Elle inspira profondément, s'efforça de reprendre le contrôle d'elle-même et se concentra sur ses réponses.

— Mona, c'est vrai, je ne l'aimais pas, avoua la matonne. C'était une révoltée qui contestait tout et montait la tête aux autres.

— C'est elle qui a convaincu Cathy de s'évader ? demanda Corentin.

— Je ne sais pas mais c'est fort possible.

— Dites-moi, fit Corentin, vous ne pensez pas que le plan de cette évasion était un peu hasardeux... ?

Véronique fut surprise par la question, elle fixa le policier d'un œil interrogatif. Corentin explicita son propos :

— Ces filles vous ont tendu un piège qui a bien fonctionné. Cependant, compte tenu de ce que vous nous avez dit, il y avait peu de chance que vous entriez seule dans la cellule... Elles le savaient : une surveillante ne s'introduit jamais *seule* dans une cellule occupée par deux détenues, a fortiori une surveillante chevronnée comme vous. Alors, comment pouvaient-elles prévoir que vous entreriez *seule* ?

— Je... je ne sais pas... Elles ont dû tenter leur chance... Elles se sont dit que ça pouvait marcher... Vous savez, ce sont des vicieuses, ces filles.

Corentin rebondit sur la supposition de la matonne :

— Elles se sont dit que ça pouvait marcher parce que vous aviez l'habitude de les visiter et que votre visite était prévue.

L'attaque frontale réduisit la matonne au silence. Corentin enfonça le clou :

— Vous avez reconnu rendre de petits services à Cathy... C'était quoi, ces services... Un peu de shit ? Un godemiché ? Une façon d'acheter la paix, comme vous dites... Pendant qu'elles fument et qu'elles s'amuse avec le sex-toy, elles se tiennent tranquilles... C'est ça ?

Corentin n'attendit pas la réponse et passa la vitesse supérieure :

— Ecoutez, on se fout de vos petites magouilles avec les détenues, cependant, je me pose une question...

Le visage de la matonne était figé en un masque blafard. Corentin embraya après avoir marqué un temps :

— Je me demande jusqu'à quel point vous n'êtes pas impliquée dans cette évasion.

— Vous êtes fou ! s'emporta la matonne. Moi ! Complice d'une évasion ! Jamais !

— Alors, il va falloir jouer franc jeu avec nous.

— Mais qu'est-ce que je peux vous dire d'autre ?

Oui, je le reconnais : je suis entrée une ou deux fois dans la cellule de Cathy... Elle me renseignait sur les autres détenues... J'avais besoin de discrétion, vous comprenez ? Elle me servait d'indic.

— Et la présence de Sandrine, ça ne vous gênait pas ? objecta Brichot.

— Non ! Pour rien au monde Sandrine n'aurait trahi Cathy.

— D'accord ! fit Corentin. Qu'est-ce que vous savez sur Cathy, Mona et Sandrine ?

— Qu'est-ce que je sais ? s'interrogea Véronique Noirot d'une voix mourante. Je ne sais rien de plus que ce qu'il y a dans leur dossier. Elles ne me faisaient pas de confidences sur leur vie à l'extérieur avant leur incarcération.

— Elles avaient des visites ? s'enquit Brichot.

— Non... Leur avocat parfois. Cathy a eu la visite d'un de ses frères et de ses fils au début de son séjour... C'est tout, je crois.

Un court silence de quelques secondes ponctua la réponse. Les deux flics observaient le témoin. Leurs regards n'étaient ni hostiles ni bienveillants, seulement inquisiteurs.

— Dites-moi, relança Corentin, qu'est-ce que vous pensez de la réinsertion sociale des ex-taulards ?

La question tombait comme un cheveu dans la soupe et troubla la

matonne.

— Euh... je n'ai pas d'opinion tranchée, finit-elle par répondre, et puis ce n'est pas de ma compétence, y a des associations et des éducateurs pour ça. Pourquoi cette question ?

— Maurice et André Catron, vous connaissez ?

« Putain de flics ! » ragea in petto Véronique Noirot, « Ils fouinent partout comme des charognards », « Comment ont-ils su ? ». La question n'avait plus d'intérêt : ils savaient ! Cette fois, la matonne comprit que le danger était proche.

— Maurice et André, répéta-t-elle lentement pour gagner du temps. Oui, bien sûr. Maurice et André... le gros et le petit... Laurel et Hardy... De pauvres types... Effectivement, je leur ai donné un coup de main pour trouver un hébergement d'urgence à leur sortie de prison. C'est marrant que vous me parliez d'eux, précisa la matonne d'un ton détaché, j'ai justement eu de leurs nouvelles récemment... Ils m'ont appelée pour me dire que tout allait bien pour eux... Ils voulaient me voir... J'ai décliné la proposition. Mais pourquoi cette question ? Vous vous intéressez à eux ? Ils ont fait une connerie ?

Corentin ignora les questions. Il tourna la tête vers son collègue et l'interrogea du regard. Brichot n'avait plus de question à poser. Corentin s'adressa à la matonne :

— Parfait... Merci d'avoir répondu à nos questions... Toutefois, il est possible que nous ayons encore besoin de vous entendre.

— Je suis à votre entière disposition.

Dès que la surveillante fut sortie, Corentin interrogea Brichot :

— Qu'est-ce que t'en penses ?

— Mauvaise impression, déclara nettement Brichot. Elle n'est pas franche du collier. Je n'aimerais pas être à la place d'une détenue qu'elle a dans le nez... Nonobstant, cher commandant, je ne crois pas qu'elle soit complice de l'évasion. Elle s'est fait entuber magistralement par Cathy et Mona. J'espère pour ces deux-là qu'elles ne retomberont pas dans ses pattes.

— Ben pourtant, c'est ce qui les attend si nous les chopons.

Géraldine entra dans le bureau.

— Alors ? fit-elle, je viens de la croiser... Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, mais elle a l'air remonté... Elle arrive abattue, elle repart en forme... Bravo, les gars !

Remontée, Véronique Noirot l'était. Remontée et inquiète. Elle ne craignait pas être accusée de complicité d'évasion, en revanche l'évocation de Maurice et André la mettait sur les nerfs : Qu'est-ce que les flics imaginaient ? Pourquoi avaient-ils subitement mis en avant ces deux ostrogoths ? Elle décida de prendre les mesures que la situation imposait.

CHAPITRE XII



Cathy s'était effondrée d'un coup. Assise sur le bord du canapé, repliée sur elle-même le visage enfoui dans ses mains, elle pleurait et ses sanglots saccadés propageaient leurs ondes à tout son corps. Nicole et Mona ne savaient comment la consoler, si même elle était consolable. Assise près d'elle, Nicole enveloppait ses épaules d'un bras protecteur et tentait de la réconforter sans trouver les mots qui auraient pu atténuer sa douleur.

Mona avait une boule au niveau du plexus et retenait ses larmes avec difficulté. La peine profonde de Cathy agissait sur elle par contagion. Cependant, quoique moins proche de Sandrine, la mort de la jeune femme la touchait profondément. C'était un mélange de pitié, de compassion, de révolte face à l'injustice de la vie, qui tourbillonnait dans son esprit.

Nicole avait appris la mort de leur complice en début d'après-midi. Elle en avait d'abord parlé à Mona. La nouvelle avait fait l'objet d'un bref entrefilet dans un quotidien et les deux femmes s'étaient informées sur les circonstances détaillées du décès. Puis elles s'étaient consultées pour décider de la meilleure manière d'annoncer la mort de Sandrine à Cathy. Devaient-elles lui cacher la nouvelle ? Devaient-elles mentir sur les conditions de sa mort ? Non, bien sûr... Cathy avait le droit à la vérité dont elle aurait connaissance inéluctablement un jour ou l'autre.

Mona tendit un verre d'alcool vers Cathy.

— Avale ça ! ordonna-t-elle.

Cathy continua à pleurer pendant de longues secondes puis soudain releva la tête.

— Qui a pu faire ça ? s'écria-t-elle, le visage déformé par la douleur et la colère.

Mona et Nicole avaient déjà discuté de la question. Sandrine était une camée, pas une dealeuse. C'était une marginale, une paumée qui fréquentait un monde à son image. Emportée par une overdose, trucidée par un autre camé, sa mort aurait été dans la logique de sa vie. Qui pouvait lui en vouloir à ce point pour lui avoir infligé ce traitement ? Peut-être avait-elle été victime d'un tordu ? D'un tueur en série ?

Ces hypothèses ne satisfaisaient pas les deux femmes, mais ce fut Cathy qui exprima ce qu'elles subodoraient :

— C'est elle ! J'en suis sûre ! s'écria Cathy avec la conviction d'une illuminée en proie à une vision mystique.

— La Noirot ? C'est à elle que tu penses ? demanda Mona.

— Cette saleté de matonne ! éructa Cathy, je suis sûre que c'est elle !

— T'en es sûre ? Comment le sais-tu ?

Le regard brillant d'une lueur fiévreuse, Cathy répondit à Mona :

— Je le sais ! asséna-t-elle avec la conviction d'une profession de foi. Qui veux-tu que ce soit ?

Pour Cathy, la culpabilité de la matonne était une évidence comme l'existence de Dieu pour un croyant. Sa conviction intime faisait office de preuve irréfragable.

Mona et Nicole se consultèrent d'un regard ; au cours de leur discussion, la matonne avait émergé comme *La Suspecte*. Comme Cathy, leur déduction était purement intuitive, uniquement fondée sur leur longue fréquentation forcée de la surveillante. Pendant des mois, des années, elles l'avaient observée dans ses œuvres. Elles connaissaient sa personnalité, son caractère. Elles en connaissaient les ressorts secrets : Véronique Noirot était orgueilleuse, imbue de sa personne, méprisante à l'égard de ceux ou celles qu'elle considérait comme des inférieurs, et jouissait de son pouvoir pour satisfaire sournoisement ses tendances sadiques... Toutes les taulardes avaient en mémoire des anecdotes – humiliations, repréailles discrètes mais efficaces – illustrant la perversité foncière de Véronique Noirot.

Il n'y avait ni preuve ni indice formels mais les trois femmes étaient intimement convaincues que Sandrine avait été la victime de la matonne. La Noirot était coupable, il ne pouvait en être autrement.

Nicole – la moins persuadée – formula le désir des trois femmes :

— Nous allons venger Sandrine, mais avant nous devons terminer ce que nous avons commencé : régler son compte à Jerry.

— Pas question ! s'égosilla Cathy entre deux hoquets de sanglots. Moi, je veux me faire cette pute de matonne. Ton Jerry, je m'en fous ! Si vous n'êtes pas d'accord, je la retrouverai et je m'en chargerai seule !

Mona partageait l'impatience de Cathy, mais elle savait que la précipitation est toujours source d'emmerdes, surtout dans ce genre d'opération. Mona s'assit près de Cathy et tenta de la raisonner :

— Écoute, Cathy, Nicole et moi, on est d'accord pour faire payer la matonne. Seulement, il ne faut pas foirer notre coup. Ça se prépare, un coup pareil... On ne peut pas débouler chez cette pute comme ça, les doigts dans le nez... D'ailleurs, elle doit se méfier. Mais je te promets qu'on va la coincer, cette pétasse.

Cathy ne réagit pas, ce qui était bon signe. Mona continua :

— Nicole a raison : on doit terminer l'affaire Jerry. D'abord parce qu'on n'aura pas une seconde chance de l'approcher, ensuite parce qu'on a besoin de fric : il nous faut du flouze pour acheter des faux papiers et décarrer de France...

— Mais je ne veux pas partir, moi ! Je veux rester en France !

— OK Cathy... On en reparlera... Si tu veux rester, y a pas de problème. Mais de toute façon, il te faudra une planque sûre et tu auras besoin de thunes en attendant que les flics t'oublient. Alors, c'est OK ? Tu ne fais pas de connerie ? Après un instant d'hésitation, Cathy secoua la tête pour bien montrer son acceptation.

— D'accord, fit-elle, je ferai comme tu dis.

Nicole souffla de soulagement et reprit l'initiative : -Bon ! On a encore du boulot... Mona, tu te prépares... Fais-toi une beauté sexy, que Jerry en tombe sur le cul !

Véronique Noirot coupa le contact et sortit de sa Citroën. Elle parcourut quelques mètres en évitant de souiller ses chaussures dans la boue et poussa la porte d'entrée de la maisonnette isolée. Une odeur rance, indéfinissable, lui irrita les narines. Le sol au carrelage usé et crade collait aux semelles, le plafond bas et couvert d'une peinture crème pisseuse écrasait l'espace, le regard était agressé par la saleté et le désordre de la pièce. Comment peut-on vivre dans ce cloaque ? se demanda Véronique.

Maurice et André détournèrent la tête vers l'entrée et saluèrent Véronique d'un grognement joyeux. Les deux frères étaient attablés. Courbés sur leur assiette, ils dévoraient du poulet avec la voracité de chiens affamés. Véronique fit une grimace de dégoût à la vue du gros Maurice mordant à belles dents dans une cuisse et mastiquant bouche ouverte avant de déglutir sa portion imbibée préalablement d'une rasade de gros rouge. André n'était pas

en reste, il dépiautait la carcasse avec les doigts et garnissait ses bajoues des morceaux arrachés qu'il engloutissait aussitôt sans les mâcher.

— Tenez, je vous ai apporté deux bouteilles de Calvados, annonça Véronique.

— Merci, c'est une bonne idée, la félicita André.

— Tu veux manger ? proposa Maurice.

Véronique déclina l'offre. Elle fit le tour de la longue table de ferme et s'assit à la gauche d'André en laissant un espace sanitaire entre elle et lui pour éviter de renifler ses effluves corporels.

— Rien de nouveau ? questionna Véronique.

— Qu'est-ce que tu veux de nouveau ? grommela Maurice. Y a jamais rien de nouveau, ici ? Ah... si ! Les pandores sont passés...

Véronique sentit son sang se figer dans ses veines.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

— Rien. Ils faisaient leur tournée...

— Ils ne vous ont pas posé de question ?

— Sur quoi ? s'étonna André. Non, ils voulaient juste savoir si on allait bien. Ces connards nous ont à l'œil... Des anciens taulards sur leur territoire ! Tu parles que ça les démange du côté des menottes et du flingue... Mais nous, on ne fait rien de mal, n'est-ce pas Momo ?

Momo confirma d'un grognement. Il s'essuya les lèvres d'un revers de manche et saisit une bouteille de Calva.

— Or va la goûter, c'te gnôle, fit-il avec délectation. Qu'est-ce qui nous vaut ce cadeau ?

— C'est juste un cadeau, comme ça, par amitié, répondit Véronique.

— Ben, c'est gentil, Vero... C'est gentil de venir nous voir... On n'a pas beaucoup de visites...

Maurice se leva, prit un verre dans le buffet, le posa devant Véronique et l'emplit d'alcool. Puis il servit André et ne s'oublia pas.

— À la nôtre ! lança-t-il en levant son verre. Putain ! Qu'elle est bonne ! s'extasia-t-il après la première rasade.

— Vrai, qu'elle est bonne ! renchérit André. Tu nous gâtes, Véro !

Les deux hommes vidèrent leur verre en deux gorgées. Ils se resservirent illico. « C'est bien parti, se félicita Véronique, je les connais, ils ne vont plus s'arrêter. Dans une heure, ils auront éclusé la bouteille et seront dans le coltard »

— C'est vraiment gentil de venir nous voir, répéta Maurice dont le regard vitreux et lubrique glissa sur la poitrine de Véronique.

Celle-ci n'apprécia pas ce qu'elle lut dans les yeux du gros. Il souriait

béatement et il n'était pas sorcier d'imaginer ce qui lui traversait l'esprit. Ce soudain intérêt pour sa personne inquiéta Véronique qui décida de modifier son plan : pas question de rester à attendre que ces deux abrutis s'écroulent devant elle. Elle reviendrait dans une heure quand ils roupilleraient, assommés par la gnôle.

— Bon ! Je vais vous laisser, annonça Véronique. Buvez à ma santé !

— Déjà ! s'exclama Maurice. Tu viens à peine d'arriver et tu repars... C'est pas sympa de laisser les copains boire seuls. La soirée commence, on va bien s'amuser tous les trois... c'pas André ?

— Non, vraiment, il faut que je parte, les gars. Je reviendrai, promis.

— Dommage, soupira Maurice apparemment résigné à se bourrer en la seule compagnie de son frère.

Véronique se leva, Maurice également et il l'accompagna jusqu'à la porte. Il essuya sa paluche sur son pantalon avant de la tendre. Véronique surmonta sa répugnance et offrit sa main. Elle sentit les doigts de l'homme se refermer comme une pince.

— C'est vrai, tu ne veux pas rester un peu ? insista Maurice en affichant un sourire carnassier. C'est pas souvent qu'on a l'occasion de parler à une dame de ta classe.

Maurice maintenait la pression sur sa main. Véronique tenta de se dégager de l'emprise en douceur.

— Allons, Maurice, sois gentil ! Je dois partir.

L'air dépité, Maurice relâcha sa prise, mais pas suffisamment pour que Véronique puisse dégager sa main. La situation devenait critique ; le gaillard avait une tête et quarante kilos de plus qu'elle, un quotient intellectuel limité et un taux de testostérone au-dessus de la moyenne. En fonction de ces paramètres, la marge de manœuvre était étroite. Véronique prit conscience du danger, elle se sentait enfermée dans un piège dans lequel elle s'était elle-même précipitée. L'angoisse la saisit. Elle ne devait pas paniquer. Ne pas montrer sa peur. Garder ses moyens. Mais hélas, elle sentait que sa volonté n'agissait plus ni sur ses pensées ni sur ses actes. Elle était venue pour agir, sûre de sa supériorité, et soudain elle était en position de victime, de chasseuse elle était devenue gibier. Tétanisée, hypnotisée comme le lapin par le cobra, son esprit fonctionnait au ralenti, en décalage avec la réalité. La voix de Maurice lui parvenait comme un écho déformé, les mots n'avaient plus de sens. En un réflexe désespéré, elle tenta d'arracher sa main de l'étau qui l'enserrait. Maurice ricana. Comme un gros chat, il s'amusait avec une souris. Il attira la femme contre lui d'une traction violente et enveloppa sa taille de son bras libre.

Véronique se débattit pour échapper à l'étreinte. Sans succès. Elle était une poupée aux mains d'un gamin pervers. Ses vaines gesticulations décuplèrent l'excitation de Maurice. Les gros seins de Véronique collés contre

son ventre, les fesses moelleuses qu'il palpait, lui échauffaient les sangs.

« Putain de matonne ! Que t'es bien foutue ! » marmonna-t-il affectueusement. « C'est ça que tu voulais : te faire baiser par un taulard, hein ma salope ! Tu sais que je t'aime, toi ! »

Il parlait lentement, clairement, avec une douceur dans la voix qui glaçait la femme. L'étrange hiatus entre le ton presque tendre et la violence des mots et des gestes remplissait Véronique d'effroi. Maurice parlait et, tout en parlant, il maintenait sa proie, la pelotait et la ramenait au centre de la pièce, près de la table.

André terminait le poulet arrosé de gnôle et suivait le manège de son frère d'un regard vaguement réjoui.

Pour arriver à ses fins, Maurice devait résoudre le problème qui se pose à tout violeur : déshabiller sa victime. Au temps des jupes et jupons, cela était une simple formalité. De nos jours, le port généralisé du pantalon rend la chose moins aisée.

Le chemisier et le soutien-gorge ne présentèrent pas de difficulté : ils s'arrachèrent d'une main ; ce qui ne fut pas possible pour le pantalon qui moulait étroitement le fessier convoité.

Pour un violeur persuasif, il est toujours envisageable de convaincre la femme d'effectuer elle-même la manœuvre (quelques arguments frappants suffisent pour obtenir satisfaction). Maurice opta pour une autre méthode, moins élégante, mais qui évitait une perte de temps inutile : d'une mandale, il estourbit la matonne et put retirer le futil et la culotte, ultimes obstacles à l'accomplissement de son acte.

Dans une demi-inconscience, Véronique subit les vigoureux coups de reins du gros Maurice qui prenait un pied immense à pilonner une surveillante chef de taule. Agrippé aux hanches de la femme, il ahanait de bonheur. La table sur laquelle il avait aplati sa victime tremblait sous ses assauts rythmés. André qui terminait son repas s'en plaignit et lui demanda d'y aller moins fort. Que nenni ! C'était trop bon, ce cul de matonne ! Et puis, c'était sa méthode : il baisait en force, sans ménagement, à la Cro-Magnon. Il fallait que ça gicle rapidement.

Sa bordée lâchée, Maurice reprit des forces à grandes gorgées de gnôle. Allongée sur la table, pantelante, le corps douloureux, Véronique reprit ses esprits. Elle se sentait humiliée, souillée, mais peu à peu, elle reprenait le contrôle de ses pensées. Une sourde colère ronflait en elle. Elle resta immobile de longues secondes afin de rassembler ses forces, puis elle se redressa lentement.

Maurice avait repris sa place à table et ingurgitait des lampées de gnôle. « Ça creuse » fit-il sans se préoccuper de Véronique qui renfilait son pantalon. « Ça t'a plu, ma chérie ? » demanda-t-il sincèrement persuadé d'avoir accompli une bonne œuvre.

Véronique fit trois pas en s'efforçant de tituber et s'approcha de la cheminée. Elle regarda le dos de son agresseur accoudé à la table. D'un geste naturel, elle saisit le tisonnier à deux mains. Les yeux injectés de haine, elle visa le crâne et le frappa à toute volée. Maurice s'écroula sur le flanc sans un cri.

Un verre en main immobilisé à la hauteur de sa bouche, André resta bouche bée ; son regard apeuré passa de Véronique à son frère étendu sur le sol, puis revint à Véronique qui, ne lui laissant pas le temps de réagir, abattit le tisonnier.

Véronique contempla les deux corps inertes pendant quelques secondes. Elle éprouva le sentiment de soulagement de celle qui a accompli une tâche difficile avec succès. Bien entendu, cela ne s'était pas déroulé exactement comme elle l'avait prévu, mais le résultat était là.

CHAPITRE XIII



Le taxi parcourut une centaine de mètres dans l'Avenue Hoche, ralentit et stoppa à la hauteur de la grille d'entrée d'un hôtel particulier. Mona régla la course. Un portier en livrée ouvrit la porte du taxi, salua la jeune femme d'une inclinaison du buste et l'invita à le suivre.

Mona gravit les marches du perron et pénétra dans le hall, un péristyle au sol dallé de marbre noir et blanc et dont les colonnes lisses dressaient leurs

fûts vers un plafond au centre duquel pendait un immense lustre cristallin aux somptueux éclats de lumière.

Alignée comme une garde d'honneur, une dizaine de serveurs étaient chargés d'accueillir les invités. Une jeune femme souriante vêtue d'un tailleur Dior vint prendre la veste de Mona et alla la déposer au vestiaire. Un majordome très british prit le relais et guida Mona vers la salle de réception.

Une centaine de personnes était dispersée en groupes dans une magnifique salle de style baroque au décor chargé.

L'entrée de Mona attira les regards admiratifs des hommes et ceux envieux des femmes postés au seuil de la salle. La robe longue fendue sur un côté, son large décolleté et le dos découvert jusqu'à la chute exquise des reins, mettaient en valeur la plastique de la jeune femme. Pour l'occasion, Mona portait une perruque blonde et des lentilles de contact bleues. Ce changement d'apparence était une idée de Nicole qui, connaissant les goûts de Jerry Mac Dowell, jugea qu'une blonde aux yeux bleus avait toutes les chances d'être remarquée par le directeur de la Fortus. De surcroît – précaution élémentaire ! – Mona était méconnaissable.

Mona se dirigea vers le buffet – une longue table couverte d'une nappe blanche et saturée de centaines de petits-fours. Un serveur lui proposa une flûte de champagne. Elle accepta, remercia le barman d'un sourire, puis scruta l'assemblée en savourant la délicate saveur de son Cristal Røederer millésimé. Se remémorant la description précise faite par Nicole et les quelques clichés du personnage, Mona n'eut aucune difficulté à repérer Mac Dowell parmi un groupe de quatre personnes. Grand brun d'allure sportive, l'homme s'adressait à une femme au charme slave, grande blonde au sourire dévoreur. « La concurrence est rude » se dit Mona, cette pétasse venue du froid pouvait compromettre son plan. L'alerte fut levée rapidement : la jeune femme s'éloigna en compagnie d'un autre homme. Jerry Mac Dowell continua à discuter avec deux hommes. Mona décida d'approcher sa cible. Son intention fut entravée par un monsieur entre deux âges (65 et 70 ans, à vue d'œil) au regard encore vif, et frétilant comme un jeune gargon qui s'apprête à frayer.

— Chère demoiselle, minauda-t-il, je n'ai pas le plaisir de vous connaître et j'en suis désolé... Je me présente : Maître Robert Renaud, notaire.

Sensée être une dame du grand monde rompue aux us et coutumes de la Haute Société, Mona ne put envoyer balader ce fâcheux. Elle salua le barbon :

— Enchantée, Maître. Camille Grell, journaliste, se présenta-t-elle.

— Merveilleux !

Mona ne voyait pas de quoi le vieux s'émerveillait. Elle lui sourit gentiment avec la ferme intention de le contourner pour rejoindre l'entourage de Jerry Mac Dowell. Mais Robert Renaud n'était pas homme à laisser filer une si charmante compagnie.

— Journaliste ! s'extasia-t-il comme si Mona lui avait annoncé qu'elle

était une nonne défroquée. Vous travaillez pour quel journal ?

— Je travaille en free-lance.

— Veuillez excuser ma curiosité, Camille... Vous permettez que je vous appelle Camille ?

Mona s'en foutait totalement, elle donna son accord.

— Puis-je me permettre une question ? reprit le notaire.

— Bien sûr...

— Vous êtes en reportage sur la Fortus ?

— Pas exactement... Voyez-vous Robert, j'ai reçu une invitation et comme j'aime le bon champagne et les petits-fours de qualité, je suis venue. En fait, ma collègue spécialisée en économie n'a pu se déplacer – elle est à un congrès sur la faillite du système bancaire –, elle m'a passé son invitation. À elle les taux d'intérêt, à moi le taux de cholestérol...

Robert Renauld pouffa d'un petit rire spontané. Ses petits yeux bleus brillaient de malice. Mona se dit que le bonhomme était un joyeux drille, et somme toute, il avait l'air physiquement en forme : mince et grand, maintien élégant, cheveux drus argentés. Il est vrai que le boulot de tabellion est moins épuisant que celui de maçon et surtout plus lucratif. Ce brave homme – un peu trop collant – devait être plein aux as, estima Mona, qui en d'autres circonstances n'aurait pas hésité à se montrer très gentille. Mais l'heure n'était pas au racolage mondain.

Jerry Mac Dowell s'était déplacé vers un autre groupe et discutait. Tout en l'observant discrètement, Mona écoutait le notaire dont la verve était intarissable. En définitive, sa compagnie n'était pas désagréable. De plus, la présence du notaire à ses côtés lui conférait une légitimité de façade.

— Et votre spécialité journalistique, à vous, quelle est-elle ? s'informa le notaire.

Armée de son plus beau sourire, Mona prit un air de conspiratrice et jaugea son interlocuteur d'un regard amusé.

— C'est un secret, Robert. Si je vous le dis, jurez-moi de ne rien dire à personne.

— Juré ! Je serai muet comme une tombe... À mon âge, ça s'impose.

Mona n'imaginait pas qu'un notaire puisse avoir de l'humour. Décidément, ce vieux notable était adorable. Elle se pencha vers lui et murmura son secret de polichinelle à l'oreille.

— Oh... Oh ! s'exclama Robert Renauld que la révélation de Mona mettait en joie. Et vous êtes ici pour ça ?

— Oui et non... C'est l'occasion qui fait la larronne, comme on dit.

— Assurément. Dans cette réunion, je suis sûre que vous trouverez votre bonheur pour peu que vous ayez accès à quelques petits secrets... Parmi ce

beau linge, il y en a certains qui ont une vie privée assez mouvementée.

D'un discret mouvement de menton, il désigna un homme et une femme qui s'empiffraient de petits-fours sucrés.

— Tenez ! Ce couple, par exemple, fréquente les meilleurs clubs échangistes, fit-il sur le ton de la confidence. Lui est PDG d'une grande banque. Elle, n'a d'autres occupations que de passer des heures dans les salons de thé et les magasins de la rue du Faubourg Saint-Honoré. N'empêche, c'est une vorace question sexe, selon des sources autorisées.

Mona hocha la tête et indiqua la direction d'un homme qui discutait avec une jeune femme blonde.

— Et l'homme, là-bas ? interrogea-t-elle.

— Jerry Mac Dowell... l'homme fort de la Fortus... Ah ! Celui-là, je ne peux rien en dire. Il est sans vice. Ce n'est pas lui qui alimentera votre rubrique People.

— Vous savez, Robert, mes lecteurs s'intéressent surtout aux vies cachées des stars du ciné ou de la chanson. Ce Mac Dowell est inconnu du grand public et donc sa vie privée ne présente aucun intérêt, sauf s'il est l'amant d'une actrice.

— Rien de tel, je puis vous l'assurer. Jerry est un homme sérieux. Il évite de se compromettre dans des aventures hasardeuses qui entacheraient sa réputation.

« C'est à voir » se rassura Mona.

À ce moment, un homme d'une quarantaine d'années à l'embonpoint prononcé vint vers Robert Renauld et lui adressa la parole jovialement :

— Alors, mon cher Robert, toujours en charmante compagnie ?

— Cette soirée est barbante, répondit Robert, mais j'ai la chance d'être avec la plus intéressante femme de la soirée. Je te présente Camille Grell. Camille, je vous présente Charles Montoret, membre du Directoire de la Fortus.

Mona eut droit à un baisemain et à un regard appuyé sur son décolleté. Son estomac se noua soudain et son visage blêmit. Charles Montoret n'était en rien la cause de cette émotion. Le pauvre homme n'avait d'ailleurs aucun atout (sauf son compte en banque) pour provoquer la pâmoison d'une femme d'un simple regard.

— Qu'avez-vous, Camille ? s'inquiéta le notaire. Vous êtes toute pâle...

— Ce n'est rien... Certainement un étourdissement dû à la chaleur et au champagne... Je vais manger quelque chose.

Elle se tourna vers le buffet et saisit un petit-four. En quelques secondes, elle reprit le contrôle d'elle-même et, d'un coup d'œil, vérifia qu'elle n'avait pas eu la berlue. Non ! Il n'y avait pas d'erreur sur la personne : l'homme qui se tenait à quelques mètres d'elle n'était autre que Roberto Rivera, l'Égyptien.

Qu'un mafioso soit l'hôte de la Fortus n'avait rien d'étonnant et Mona ne s'en n'étonnait pas. En revanche, elle était torturée à l'idée qu'il ait pu la reconnaître. Apparemment, l'homme ne prêtait aucune attention à sa personne, il discutait sereinement avec trois invités. Mais qu'en était-il vraiment ? L'avait-il remarquée auparavant ? Et si oui, l'avait-il identifiée malgré sa perruque et ses verres de contact ? Rien dans son comportement ne le laissait supposer. Mona décida de ne rien changer à son plan et s'efforça de garder une attitude naturelle.

— Ouf ! Ça va mieux, souffla-t-elle en reprenant la conversation avec le notaire et Charles Montoret.

— J'en suis ravi, fit le notaire.

Jerry Mac Dowell quitta le groupe d'invités avec lesquels il s'entretenait. Il s'éloigna, salua deux autres personnes et, avisant la personne du notaire, se dirigea vers lui. « À moi de jouer ! » se stimula Mona en se félicitant de la chance qui lui amenait Mac Dowell.

— Cher Maître ! fit l'homme de la Fortus, je suis heureux que vous ayez pu vous libérer de vos nombreuses activités... Tout se passe bien ? Je vois que vous êtes en bonne compagnie avec mon ami Charles et cette charmante dame que je n'ai pas l'honneur de connaître... Mais il est vrai que je ne puis connaître tous les amis et collaborateurs de la Fortus.

Le notaire présenta Mona avec le naturel d'un vieil ami de celle-ci. Jerry Mac Dowell se fendit d'un compliment formel sur l'élégance de la jeune femme et... passa à un autre sujet.

Malgré ses tentatives, Mona ne put capter l'attention de Mac Dowell. Ce dernier n'était certainement pas insensible à son charme mais il n'en laissait rien paraître. Pendant quelques minutes, il discuta exclusivement avec le notaire sans même se rendre compte que Mona le dévisageait avec insistance.

Au cours de la soirée, il ne tenta jamais d'entrer en contact avec Mona qui pourtant se trouvait souvent dans sa proximité.

À 23 heures, tous ses stratagèmes de séduction épuisés, Mona estima qu'elle avait échoué dans sa mission. Elle décida de quitter la réunion. Elle remercia le notaire qui se proposait de la raccompagner et promit de lui accorder une prochaine soirée.

Elle stationna devant l'entrée de l'hôtel particulier avec l'intention de héler le premier taxi en maraude. Elle vit alors deux hommes s'approcher d'elle et l'enjoindre poliment mais fermement de les suivre jusqu'à une Rolls Royce noire à l'arrêt à une dizaine de mètres. Mona pâlit. À l'arrière du véhicule, à travers le pare-brise, elle reconnut l'Égyptien... Les deux hommes dont l'attitude était subtilement menaçante l'encadrèrent. Mona marmonna un vague refus assorti d'une justification oiseuse. Les deux hommes insistèrent et l'un d'eux lui saisit discrètement le bras. La jeune femme se laissa guider jusqu'à la Rolls. La vitre de la portière arrière était baissée. Assis sur la

banquette de cuir fauve, l'Égyptien la salua :

— Bonsoir, Mona... je ne m'attendais pas à tomber sur toi à cette soirée très privée... Ça te va bien les cheveux blonds et les yeux bleus... Mais, vois-tu, j'ai l'œil. Tu as un grain de beauté sur l'épaule gauche assez remarquable... Monte ! On a à causer tous les deux.

La portière était déjà ouverte telle la mâchoire d'un piège lorsqu'une voix interpella Mona. La jeune femme et l'Égyptien tournèrent la tête de concert. Suivi par deux hommes tout aussi peu avenants que les sbires de l'Égyptien, le notaire se dirigeait d'un bon pas vers la Rolls. Il s'adressa à Mona d'un ton enjoué :

— Chère amie, nous nous sommes mal compris ; je vous attendais au parking... Enfin, l'essentiel est que je vous retrouve.

Puis se penchant vers l'Égyptien :

— Je suis désolé de vous enlever cette charmante dame, mon cher Roberto. J'espère que vous ne m'en voudrez pas...

L'Égyptien répondit par un sourire crispé et un geste d'assentiment résigné de bon perdant qui surprit Mona. Peu d'hommes pouvaient se permettre de souffler la politesse à l'Égyptien. Elle contempla le notaire comme s'il était Superman ou Zorro en personne. Comme satisfait du bon tour qu'il venait de jouer, le notaire fit un clin d'œil à Mona et, lui offrant son bras, l'entraîna vers sa voiture garée derrière la Rolls.

L'un des hommes du notaire s'installa au volant de la Chevrolet. Assise à l'arrière à la droite du notaire, Mona avait l'esprit en ébullition. Son échec avec Mac Dowell, l'Égyptien qui l'avait reconnue, le notaire en sauveur improbable, tout cela était un enchaînement d'événements qui la perturbait.

— Merci, dit-elle sans savoir ce que lui réservait la suite de la soirée.

— De rien, chère Camille... Enfin, si c'est vraiment votre nom...

Mona n'infirma ni ne confirma la supposition. Bien que redevable d'un insigne service à l'égard du notaire, elle restait prudente.

— Je vous dépose quelque part ? s'informa le notaire. Ou peut-être souhaitez-vous prendre un dernier verre ? Nous pouvons passer à mon club...

En gentleman, Maître Renauld ne profitait pas de la situation pour l'attirer chez lui. Mona apprécia la proposition et l'accepta parce qu'elle avait besoin d'un remontant alcoolisé mais également pour connaître un peu plus l'homme qui pouvait parler d'égal à égal à l'Égyptien.

Ils roulèrent dans Paris pendant un quart d'heure. Mona comprit que le chauffeur vérifiait qu'ils n'étaient pas suivis.

La Chevrolet remonta les Champs-Élysées, contourna l'Arc de Triomphe et s'engagea dans l'Avenue de la Grande Armée.

Le Club de Maître Renauld se situait dans un immeuble haussmannien de la rue Pergolèse. Sur la façade, deux plaques indiquaient la présence d'un

cabinet d'avocats et celui d'un dentiste mais aucune n'indiquait celle d'un club privé.

Le couple passa la porte cochère, traversa un hall et une cour pavée au fond de laquelle se trouvait un petit pavillon aux volets clos. Le notaire sonna et aussitôt la porte s'ouvrit. Un homme en costume noir les accueillit, salua le notaire comme un ami et s'effaça pour le laisser entrer.

Le notaire et Mona s'installèrent près de la cheminée. Ils échangèrent quelques banalités sur le confort du club et son luxe en dégustant les premières gorgées d'un excellent whisky. Puis Mona remercia à nouveau le notaire pour son intervention. Le notaire se contenta de sourire et d'observer son interlocutrice d'un regard intense et profond comme s'il voulait lire ses pensées. Puis, il s'exprima :

— Je vous en prie. Ce n'était rien. Je vous ai rendu service – peut-être plus que vous ne l'imaginez – en vous évitant la compagnie de Roberto. Je ne sais pas qui vous êtes réellement et je ne chercherai pas à le savoir. Ce que je sais, c'est que Roberto est un homme dangereux et que la façon dont il vous a fait amener jusqu'à lui par ses deux hommes de main n'augurait rien de bon pour vous.

— Je suis...

D'un geste impérieux, le notaire interrompit Mona et poursuivit :

— Ne dites rien, Camille, et ne posez pas de question. Sachez seulement que si vous avez encore besoin d'aide, n'hésitez pas à me contacter. Détendez-vous, après mon chauffeur vous raccompagnera où vous le souhaitez. Et n'ayez aucune crainte, Roberto ne vous importunera plus, j'en fais mon affaire.

CHAPITRE XIV



À 23 heures trente, les clients étaient peu nombreux à la brasserie de la place Saint-André-des-Arts. Attablés à la terrasse, Boris Corentin, Géraldine Hébert et Aimé Brichot terminaient leur repas.

Au cours de la journée, parallèlement à leur enquête sur les fugitives, ils avaient interpellé un jeune maquereau croate dénoncé par une prostituée.

L'individu repéré dans un hôtel du dix-neuvième arrondissement avait tenté de filer par les toits. Jouant de déveine ou mal informé sur la configuration du quartier, il s'était retrouvé au sommet d'un immeuble de six étages sans possibilité de fuite. Le pâté de maisons bouclé par les forces de police, sans autre issue que les airs, il refusa cependant de se rendre, menaçant de plonger dans la rue si un policier se pointait. La situation s'enlisa ; pendant deux heures, l'équipe de la mondaine parlementa avec l'homme assis sur le zinc, les jambes pendantes dans le vide.

Ce type était un salaud de première, une petite crapule dont la mort aurait sans nul doute réjoui les jeunes femmes qu'il avait violentées et livrées à l'esclavage sexuel ; certaines, même, auraient eu plaisir à le pousser. Pour les flics, sa mort, qu'ils auraient bien sûr déplorée, eût été une source d'emmerdes. Un pourri vivant reste un pourri, un pourri mort à la suite d'une intervention policière devient une victime de bavure ou d'un excès de zèle policier. Après trois heures de palabres, d'invectives, de menaces et malgré le risque d'une chute volontaire ou non, Corentin décida de mettre fin à ce psychodrame. Brichot et Géraldine tentèrent en vain de le dissuader.

Corentin accéda au toit et se tint à une vingtaine de mètres du voyou qui réitéra sa détermination à sauter si le flic approchait. Corentin le rassura : il n'avait pas l'intention d'avancer, mais seulement de lui donner une information. Ce qu'il fit... Alors, le voyou se releva, s'éloigna du bord du toit en injuriant copieusement le policier mais n'opposa aucune résistance lorsque ce dernier referma les bracelets d'acier sur ses poignets.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda Brichot en touillant son café.

— C'est vrai, ça, renchérit Géraldine, tu ne nous as pas expliqué ta méthode... C'était quand même fortiche : tu parles deux minutes avec ce barjot et il se rend...

Corentin s'adossa à son siège et sourit.

— C'est simple, finit-il par dire, je lui ai raconté que la fille qui l'avait dénoncé était au pied de l'immeuble et attendait qu'il saute, et qu'il se devait de lui faire ce plaisir. Puis j'ai ajouté que son suicide serait filmé en direct par une dizaine de télévisions, sans compter les vidéastes amateurs, et que sa mère avertie par mes soins devait se trouver devant son écran.

Je peux vous dire qu'il a blanchi...

— T'as vraiment averti sa mère ? demanda Géraldine.

— Non, bien sûr... Mais l'essentiel est qu'il l'ait cru. Je ne savais même pas qu'il avait une mère...

— Ben voyons, Boris ! s'esclaffa Brichot, il a nécessairement une mère ! Les salauds sortent aussi du ventre d'une femme.

— D'accord, Mémé. Pour être précis, je ne savais pas si sa mère était encore en vie et regardait la télé. En attendant, l'affaire est close sans mort... À propos de mort, Jacques Verdier, le commissaire de Montreuil, m'a communiqué la conclusion de l'enquête sur la mort de Simon Vraint : il a été tué par un camé. Le type a avoué et il y a suffisamment de preuves matérielles pour confirmer sa culpabilité.

— Donc sa mort n'a pas de rapport avec Sandrine Lebretteur, en déduisit Géraldine.

— À priori non, confirma Corentin. Quant à l'assassinat de Sandrine, on n'a toujours pas de piste.

— Justement, enchaîna Géraldine, Flutiaux a téléphoné pour annoncer un fait nouveau : les analyses ont révélé des traces de sperme humain sur le pubis de Sandrine.

— Bonne nouvelle. Avec l'ADN, on pourra peut-être identifier le bonhomme, se réjouit Corentin.

— Ce n'est pas tout, continua Géraldine, les corps des frères Catron ont été retrouvés carbonisés dans leur gourbi. Les gendarmes ont d'abord pensé à un incendie accidentel avant de constater que les deux hommes avaient été frappés violemment à la tête.

— Nom de Dieu ! jura Corentin. Qui a fait le coup ?

— On n'en sait rien. L'enquête est confiée à la gendarmerie du coin. Pour l'heure, il n'y a pas de suspect.

— C'est quand même bizarre, souligna Brichot.

— Très bizarre, renchérit Corentin, ça nous ramène à la matonne...

— D'accord, elle les connaissait, reprit Brichot, mais j'imagine mal qu'elle ait pu massacrer deux mecs. C'est une forte femme, mais quand même...

— Et pourquoi pas ? objecta Géraldine, les frères Catron étaient fortement alcoolisés au moment de leur mort. De plus, Maurice, le plus gros, a été frappé par-derrière d'un coup violent sur la nuque... Une femme déterminée est tout à fait capable de ce genre d'exploit.

Brichot admit que dans ces conditions une femme (y compris Véronique Noirot) avait les capacités d'estourbir ces deux abrutis imbibés. Corentin approuva en soulevant deux questions : pourquoi la matonne aurait-elle tué les frères Catron ? N'y a-t-il pas une femme victime des deux violeurs qui aurait éprouvé le besoin de se venger ?

— Bonnes questions, estima Brichot. Cependant, c'est la Gendarmerie qui est chargée de l'enquête et qui donc pourra répondre à ces questions.

— Je sais. Mais rien ne nous interdit d'entendre à nouveau la matonne dans le cadre de l'enquête concernant nos fugitives... À ce propos, je constate que nous n'avons pas avancé d'un pouce dans cette affaire. Nos deux nanas semblent s'être volatilisées.

Corentin marqua un temps puis s'adressa à Géraldine :

— Toujours rien du côté des proches et des familles ?

La policière fit un mouvement de tête négatif qui résumait l'échec de la surveillance établie autour des parents et amis des évadées. Puis elle donna des précisions sur le dispositif mis en place :

— Les écoutes téléphoniques n'ont encore rien donné. Mona n'a contacté ou cherché à joindre ni ses parents ni aucune de ses anciennes relations. Ce n'est pas étonnant de sa part. En revanche, l'un des fils de Catherine Lebec a reçu un appel en provenant d'une cabine téléphonique située place de la République. Le correspondant n'a pas parlé et a raccroché au bout de trente secondes.

— Ça ne nous avance pas, déplora Corentin. Mais c'est un début... Si c'était Cathy, elle va sans doute réitérer son appel. Donc en résumé, hormis des signalements foireux qui nous font perdre notre temps, nous n'avons rien à nous mettre sous la dent.

— Faut bien les vérifier, ces signalements foireux, releva Géraldine.

— Eh oui, faut les vérifier, concéda Corentin. Pas un jour sans qu'un bon citoyen ne téléphone pour nous balancer qu'il a vu une ou les deux évadées dans sa rue. On y va, on vérifie et l'on découvre qu'il s'agit d'innocentes femmes. Et je ne parle pas des lettres anonymes...

— En France, la délation se porte bien, constata Brichot dans un soupir fataliste.

— Bon ! On ne va pas refaire le monde, trancha Corentin en se levant de

table. Demain, on s'occupe de la matonne et on resserre la surveillance sur la famille de Cathy.

Le soleil avait disparu de l'horizon. Sa lueur mourante teintait un pan du ciel de couleurs mauve, orange, rose, qui se diluaient dans l'encre bleue de la nuit recouvrant la cité. Le ciel était sans nuage et malgré la luminosité parasite de la ville, on distinguait les premières étoiles. Isolé mais triomphant, un croissant de lune étincelait au-dessus de la grisaille des toitures.

Installées sur la terrasse, Mona, Nicole et Cathy faisaient le point de leur situation et préparaient les actions prochaines.

L'échec de la tentative de séduction de Jerry Mac Dowell ne les avait pas démoralisées. En revanche l'intervention impromptue de Robert Renauld, intriguait Nicole. L'ancienne salariée de la Fortus connaissait celui qui était le notaire officiel de la Société. En charge du secteur immobilier, elle avait eu régulièrement des relations professionnelles avec lui.

Les impressions de Mona confirmaient en partie l'opinion de Nicole sur l'homme : il était séduisant, charmeur et possédait un bon sens de l'humour. Cependant, ces qualités indéniables ne suffisaient pas à en faire un homme sympathique à ses yeux. L'homme affable, sociable, souriant, cachait en arrière-fond un personnage retors, sans scrupule, que Nicole avait vu à l'œuvre quand il s'agissait de défendre ses intérêts et ceux de la Fortus. De plus, Robert Renauld avait participé à sa liquidation. De cela, Nicole lui en voulait à mort.

Une autre facette du notaire intriguait Nicole. Le récit du bref échange entre le notaire et l'Égyptien rapporté par Mona donnait une dimension nouvelle au personnage, une dimension que Nicole ne parvenait pas à appréhender dans ses conséquences.

— Tu dis que l'Égyptien n'a pas pipé mot et s'est soumis à la volonté du notaire ? demanda Nicole à Mona.

— Je te l'ai déjà dit : j'ai été estomaquée par l'aplomb du notaire. Ce qui m'a fait le plus plaisir, c'est de voir la gueule de l'Égyptien. Franchement, je n'imaginais pas que les deux hommes se connaissaient... Et puis, que faisait l'Égyptien dans cette soirée ?

Nicole se posait les mêmes questions et d'autres encore. Qu'un mafioso côtoie le monde de la finance était plutôt inquiétant. Quels étaient réellement les rapports entre l'Égyptien et la Fortus ? Quel était le rôle exact du notaire dans cette affaire ? Quels pouvoirs avait-il ? Pourquoi avait-il protégé Mona ? Que savait-il exactement sur elle ? Et Jerry Mac Dowell, quel rôle jouait-il ?

Nicole laissa ces questions en suspens et revint à des préoccupations plus urgentes :

— Maintenant, il va falloir jouer serré. Mona, tu es grillée... Malgré les assurances du notaire, il vaut mieux que tu évites de tomber dans les pattes de l'Égyptien. Je me demande dans quoi on a foutu les pieds.

— Tu veux abandonner ? s'inquiéta Mona.

— Non ! Pas question d'abandonner ! À moins que vous ne décidiez de jeter l'éponge.

— Moi, je continue, déclara Mona.

— Et toi, Cathy, qu'en penses-tu ?

— Moi, je vous suis à condition qu'on s'occupe aussi de la matonne.

— Alors, c'est parfait ! On en termine avec Jerry et on s'attaque à cette salope.

— On termine comment ? demanda Mona. Tu nous as dit que tu avais un plan B...

Nicole se tourna vers Cathy :

— Mon plan repose entièrement sur toi, Cathy. Puisqu'on n'a pas pu approcher Jerry par la grande porte, on va utiliser la porte de service... Je vais vous expliquer mon projet en détail.

Roberto Rivera n'avait pas digéré l'affront infligé par le petit notaire. Il enrageait de ne pouvoir lui faire payer cette humiliation. Pourtant, il lui aurait suffi d'un claquement de doigts pour qu'un de ses hommes le déraille et lui fasse ravalier sa morgue. Mais voilà, ce n'était guère possible, le notaire était un personnage protégé, intouchable parce qu'il était un maillon essentiel dans l'organigramme de la Fortus et que l'Égyptien avait besoin de ses compétences et de ses relations pour couvrir certaines de ses affaires. En quelque sorte, il était son obligé... Seulement, aux yeux du mafioso ce n'était pas une raison pour ne pas respecter certaines règles de conduite ; on ne se permet pas d'intervenir aussi cavalièrement dans une affaire personnelle. Ce petit notaire en prenait trop à son aise ; son mépris, son arrogance étaient autant de gifles que l'Égyptien ne pouvait tolérer. Un jour ou l'autre, Maître Robert Renauld devrait payer la note.

Autre sujet d'irritation : le cas Mona. Cette garce ne représentait pas un danger réel, toutefois, il n'appréciait pas l'accusation de balance qu'elle colportait et qui portait atteinte à son honneur. Cette fille en cavale, minable petite pute, n'était pas de taille à lui nuire, cependant la prudence s'imposait ; dans le doute, il était préférable d'invoquer le principe de précaution. Dans un premier temps, il avait envisagé une solution radicale au problème, puis il avait estimé qu'une bonne correction suffirait à la calmer.

Roberto Rivera s'efforça d'oublier sa colère et de remiser sa soif de vengeance dans un coin de sa mémoire afin de pouvoir la retrouver intacte

lorsque le moment serait venu d'agir. Il jeta un œil sur sa montre. À onze heures, il devait assister à une réunion de son conseil d'administration. Il calcula qu'il avait une demi-heure de trajet, ce qui lui laissait un quart d'heure de détente avant d'affronter les embarras de la circulation et une heure de fastidieuse réunion. Il sonna sa secrétaire. Une jeune fille apparut aussitôt sur le seuil de son bureau. L'Égyptien lui fit signe d'approcher. « Tiens, se dit-il, une Chinoise ! » Il en fut ravi, cela était une agréable surprise. La jeune fille était de petite taille, menue comme une poupée. Son corsage blanc, sa mini-jupe bleu marine plissée, ses socquettes blanches, lui donnaient l'allure d'une lycéenne délurée.

— Comment t'appelles-tu ? s'enquit l'Égyptien.

— Yoko, répondit la jeune fille en courbant respectueusement le buste.

— Japonaise ?

— Oui monsieur.

L'Égyptien se félicitait de découvrir régulièrement une nouvelle *secrétaire*. Cette pratique distrayante lui avait été suggérée par un de ses collaborateurs. Chaque semaine, généralement le mardi, il avait le plaisir de tester les compétences de nouvelles recrues. La semaine dernière, il avait bénéficié des services d'une Africaine chaude comme une braise.

— Dis-moi, Yoko, tu connais ta fiche de poste ? On t'a expliqué quelles seraient tes tâches ?

— Oui monsieur. Votre collaborateur m'a expliqué ce que vous attendiez de moi... Je suis toute prête à vous servir.

— Parfait ! Alors mettons-nous au travail, Yoko !

La Japonaise se glissa sous le bureau et se mit aussitôt à la tâche.

Ce fut vraiment parfait. Malgré sa jeunesse, la petite Yoko se révéla être une employée expérimentée qui maîtrisait à merveille le traitement de sexe. En quelques minutes, Yoko donna entière satisfaction à son patron. Rapide, efficace, elle effectua un travail propre, soigné.

Un quart d'heure plus tard, l'Égyptien quittait son bureau. Il donna quelques consignes à son assistant qui lui rappela ses rendez-vous importants de la journée ; puis après avoir indiqué qu'il déjeunerait chez lui, il prit l'ascenseur qui l'amena au troisième sous-sol où son chauffeur l'attendait. L'Égyptien s'installa à l'arrière de la Rolls. À dix heures trente, la Rolls s'engageait sur la rampe de sortie du parking souterrain.

À quoi songeait l'Égyptien à cet instant ? À la délicieuse Yoko ? À Mona l'emmerdeuse ? À l'infâme notaire ? À sa réunion ? Nul ne le saura jamais. Ses dernières pensées se volatilisèrent, ainsi que lui-même, le chauffeur et la Rolls dans le souffle d'une explosion violente.

CHAPITRE XV



Le vendredi soir, à 20 heures 20, les bureaux de la Fortus étaient déserts. Un gros bataillon d'employés avait quitté les lieux à 17 heures 30. Une autre partie de la troupe s'était éclipmée par vagues successives au cours de l'heure suivante.

À 19 heures 30, quelques cadres besogneux et stressés vauquaient encore à leurs affaires. À 20 heures, les derniers irréductibles quittaient la place.

Assises dans l'habitable d'une Clio noire, Mona, Nicole et Cathy observaient la façade de verre du siège de la Fortus. Les trois femmes avaient les nerfs à fleur de peau. Aux aguets, elles surveillaient la rue et les fenêtres de l'immeuble moderne encore éclairées. Tout était calme. Dans le hall d'entrée, un vigile en uniforme veillait derrière un bureau.

Nicole se tourna vers Cathy calée à l'arrière.

— Ça va, Cathy ? s'inquiéta-t-elle.

— Ça va.

Nicole n'était pas convaincue par la tranquille assurance affichée par Cathy.

— Ça va très bien, insista Cathy.

Et c'était vrai. Elle avait juste le trac comme une actrice avant d'entrer en scène ; c'était une sensation identifiée, maîtrisée, qui se volatiliserait dès le rideau levé. Cathy s'étonnait elle-même de son assurance et de sa

détermination. C'était la première fois de sa vie qu'elle avait à accomplir une mission importante et elle était bien décidée à se montrer à la hauteur de la tâche que lui avaient confiée ses complices. Mentalement, scrupuleusement, elle listait les consignes de Nicole et déroulait les diverses phases de l'opération. C'était clair dans sa tête. Elle connaissait parfaitement son rôle. Elle était prête à l'action.

— Tu es sûre qu'il est toujours dans son bureau ? s'enquit Mona.

— Absolument, affirma Nicole. Jerry travaille toujours tard le vendredi soir. C'est une habitude. Il est tranquille pour étudier et préparer ses dossiers pour la semaine suivante. Il a de nombreux défauts, c'est un putain de salaud, mais c'est un sacré bosseur... Il quitte son bureau vers 21 heures 30. Cela nous laisse un créneau d'une heure.

À 20 heures 30, une dizaine d'hommes et de femmes pénétra dans le hall. Hormis deux Européennes de l'Est, ils étaient africains noirs ou maghrébins et portaient une tenue verte sur laquelle était brodé le logo de la Clean Up, la société de nettoyage chargée de l'entretien des locaux.

— À toi de jouer, Cathy ! lança Nicole. Et n'oublie pas ce que je t'ai dit : en cas de pépin, s'il n'était pas seul, tu décroches.

Cathy acquiesça et sortit du véhicule en serrant contre son flanc un sac à main. Le ventre noué, Nicole et Mona suivirent des yeux la forte silhouette de leur complice moulée dans la combinaison verte de la Clean Up.

Cathy parcourut une centaine de mètres et pénétra dans le hall. Le gardien leva les yeux de sa revue de foot et la regarda venir à lui sans manifester de méfiance. La femme n'était pas africaine ni maghrébine mais métisse, ce qui à ses yeux était suffisant pour justifier sa fonction de femme de ménage.

— Je suis envoyée en remplacement d'une collègue malade, expliqua Cathy avec un fort accent antillais. Désolée, je suis un peu en retard.

Le gardien haussa les épaules et indiqua l'ascenseur dans lequel l'équipe de la Clean Up s'était engouffrée cinq minutes auparavant. Puis il replongea dans la lecture de sa revue.

Au premier étage, Cathy se dirigea sans hésiter vers le local où étaient entreposés le matériel et les produits utilisés par les techniciens de surface. Elle attendit que le dernier employé disparaisse dans les étages pour récupérer un seau, un balai, des chiffons, une serpillière et quelques flacons de détergents, qu'elle disposa sur un chariot muni d'un bac bleu. Respectant à la lettre les consignes de Nicole, elle enfila une paire de gants en latex. Puis elle ouvrit son sac à main, le posa sur le panier du chariot et palpa la crosse du revolver Smith et Wesson 22 LR pour s'assurer qu'elle pouvait le saisir rapidement.

Nicole lui avait expliqué que quatre nettoyeurs commençaient leur boulot par les parties communes – cafétéria, salles de réunion, salons d'accueil. Ils y passaient trois quarts d'heure environ, puis ils passaient dans les bureaux. Une

autre partie de l'équipe nettoyait le sol des couloirs en utilisant des autolaveuses. Cathy devait impérativement éviter de croiser le chef d'équipe qui, selon Nicole, passait une bonne partie de la soirée à regarder la télévision dans une salle du premier étage ; par chance, ce soir, il y avait la retransmission en direct de la rencontre Paris Saint-Germain/Olympique de Marseille qui scotcherait le chef d'équipe au téléviseur pendant quatre-vingt-dix minutes. « Attention à la mi-temps ! » avait prévenu Nicole « il en profitera pour faire une tournée ».

Cathy appela l'ascenseur et suivit sa progression sur un petit tableau numérique incrusté au-dessus des boutons d'appel. Le décompte s'effectuait régulièrement jusqu'au troisième où la cabine marqua un temps d'arrêt révélé par une pause prolongée sur le chiffre trois. Cathy subodora que quelqu'un utilisait la cabine. Elle s'éloigna rapidement, s'engagea dans un couloir perpendiculaire, puis vira à gauche. Elle avait parfaitement mémorisé le plan de l'étage et trouva sans difficulté un autre ascenseur.

Le bureau de Jerry Mac Dowell se situait au dixième étage, l'étage réservé aux cadres supérieurs et aux dirigeants de la Fortus.

Cathy poussa son chariot hors de l'ascenseur et, bloquant les portes ouvertes, inspecta le couloir, prête à faire machine arrière si une présence indésirable apparaissait. Le secteur était désert et silencieux. Sur la gauche, elle scruta une enfilade de bureaux séparés par des cloisons vitrées. Les écrans d'ordinateur étaient éteints, les plafonniers mis en veille diffusaient une faible lumière. Aucun signe d'une présence humaine.

Sur la droite, dans le couloir, derrière la quatrième porte, Jerry Mac Dowell était en conversation téléphonique.

Cathy poussa son chariot lentement, en évitant tout cliquetis du matériel. À l'inverse de l'aile gauche, tous les bureaux de l'aile droite étaient abrités des regards par des cloisons pleines. Cathy passa devant chaque porte en prenant soin de s'assurer de l'absence de leur occupant. Maintenant elle entendait distinctement la voix de Mac Dowell dont la porte du bureau était entrouverte. Il s'exprimait en anglais.

Par l'entrebâillement, Cathy aperçut le haut du crâne de l'homme qui émergeait au-dessus du dossier du fauteuil directorial. Mac Dowell tournait le dos à son bureau et discutait avec son correspondant en contemplant distraitement les fenêtres de l'immeuble voisin. Cathy s'adossa à la cloison, inspira profondément, ferma les yeux pour se concentrer. Elle ne devait pas flancher. Nicole l'avait prévenue, Jerry Mac Dowell n'était pas un freluquet. Il fallait qu'elle se montre déterminée, sûre d'elle, quasi professionnelle. Pendant des heures, elle avait répété la scène, Mona tenant le rôle de Mac Dowell. Elle avait même tiré plusieurs balles pour se familiariser avec l'arme... Elle était prête, entraînée comme un commando...

Cathy poussa son chariot devant la porte. Elle s'empara du revolver et le dissimula sous un chiffon. Sous une légère poussée, la porte pivota

silencieusement. Cathy avança de trois pas sans que Mac Dowell ne réagisse. Puis soudain, ce dernier aperçut le reflet de la femme dans la vitre. Il fit brusquement pivoter son fauteuil.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? lança-t-il plus étonné qu'inquiet.

— Excusez-moi, on m'a envoyé faire les bureaux.

Mac Dowell éloigna le combiné téléphonique de son oreille. « I'll call you later » dit-il en coupant la communication. Il s'adressa à Cathy :

— Vous devez faire erreur. Cet étage a été nettoyé avant-hier. Vous devez vous tromper d'étage. Ici, on est au dixième.

— Ah... souffla Cathy en avançant de trois pas.

Elle était à la bonne distance, à trois mètres de sa cible.

— Non, je ne me suis pas trompée, clama Cathy en pointant soudain son arme sur la poitrine de Mac Dowell.

— Qu'est-ce que... bafouilla Mac Dowell. Vous êtes folle !

Il se dressa d'un bloc. Cathy leva le chien de son Smith et accentua la pression de son index sur la queue de détente. En bon Américain, Mac Dowell connaissait le maniement des armes à feu. Il savait que quelques grammes de pression supplémentaires suffiraient à déclencher le tir. Et à cette distance, la tireuse ne pouvait pas le manquer !

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il en s'efforçant de maîtriser le timbre de sa voix.

— Avance ! ordonna Cathy qui n'avait pas oublié la recommandation de Nicole : tutoiement de rigueur. Et fais gaffe ! Un faux mouvement et je te plombe !

Mac Dowell fit trois pas, contourna son bureau et stoppa sans quitter Cathy des yeux. Il fut impressionné par le regard de la métisse. Un regard froid, aiguisé. Ce n'était pas un regard de déséquilibrée, non ! Que voulait-elle ? Qui l'envoyait ? Elle avait le regard d'une tueuse, et pourtant une tueuse l'aurait déjà flingué...

— Allonge-toi sur le sol ! commanda Cathy avec une voix de sergent-chef de la Légion Étrangère.

— Écoutez ! On peut peut-être s'expliquer, protesta Mac Dowell.

— On va s'expliquer, rétorqua Cathy. Allonge-toi ! Dernier avertissement !

Mac Dowell suivit le canon de l'arme qui s'abaissait en direction de ses jambes.

— Tu t'allonges tout seul ou il faut que je te donne un coup de pouce – ou d'index, si tu préfères !

Mac Dowell s'allongea sur le ventre. Cathy le chevaucha de ses soixantedix kilos et appliqua le canon sur sa nuque. Puis, elle demanda à sa victime de

joindre ses mains dans le dos et referma une paire de menottes sur les poignets. Ensuite, elle ligota les chevilles, replia les jambes de l'homme et lia les menottes aux chevilles. Ainsi entravé, l'homme en position cabrée sur le ventre était totalement immobilisé. Enfin, elle le bâillonna d'une large bande de Sparadrap.

Cathy souffla en contemplant son œuvre. La première phase de l'opération était terminée. Phase suivante.

D'un coup de téléphone, Cathy informa ses complices du succès de sa mission et leur indiqua qu'elle les attendait comme convenu. Elle poussa le chariot dans le bureau, éteignit la lumière, sortit, ferma la porte à clé et descendit au premier sous-sol.

Mona et Nicole attendaient derrière une porte de secours ouvrant sur l'arrière de l'immeuble. Cathy n'eut qu'à pousser la barre d'ouverture. Les deux femmes entrèrent.

Cinq minutes après, les trois femmes pénétraient dans le bureau de Mac Dowell. Nicole et Mona avaient dissimulé leur visage sous une cagoule.

La pièce était plongée dans la pénombre et Mac Dowell ne distingua que trois ombres fantomatiques.

— Voilà la bête, fit Cathy en désignant Mac Dowell. Il a été sage pendant mon absence.

Mona s'accroupit près du visage de l'homme et lui retira son bâillon, pendant que Nicole se postait à la porte entrebâillée afin de surveiller le couloir.

— Salut, Monsieur Mac Dowell, fit Mona.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grogna Mac Dowell dont les membres ankylosés commençaient à être parcourus par des crampes lancinantes.

— Le coffre...

— Quel coffre ?

— Quel coffre ? répéta Mona avec un rire goguenard. Monsieur nous prend pour des truffes. On n'est pas venu en touriste.

Mona se redressa et se dirigea vers un meuble en acajou.

— Là-dedans, fit-elle en tapotant la porte.

« Putain de salope », murmura Mac Dowell, « elle connaît la boîte ». De sa position inconfortable, dans la pénombre, il vit la silhouette de la femme aux aguets près à la porte. Elle était revêtue d'une tenue sombre qui soulignait les courbes de son corps. Un court instant, il capta son regard. Trois femmes... En dépit de sa situation, ce point l'intriguait. « D'où sortent-elles ? Pour qui travaillent-elles ? ». Il n'eut pas le temps de se poser d'autres questions, la pointe d'une chaussure s'enfonça entre ses côtes. Il grimaça de douleur.

— Alors, on l'ouvre ce coffre ? rugit la femme.

— Va te faire foutre, salope ! répliqua Mac Dowell bien décidé à tenir tête à ce commando de bonnes femmes.

Mona fit un signe à l'adresse de Cathy.

— À toi de jouer.

Cathy déverrouilla le barillet de son revolver, retira cinq balles de leur chambre, la sixième restant en place. Elle fit rouler le barillet et le repoussa d'un geste vif dans son logement. Puis elle appliqua le canon sur la tempe de Mac Dowell.

— Vous êtes folles ! brailla l'homme de la Fortus.

D'un signe de tête, Mona donna le feu vert à Cathy qui sans hésiter pressa la queue de détente. Le barillet pivota d'un sixième de tour, le chien claqua sur une chambre vide. Mac Dowell était tétanisé par la peur.

— Écoute, murmura Mona, le deuxième coup sera peut-être le bon. Note bien que je peux aussi te laisser en vie mais dans ce cas, ce sont ta femme et tes enfants qui paieront. Madame Jenny Mac Dowell et ses jolis petits gamins, John et Candice... De toute façon, si tu ne me donnes pas la combinaison de ton coffre, ils paieront !

Mac Dowell blêmit. Il ne sentait plus ses mains ni ses jambes. Il allait mourir. Cette gonzesse connaissait sa vie. D'où sortait-elle ? Il la sentait capable de tout. Une professionnelle... Bon Dieu ! Il pensa à sa femme et ses gosses.

Cathy appliqua à nouveau le flingue contre la tempe.

— Arrêtez ! hurla Mac Dowell. À gauche du meuble, il y a une moulure qui ouvre la porte quand on appuie dessus cinq secondes. La combinaison du coffre est : WXY369.

— Ben voilà, Jerry ! s'exclama Mona en le gratifiant d'une tape sur le sommet du crâne.

CHAPITRE XVI



Sur le panneau de la porte luisait une plaque cuivrée gravée au nom du commissaire Georges Leblanc. Corentin et Brichot s'arrêtèrent devant et Corentin frappa trois coups brefs. Une voix puissante commanda d'entrer.

Assis à son bureau, Georges Leblanc se leva pour accueillir les visiteurs.

— Alors, voisins ! On fait l'effort de grimper jusqu'aux combles pour saluer les collègues de la BRI.

La remarque sarcastique du commissaire Leblanc n'était pas infondée. Quoiqu'hébergés au 36 Quai des Orfèvres, les membres de la BRI et ceux de la BRP trouvaient rarement l'occasion de se rencontrer.

— Il est plus facile de descendre que de monter, mais ce n'est pas pour autant que vous nous rendez visite, rétorqua Corentin. Notez que nous avons chacun nos petits soucis et nos grosses affaires qui nous prennent pas mal de temps.

Georges Leblanc regagna son fauteuil. Grand et de forte corpulence, la chevelure grisonnante, même assis il en imposait.

— Comme vous dites, commandant, on a nos petits soucis et nos grosses affaires. Et justement, nous sommes sur une énorme affaire qui pourrait vous intéresser... Enfin, disons qu'il y a un point intéressant pour vous.

— L'affaire de l'Égyptien ? suggéra Corentin.

— Tout juste ! Effectivement, il s'agit de ce bon vieux Roberto Rivera qui a tiré sa révérence de manière explosive.

— Vous avez une piste ? s'informa Brichot.

Leblanc leva les yeux au ciel et soupira.

— Une piste ? Vous rigolez ! L'Égyptien appartenait certainement à la N'Drangheta. Nous n'en avons pas la preuve mais nous en sommes certains. Comme vous le savez cette organisation mafieuse est l'une des mieux

organisées et des plus secrètes. Alors, il a peut-être été éliminé par ses « amis » ou par ses ennemis. Nous ne le saurons sans doute jamais. Dans ce milieu, la frontière est parfois poreuse entre les deux catégories... L'attentat dont il a été victime est un travail de pro. La bombe qui a soufflé la bagnole a été déclenchée à distance. Bref, sauf coup de pot, le ou les coupables ont toutes les chances de rester inconnus. Si même nous arrêtons un lampiste, les commanditaires passeront entre les mailles du filet.

Leblanc marqua un temps ; cette impunité possible des tueurs semblait le chagriner.

— Et quel est le point qui nous intéresse dans cette histoire ? demanda Corentin.

— Ah ! Oui... Nous avons l'œil sur Rivera. Il faisait l'objet d'une surveillance constante. Vous connaissez ce genre de travail fastidieux qui consiste à filocher un suspect, à écouter ses conversations téléphoniques, à éplichter les mouvements de ses comptes bancaires, à faire l'organigramme de ses relations...

Corentin et Brichot connaissaient. Leblanc poursuivit :

— Eh bien, il y a deux jours, notre mafioso s'est rendu à une soirée mondaine organisée par la Financial Fortus, un établissement de crédit financier qui a connu des déboires judiciaires il y a quelques années – et qui d'ailleurs va en connaître d'autres. Deux de mes gars le filaient. Ils ont pris des photos afin d'identifier les individus avec lesquels il prenait contact.

Leblanc posa une série de clichés sur son bureau et les fit glisser vers ses collègues. Intrigués et curieux, Corentin et Brichot les saisirent. Ils les examinèrent rapidement, puis s'attardèrent sur chacun d'eux et fixèrent enfin leur attention sur la photo d'une jeune femme blonde en robe de soirée à laquelle s'adressait l'Égyptien assis à l'arrière d'une voiture.

— Alors ? Ça ne vous dit rien ? s'enquit Leblanc.

— Purée ! jura Corentin après quelques secondes d'observation. On dirait Mona...

— Bingo, commandant ! C'est elle. Nous avons vérifié en comparant avec d'anciennes photos. Il n'y a pas de doute, c'est bien votre évadée. Elle avait une perruque blonde et des lentilles de contact bleues, mais c'est elle indéniablement.

— Que foutait-elle à cette soirée ? demanda Brichot. Je suppose qu'il faut une invitation.

— Bien sûr. D'après mes gars, elle s'est présentée sous l'identité de Camille Grell, journaliste économiste. Pendant la soirée, elle n'a pas cherché à contacter l'Égyptien. En fait, c'est ce dernier qui l'a abordée quand elle est sortie. Apparemment, il lui a proposé assez fermement de monter dans sa Rolls. C'est alors que le troisième larron est intervenu... Vous voyez, ce type à gauche sur la photo...

— Qui est-ce ? fit Corentin.

— Maître Robert Renauld, un notaire. C'est avec lui, et non avec l'Égyptien, que Mona est partie.

Corentin reposa la photo et secoua la tête avec un air dubitatif. Leblanc poursuivit :

— Nous avons interrogé le notaire. Il affirme qu'il a fait connaissance avec Mona au cours de la soirée et qu'il l'a emmenée chez lui. Il prétend qu'il ne la connaissait pas avant cette rencontre et qu'il ne sait pas où la joindre. Il dit également qu'il ne sait rien des relations entre l'Égyptien et Mona.

— Vraiment étrange, conclut Corentin. Dans quel but Mona a-t-elle été à cette soirée ? Elle a un contentieux avec l'Égyptien qu'elle accuse de l'avoir doublée... Mais alors, pourquoi...

Corentin laissa sa question en suspens. Brichot s'en étonna :

— Pourquoi quoi ?

— Je ne sais pas, Mémé, répondit Corentin. Je ne sais même plus quelles questions me poser. Il nous manque pas mal de pièces du puzzle.

Leblanc reprit ses clichés. Il souriait en contemplant l'expression pensive de Corentin.

— À chacun ses petits soucis, dit-il ironiquement.

— Tout à fait, concéda Corentin en se levant. En tout cas, merci pour le tuyau.

— De rien, commandant. À charge de revanche.

Mona, Nicole et Cathy se tenaient debout autour de la table basse du salon sur laquelle elles avaient étalé leur butin.

Une flûte de champagne en main, elles contemplaient les liasses de dollars et d'euros et les documents dérobés dans le coffre de Mac Dowell. Leurs yeux brillaient, elles riaient et portaient force toasts pour arroser leur succès.

— Y a combien ? interrogea Cathy pour la troisième fois.

Elle connaissait la réponse mais elle aimait entendre Nicole énoncer le chiffre fabuleux : huit cent cinquante mille euros (après conversion des dollars). Presque trois cent mille euros chacune, calcula Cathy...

— Et c'est quoi, ces papiers ? fit-elle sans réel intérêt pour la réponse.

— Ça, c'est une bombe, expliqua Nicole. Ce sont quelques-uns des petits secrets de la Fortus. La preuve de certaines magouilles des dirigeants. (Elle prit une feuille) Par exemple, là-dessus, il y a les noms des bénéficiaires des largesses de la Fortus avec les numéros de compte à créditer.

— Et qu'est-ce qu'on va en faire ?

Nicole reposa la feuille et cogita sur la judicieuse question de Cathy.

— Je pense que les gens de la Fortus donneraient jusqu'à leur chemise pour récupérer ces documents. Mais d'autres pourraient être intéressés.

— Un journaliste, proposa Mona.

— Oui, un journaliste... Un juge d'instruction aussi...

— Va falloir choisir le premier servi, ajouta Mona.

— Oui... En attendant, ces documents sont une garantie et un danger pour nous. Tant qu'on les a, on peut négocier. La Fortus va hésiter à porter plainte mais elle va tout faire pour les récupérer. Elle va mettre en œuvre tous les moyens pour nous retrouver. Et elle a beaucoup de moyens.

— Autrement dit, on a intérêt à être prudentes, en déduisit Mona.

— Ouais, au moindre faux pas, « ils » nous tomberont dessus. Pour l'heure, le plus urgent, c'est de planquer ces docs en lieu sûr et d'éviter de sortir. Ici, on est tranquille.

— Et la matonne ? rappela Cathy.

Nicole chercha le regard de Mona qui répondit par un battement de paupières. Les deux femmes avaient discuté de la question et s'étaient entendues pour retarder le plus possible les représailles contre Véronique Noirot. La réussite de l'opération Mac Dowell avait attiédi leur ardeur vengeresse.

— On va s'en occuper, déclara Nicole. Mais je crois qu'il est préférable de laisser passer un peu de temps avant de se lancer dans cette affaire. On a les flics sur le dos et maintenant la Fortus va nous rechercher. Pour le moment, il vaut mieux que l'on fasse profil bas... D'accord, Cathy ?

Cathy pinça les lèvres et fronça les sourcils. Elle aussi était partagée... Tout ce fric... Une chance inespérée pour elle de commencer une nouvelle vie... Bien sûr, elle s'était jurée de venger Sandrine... Elle haïssait la matonne... Mais prendre le risque de retourner en taule et de perdre tout ce fric...

— D'accord, concéda-t-elle avec conviction.

La réceptionniste posa le combiné sur son socle, leva les yeux – de beaux yeux bleu pervenche – sur Corentin et lui demanda ce qu'il voulait.

— Madame Camille Grell, répondit laconiquement le policier.

— De la part ?

— Commandant Boris Corentin, Police Judiciaire.

La jeune employée du *Journal de l'Economie* reprit son combiné et pianota sur son clavier. Elle annonça le nom et la qualité du visiteur, écouta son interlocutrice en hochant la tête et s'adressa à Corentin :

— Deuxième étage, à droite, deuxième porte dans le couloir.

Camille Grell accueillit le policier sans cacher sa surprise :

— Un commandant de Police... Quelle sombre affaire me vaut cet honneur ?

— Il n'y a pas de sombre affaire, j'ai juste une vérification à faire vous concernant.

— Holà ! Qu'ai-je donc fait de répréhensible ? lança la journaliste avec une pointe d'humour dans la voix.

— À priori, rien. Je veux simplement savoir à qui vous avez donné votre invitation pour la soirée de la Fortus.

— Quelle invitation ? Je n'ai jamais reçu d'invitation.

— Vous en êtes sûre ?

— Écoutez, commandant, je ne vois pas pour quelle raison je vous mentirais. Je connais bien la Fortus. J'ai fait un reportage sur cette société quand elle a eu ses problèmes judiciaires...

— Vous n'avez pas reçu d'invitation et donc vous n'êtes pas allée à cette soirée ?

Camille Grell soupira. Ce flic commençait à l'agacer. Ils avaient vraiment du temps à perdre, à la P.J. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, qu'elle ait été présente ou non à cette soirée ?

— Non ! Je ne suis pas allée à cette foutue soirée ! D'ailleurs, j'étais à Londres pendant une semaine. Je suis rentrée hier.

Malgré lui, Corentin esquissa un sourire. Il comprenait l'irritation de son interlocutrice mais il voulait être certain qu'elle ne mentait pas. La veille, l'organisatrice de la soirée lui avait affirmé qu'elle avait envoyé le bristol à la journaliste. Manifestement l'une des deux femmes mentait. Laquelle ? Corentin était bien en peine pour répondre à cette question. Et pourtant, l'invitation n'avait pas échoué par hasard dans les mains de Mona, il fallait donc que l'une des deux dissimulât la vérité.

Corentin observa Camille Grell dont le visage reflétait un profond agacement. En retour, la journaliste le fixait sans aménité à travers l'optique de ses lunettes à épaisse monture noire. Son regard était également noir comme sa chevelure mi-longue. Corentin estima qu'elle devait être dans la quarantaine. C'était une belle femme, pourtant il n'éprouvait aucune attirance. Il n'aimait pas son genre intello – non qu'il n'aimât pas les intellectuelles – mais celle-ci faisait sans doute partie de ces femmes de tête qui se considèrent comme supérieures à tous les hommes n'ayant pas fait au moins cinq ans d'études supérieures. La question d'une éventuelle baise évacuée, Corentin considéra qu'il ne tirerait rien de plus de la journaliste. Toutefois, il posa une dernière question :

— Connaissez-vous une certaine Monique Lizard, Mona pour les

proches ?

— Non, absolument pas. Qui est-ce ?

— Une délinquante en cavale.

— Je suis journaliste spécialisée en économie et finances, pas chroniqueuse judiciaire, rétorqua Camille Grell avec mépris.

Corentin lui accorda ce point et prit congé.

Jerry Mac Dowell n'en dormait plus. À trois heures du matin il s'était réveillé subitement et, dans l'impossibilité de retrouver le sommeil, s'était levé. Endormie à ses côtés, Eloïse avait grommelé quand il avait allumé la lampe de chevet ; elle avait tenté de l'attirer à elle, il l'avait repoussée et elle s'était rendormie aussitôt. Il ne l'avait pas baisée depuis trois jours.

Dans le salon, l'homme de la Fortus faisait les cent pas comme un lion en cage. À la différence de celle des félins, sa cage était dorée. Quand il était lassé de parcourir la distance entre le canapé et la bibliothèque, il faisait une pause devant le bar et se servait un verre de vieil armagnac.

Il en était ainsi depuis le braquage dont il avait été l'objet. L'affaire n'avait pas été ébruitée. Seuls les hauts responsables de la Fortus avaient été informés de l'importance du vol. Une cellule de crise avait été mise en place.

Mac Dowell s'était juré de retrouver ses agresseurs – en l'occurrence trois femmes ! Ce détail l'intriguait. L'hypothèse d'une opération montée par un service secret était exclue ; même si la présence de femmes dans les rangs des services spéciaux n'était pas exceptionnelle, il était improbable qu'une telle opération ait été exclusivement effectuée par des femmes.

Mac Dowell se perdait en conjectures. Il se remémorait en boucle le déroulement des faits.

La métisse avait agi à visage découvert. Il se souvenait d'une femme à forte corpulence qui n'avait rien d'une athlète ayant suivi un entraînement d'agent spécial. Des deux autres, il avait seulement entrevu la silhouette. Celle qui l'avait interrogé avait une voix claire qu'il reconnaîtrait sans doute. L'autre qui faisait le guet à la porte était une femme svelte. Elle avait juste prononcé une phrase... Il se souvenait aussi de ses yeux qui l'avaient longuement fixé pendant qu'il était interrogé... Étrangement, c'était cette femme qui retenait son attention. Depuis trois jours, il cherchait un détail qui aurait pu réveiller un souvenir. Parfois, il sentait que quelque chose d'important lui échappait comme un nom que l'on a sur le bout de la langue et que l'on est incapable de prononcer. Plus il y songeait, plus il avait l'impression de connaître cette femme. Il pouvait être aussi le jouet d'une illusion, d'un mirage de son imagination exacerbée par la fatigue et le stress...

Mac Dowell s'affala dans un fauteuil. Il alluma la télé et regarda la première image qui apparut mais son esprit continuait à mouliner la même matière. Il zappa plusieurs fois, passant de dessins animés à des épisodes de série américaine ou des publicités, avant de tomber sur une chaîne

d'informations. La présentatrice parlait de Jérôme Kerviel, le trader de la Société Générale, le voltigeur téméraire, qui avait englouti cinq millions d'euros en placements à haut risque. Mac Dowell trouvait l'affaire cocasse. Il ne doutait pas un instant que le pauvre trader n'était qu'un pion sacrifié par la Direction de la banque. Il n'était qu'un soldat que le haut commandement envoie délibérément au casse-pipe dans une attaque suicide ; vainqueur par miracle, il est décoré et sa gloire est partagée par ses supérieurs. Mort, les chefs invoquent la fatalité, la faute du combattant ou celle à « pas de chance ». À la différence insigne que le soldat meurt au Champ d'Honneur et que le trader s'effondre sur le Marché du Déshonneur.

Mac Dowell connaissait bien le procédé... Il y a quelques années, la Fortus avait traversé une tourmente judiciaire. L'épisode était clos. Deux ou trois lampistes avaient joué les soupapes de sécurité au grand soulagement de tous. Dans ce genre d'affaire, l'opinion publique réclame toujours des coupables crédibles, autrement dit, des têtes d'un gabarit suffisamment large pour porter le chapeau sans que cela paraisse ridicule. Mac Dowell se félicitait rétrospectivement de son choix... Brusquement, une image traversa son esprit. Il se souvenait de *son* Jérôme Kerviel... C'était une femme... La responsable du secteur immobilier de la Fortus... Comment se nommait-elle ?... Nicole Sterne... Le nom s'associa immédiatement à une silhouette, à une voix... Il compara son souvenir à la vision de la femme du braquage... Certes, elle était cagoulée, elle n'avait prononcé qu'une phrase et il l'avait aperçue seulement quelques minutes... Il n'avait aucun détail physique précis auquel se référer. Et pourtant, il était persuadé qu'il s'agissait de la même personne. Cette conviction, il la tenait d'une impression générale, d'une perception fugace mais persistante imprimée dans sa mémoire. Nicole Sterne avait une démarche particulière, une façon unique de se déplacer... Mac Dowell se souvenait aussi de la manière caractéristique qu'elle avait de pencher la tête et de plisser les paupières sur ses yeux de myope pour regarder ses interlocuteurs... Il l'avait amplement observée au cours du procès... Ça collait avec la silhouette de la braqueuse !

Mac Dowell éteignit la télé et se dressa. Il jubilait, il avait enfin une piste. Nicole Sterne connaissait l'existence du coffre, et surtout elle avait une bonne raison de se venger... Ça collait vraiment !

Il revint dans la chambre. Éloïse dormait sur le ventre, un léger drap de soie voilant ses fesses. L'esprit enfin libéré de son problème majeur, Mac Dowell pouvait se consacrer à de plus futiles mais néanmoins indispensables activités. Il souleva le drap. Éloïse avait un cul splendide qu'il suffisait de contempler pour activer les neurones quand ceux-ci n'étaient pas mobilisés pour des tâches moins attrayantes. Les batteries étaient chargées, le missile armé était dressé sur le pas de tir et la cible bien en vue. Mac Dowell s'allongea sur Éloïse et enfourna sa verge dans le sillon fessier. La femme émit un petit gémissement que l'homme interpréta comme un signe de satisfaction. Il tâtonna, trouva une ouverture et besogna avec ardeur. C'était

du brut, sans fioriture, de la saillie ferme à la hussarde. Éloïse encaïssa les coups de queue dans un demi-sommeil. Ce n'était pas le grand panard, mais après trois jours d'abstinence, c'était toujours bon à prendre. La puissante giclée de sperme lui arracha un soupir de béatitude et elle se rendormit illico.

CHAPITRE XVII



Brichot examinait ses ongles d'un air absent, Géraldine feuilletait son agenda, Corentin était accroché à son téléphone. Écoutant attentivement son correspondant, il manipulait nerveusement un stylo avec lequel il tapotait son sous-main. Il raccrocha et s'adressa à ses collègues :

— C'était Flutiaux.

— Il avait des nouvelles fraîches sur nos macchabées ? s'informa Brichot.

— Exact, Mémé. Des nouvelles fraîches et chaudes à la fois. Il a identifié le propriétaire du sperme humain retrouvé sur Sandrine Lebretteur : il s'agit de Maurice Catron.

— Le protégé de la matonne ? s'enquit Géraldine.

— En personne. Il n'y a aucun doute sur ce point, assura Corentin.

— En conséquence, reprit Géraldine, Véronique Noirot est dans le coup.

— N'allons pas si vite, tempéra Corentin. On connaît les circonstances du viol et de la mort de Sandrine. On a un coupable qui hélas ! n'avouera jamais. Maintenant, il est certain que la matonne est le point commun entre Sandrine et les frères Catron.

Quel rôle a-t-elle joué exactement ?

— À mon avis, répondit Brichot, elle s'est vengée de son viol en prison. Et si c'est le cas, elle ne va pas s'arrêter là. Il reste Cathy et Mona.

— À propos de Mona, embraya Corentin, j'ai enfin réussi à savoir qui lui avait fourni l'invitation pour la soirée Fortus. C'est une dénommée Nicole Sterne.

— D'où sort-elle, celle-là ? s'étonna Brichot.

— Nicole Sterne est une ancienne salariée de la Fortus, expliqua Corentin. Elle a été condamnée à quatre ans de taule pour détournement de fonds et autres malversations. Et ce qui est intéressant, c'est qu'elle a passé quelques mois dans la même maison d'arrêt que Mona.

— Ouah ! On avance ! s'enthousiasma Géraldine. Et comment l'as-tu trouvée, cette nana ?

— Par l'invitation. L'organisatrice de la soirée m'a affirmé qu'elle a envoyé le bristol à la journaliste Camille Grell. Cette dernière prétend n'avoir rien reçu. Je suis retourné interroger l'employée de la Fortus – qui après réflexion ne me paraissait pas très claire dans ses réponses. En insistant un peu, j'ai réussi à lui faire avouer qu'elle avait donné l'invitation à Nicole Sterne. Elle m'avait menti pour éviter des ennuis avec son patron, Jerry Mac Dowell, qui n'aurait pas apprécié.

— Et pourquoi a-t-elle donné cette invitation ?

— J'ai cru comprendre qu'elle a une dette envers Nicole Sterne. En résumé : cette Nicole a passé l'invitation à Mona.

— Ça n'explique toujours pas ce que Mona allait foutre à cette soirée, souigna Brichot.

— Non, admit Corentin. Mais je pense qu'on ne va pas tarder à le savoir.

Il repoussa vigoureusement son fauteuil et se leva.

— Bon ! On a du boulot ! clama-t-il. Géraldine, tu viens avec moi. On va chez Véronique Noirot.

Cathy était sur la terrasse. Allongée sur un transat, elle tentait de se détendre. Elle rêvait de son avenir, quelque part en France ou ailleurs ; elle s'imaginait propriétaire d'un petit restaurant. Ce n'était plus vraiment un rêve depuis qu'elle avait vu le pognon étalé sur la table du salon. Du fric, elle n'en avait jamais eu. Pendant toute sa chienne de vie, elle avait tiré le diable par la queue. Jusqu'à ce jour, elle avait vécu chichement ; les courses, elle les faisait au Discount. Ses fringues, elle les trouvait chez Tati ou sur l'étal des marchands de fripes du marché... Demain, elle pourrait faire les magasins de luxe et acheter des robes de dame, comme celles de Nicole. Elle en oubliait presque son état de fugitive recherchée par tous les flics de France.

Elle songeait aussi à Sandrine, et les larmes humectaient ses yeux. Sandrine ne connaîtrait jamais le bonheur d'une vie paisible. Cathy trouvait qu'il y avait là une terrible injustice. Une irréparable injustice. Bien sûr, Mona et Nicole avaient promis de s'occuper de la matonne. Cependant, Cathy estimait que cette tâche lui appartenait en propre.

Cathy quitta la terrasse, traversa le salon, ouvrit le tiroir d'une commode

et s'empara du Smith et Wesson.

Depuis la mort des frères Catron, Véronique Noirot n'était pas tranquille. Les gendarmes l'avaient interrogée et elle les avait convaincus (mais jusqu'à quel point ?) qu'elle n'avait rien à voir avec le double meurtre. Cependant, elle pensait que les flics de la mondaine avaient fait le lien entre la mort de Sandrine et les frères Catron, et donc avec elle-même. Elle se préparait mentalement à l'interrogatoire qu'ils lui feraient subir.

Pour autant, son désir de vengeance la tenaillait toujours. Le souvenir de la séance dans la cellule était une plaie qui ne se cicatriserait qu'après avoir réglé son compte à Cathy. Il lui suffisait de se rappeler le rire de la taularde pour que ses envies de meurtre se réactivent. Le cas Mona ne présentait pas la même acuité. Peut-être même l'oublierait-elle quand elle en aurait terminé avec la grosse Cathy ?

En terminer avec Cathy... Mais Cathy était plus prudente que Sandrine, elle se terrait sans montrer le bout de son nez. Véronique n'avait aucune piste. Cette conne de Sandrine était morte sans avoir livré ses complices. Si cet abruti de Maurice ne l'avait pas frappée comme un sauvage et tuée, peut-être aurait-elle parlé ?

La matonne enrageait de son impuissance. Elle se rassurait en constatant que les flics pataugeaient également, ce qui lui laissait un espoir de mettre la patte sur l'évadée avant eux.

À vingt heures, Véronique s'apprêtait à quitter son appartement. Elle avait besoin de se divertir. Elle prévoyait une petite sauterie avec deux mâles, un black et un blanc, réputés pour la taille de leur pine. Un par-devant, un par-derrière... Et peut-être un troisième dans la bouche. Le programme l'excitait déjà. Le Club *mélangiste* où elle envisageait de se livrer à cette première expérience de gang bang ouvrait ses portes à vingt-deux heures ; elle décida de s'offrir une bonne pizza dans son petit resto italien favori.

Toute à ses pensées érotico-culinaires, Véronique ouvrit la porte de son appartement. Elle fit un pas sur le palier. Soudain, une femme surgit de l'escalier. Sur le moment, la matonne pensa qu'il s'agissait d'une voisine. Puis, dans la seconde qui suivit, elle pressentit un danger et recula d'un pas pour se réfugier chez elle. Elle n'en eut pas le temps. Une bourrasque repoussa la porte et bouscula la matonne dans l'entrée.

Cathy pointait son revolver sur sa victime et referma la porte d'un coup de talon.

— Tiens donc ! ricana Véronique, justement je pensais à toi.

— Fais pas la fière ! répliqua Cathy. Ici, on n'est pas en taule.

La matonne avança d'un pas. Cathy se crispa sur son arme et avertit :

— Fais pas la conne, Véro ! Je vais te plomber !

— Et alors ? C'est pas ce que tu es venue faire ?

Cathy tenait le flingue à deux mains, comme une pro du tir de défense. À deux mètres, elle ne risquait pas de manquer sa cible. En dépit de ses fanfaronnades, Véronique n'en menait pas large.

— Recule ! ordonna Cathy.

Véronique jugea qu'il était préférable d'obéir et recula jusqu'au milieu du salon.

— Tu vas payer pour Sandrine ! rugit Cathy.

— Sandrine... C'est donc ça ! s'exclama Véronique dont le visage changea soudain d'expression. Tu penses que c'est moi qui...

La matonne prit un air accablé et contrit et se laissa choir sur le canapé. Elle se désola :

— Tu crois vraiment que c'est moi qui... Non, vraiment, je suis incapable d'une telle chose... D'accord, je ne suis pas un ange... C'est vrai, je vous en ai voulu, à toi et à Sandrine. Mais franchement, tu me crois capable...

— Ta gueule, salope !

Cathy avait hurlé avec force. Cependant, sa conviction était ébranlée. Maintenant, elle doutait. Ce n'était pourtant pas le moment de flancher. Qui d'autre que la matonne pouvait avoir agi ainsi ? Cathy observa Véronique comme pour chercher un indice qui confirmerait sa culpabilité... Le visage de la matonne était décomposé, il exprimait une véritable sincérité.

— Tu sais, reprit Véronique, quand je t'ai vue surgir avec ton flingue, je n'ai pas compris... En taule, je t'ai toujours aidée. Sandrine aussi. Je l'aimais bien Sandrine, c'était une pauvre fille... Je te l'ai dit : je vous en ai voulu après votre évasion... Mais bon ! Je m'en sors bien... Je n'ai pas perdu ma place... Bon Dieu ! Pourquoi aurais-je tué Sandrine ?

Cathy ne pouvait admettre l'innocence de la matonne. Elle savait qu'elle mentait. Il ne pouvait en être autrement... Elle devait tirer... « Sandrine, aide-moi ! » Le visage de la jeune morte s'interposa entre elle et la matonne. Submergée par des sentiments contradictoires, Cathy se crispa sur la crosse de son arme.

Trois coups de sonnette retentirent. Cathy sursauta, Véronique se leva d'un bloc. Le visiteur cogna encore trois coups sur la porte. Cathy ordonna à Véronique de s'asseoir. Le timbre de la sonnette vibra longuement. Inquiète, Cathy détourna le regard vers l'entrée. Véronique bondit. Un coup de feu claqua. Les deux femmes roulèrent sur le sol en un furieux combat dont l'enjeu était le revolver.

Sur le palier, Corentin s'échinait sur la porte à coups de pied et d'épaule.

— Laisse tomber, conseilla Géraldine. C'est une porte blindée. Je vais appeler du renfort.

Ce fut inutile. La porte s'entrouvrit, Véronique Noiroit apparut sur le seuil.

Dans le salon, Cathy gisait sur le sol. Une tache de sang auréolait son

flanc droit. Corentin s'accroupit et constata qu'elle vivait.

— Appelle le SAMU ! ordonna-t-il à sa collègue.

Véronique somnolait dans la cellule de garde à vue. Malgré ses protestations, les flics la retenaient depuis cinq heures.

Quand un policier vint la chercher, elle espérait sortir rapidement et retrouver ses pénates. Après tout, n'était-elle pas la victime ? N'avait-elle pas agi en légitime défense ?

Elle protesta encore quand Corentin lui enjoignit sèchement de s'asseoir face à lui dans une salle réservée aux interrogatoires. Véronique sentit que les choses sérieuses commençaient.

— Je crois vous avoir tout expliqué, attaqua Véronique. Cette fille voulait se payer une surveillante... Une folle ! Elle était décidée à me faire la peau, j'ai eu de la chance de m'en sortir.

Corentin acquiesça.

— Sur ce point, je suis d'accord, admit le policier. Mais ce n'est pas de cette affaire qu'il s'agit.

— Ah ? Et de quoi s'agit-il ?

— Des frères Catron.

— Oui, je sais, ils ont été victimes d'un incendie dans leur bicoque.

— Un incendie criminel. Ils ont été assommés avant...

— Vous me l'apprenez, commandant. Mais cela m'étonne à moitié... Ces types avaient de sales fréquentations.

— C'est sûr, ironisa Corentin en soutenant le regard de la matonne.

— Et qu'ai-je à voir dans cette affaire ? s'emporta Véronique Noirot. Déjà cette folle m'accuse d'avoir tué sa copine, vous n'allez pas en plus me soupçonner des meurtres de ces deux barjots que je regrette bien d'avoir aidés... Ah, si j'avais su !

— Chaque chose en son temps, chère madame. Nous avons la preuve que Sandrine Lebretteur a été violée et sans doute tuée par l'un des frères Catron. Nous avons retrouvé des traces de sperme de Maurice Catron sur le corps de la victime. À priori, cet acte ne nous étonne pas de la part de ce genre d'individu... Seulement, il y a un point que je souhaiterais éclaircir : où et comment les frères Catron ont rencontré Sandrine ? Vous les connaissiez tous les trois... Vous avez peut-être une idée ?

« Nous y voilà ! » se dit Véronique Noirot qui s'efforça de garder un visage impassible.

— Eh bien... Je n'en sais rien... J'ai sans doute parlé des frères Catron à Sandrine. Elle a dû penser trouver une planque chez eux...

— C'est possible mais ce n'est pas le cas. Cathy – qui se remet bien de sa blessure – affirme que Sandrine s'est planquée avec elle. Sandrine n'avait

aucune raison d'aller chez les Catron. Son problème, c'était de trouver de la coke... Les Catron se droguaient bien mais à la gnôle, une came que l'on trouve dans tous les supermarchés.

— Alors, je ne sais pas !

Corentin hocha la tête. Il resta silencieux quelques secondes à observer la matonne.

— Bien ! dit-il enfin, nous reprendrons cet entretien plus tard.

— Comment ? Vous ne me libérez pas ?

— Pas encore... J'ai encore quelques vérifications à effectuer...

— Je veux voir mon avocat !

— Aucun problème...

Véronique Noirot, furieuse et hurlant sa colère, retourna dans sa cellule. Brichot et Géraldine, qui avaient assisté à l'interrogatoire en observateurs derrière une vitre sans tain, commentèrent la séance.

— Une coriace, estima Brichot.

— Certainement, approuva Géraldine, mais elle est coincée.

— Ça, c'est moins sûr, objecta Corentin. Le fait qu'elle connaissait les frères Catron et Sandrine ne prouve pas qu'elle ait participé au meurtre de cette dernière. Il nous faut des preuves matérielles de son implication... Sinon, il y aura toujours un doute que son avocat exploitera le jour du procès.

CHAPITRE XVIII



Mona et Nicole avaient éclusé une bouteille de champagne. Installées sur la terrasse depuis le début de l'après-midi, elles se laissaient aller à de brèves phases de somnolence entrecoupées de réflexions inquiètes sur leur situation.

— Putain ! jura Mona, qu'est-ce qui lui est passé par la tête ?

— J'en sais rien, répondit Nicole. Et je m'en fous. Maintenant, on est dans la merde. Va falloir décamper.

Mona était dépitée. Elle passa une main dans sa chevelure d'un geste fatigué. Tout allait bien et il a fallu que cette conne de Cathy aille se jeter dans la gueule du loup !

— On va s'en tirer, se rassura Nicole. On a du fric pour tenir un bout de temps. On va laisser passer l'orage et on avisera.

— Je pense qu'il faut rapidement négocier les docs de la Fortus.

Ce n'était pas l'avis de Nicole :

— Non, la Fortus est trop forte pour nous. On va balancer les docs à la presse, c'est le seul moyen de nous protéger. Quand les médias seront informés, nous serons intouchables. En attendant, je te propose d'aller prendre l'air quelque temps en Espagne...

Mona acquiesça. Nicole se leva en annonçant le programme :

— Cathy est en réanimation, les flics n'ont pas pu l'interroger. Ça nous laisse une marge. Mais demain, on décolle, c'est plus prudent. Je vais passer chez moi... J'ai quelques trucs à prendre.

— Fais gaffe, Nicole. Les flics surveillent peut-être l'appart.

— Non. Si c'était le cas, ils auraient déjà fait une descente. Tant que Cathy n'a pas parlé, les flics ignorent mon existence. Et je pense qu'elle ne parlera pas.

Mona ne partageait pas cette certitude. Elle connaissait les méthodes des flics. Certes, Cathy était une teigneuse qui se tairait si elle le décidait, mais elle était affaiblie. Elle pouvait avoir la tentation de parler en échange de la promesse d'une peine allégée pour son évasion.

— De toute façon, si dans deux heures je ne suis pas revenue, tu files ! trancha Nicole.

Nicole gara la Clio à cinq cents mètres de chez elle. Prudemment, elle inspecta les alentours de son immeuble et ne nota aucun signe alarmant. Accoudée au comptoir d'un café, elle passa une demi-heure à observer l'entrée de son domicile. Le barman avec qui elle discuta ne mentionna aucun fait notoire dans le quartier et personne ne l'avait interrogé sur elle pendant son absence qu'elle justifia par un voyage en Province. Rassurée, elle quitta son poste d'observation, traversa la rue et pénétra dans son immeuble. Dans le hall, elle prit le temps de prendre son courrier.

Elle éprouva un pincement au cœur en poussant la clé dans la serrure. Cet appartement était celui de sa mère et de nombreux souvenirs y étaient attachés. Elle le quittait pour une longue période, mais elle espérait y revenir quand tout serait terminé. Nicole dut forcer légèrement sur la clé pour la faire tourner. Elle s'en étonna sans que cela l'alarme. Il fallait juste prévoir d'y mettre un peu d'huile.

Elle pénétra dans l'entrée, alluma le plafonnier et repoussa la porte. Comme d'habitude, d'un geste machinal, elle déposa le courrier et les clés parmi les divers objets qui encombraient la tablette calée à droite de l'entrée. Elle avança vers le seuil du salon plongé dans la pénombre. De la pointe de la chaussure, elle appuya sur l'interrupteur du luminaire et pénétra dans la pièce. Étrangement, elle ne vit pas l'homme assis dans le canapé en retrait dans un renfoncement du salon.

Elle sursauta, poussa un cri et pivota brusquement lorsque le visiteur l'interpella par son prénom. Stupéfaite, puis apeurée, elle découvrit Jerry Mac Dowell.

— Hello, Nicole ! lança l'homme de la Fortus.

Il se leva, prit position entre la femme et l'entrée.

— Je comprends ta surprise. Tu ne m'attendais pas. Ça fait combien de temps... Quatre ans... ? Trois ans et demi... ? Le temps passe si vite.

Nicole enrageait. Ce salopard se fichait de sa gueule. L'assurance hautaine qu'il affichait, sa morgue, eurent l'effet de galvaniser Nicole. Une bouffée de haine monta en elle.

— Qu'est-ce que tu veux ? éructa-t-elle.

La question fit sourire Mac Dowell. Cette conne le prenait pour un con. Puisque la taule ne lui avait pas suffi, il se promettait de lui faire comprendre qu'il y avait des limites à ne pas dépasser avec la Fortus.

— Ce que je veux, tu vas me le donner et sans contrepartie.

Nicole fit un pas de côté.

— Ne bouge pas ! l'avertit Mac Dowell. Je suis plutôt de mauvaise humeur après le sale coup que tu m'as joué.

— Et moi ! Tu crois que je suis de bonne humeur. J'ai passé trois ans en taule. J'ai tout perdu... Et tu es le responsable.

— Désolé... C'est la vie... Je n'avais pas le choix.

Nicole était atterrée par ce cynisme revendiqué. Cependant, l'heure n'était pas propice au jugement moral. Elle se demanda comment il était entré. La question n'avait pas d'intérêt sauf si l'on s'étonnait qu'un spécialiste financier puisse forcer une serrure sans laisser de traces. Et comment l'avait-il retrouvée si rapidement ? L'avait-il reconnue lors du braquage ? Elle n'avait vraiment pas le loisir de chercher des réponses à des questions qui lui venaient tous azimuts. D'ailleurs, Mac Dowell n'avait pas l'intention de perdre son

temps. Il prit son téléphone, composa un numéro. « C'est bon, je l'ai. Venez la chercher. » annonça-t-il à un correspondant, puis il s'adressa à Nicole :

— Alors, tu as réfléchi ?

— À quoi ?

— Écoute, Nicole, ne joue pas l'innocente. Les gens pour qui je travaille ne sont pas des rigolos, ils veulent récupérer ce qui leur appartient et crois-moi, il est préférable pour toi que ça se fasse vite.

— Sois plus précis. De quoi s'agit-il exactement ?

Le petit rictus déformant les lèvres de Mac Dowell indiquait qu'il n'appréciait pas l'attitude de Nicole et que sa patience avait atteint ses limites.

— Qu'est-ce que tu veux récupérer ? poursuivit Nicole. Tu débarques chez moi comme un voleur, tu me menaces... Tu m'accuses de quoi, précisément ?

Mac Dowell eut l'air désolé. Un sourire triste figeait les traits de son visage.

— Tu me déçois, Nicole. Je te croyais plus intelligente.

Nicole comprit qu'elle était en danger. Elle changea de tactique. Il était vain de nier l'évidence : Jerry savait qu'elle avait les docs et le fric. Elle décida de jouer la montre :

— D'accord, Jerry. Seulement, tu imagines bien que j'ai tout mis en lieu sûr et j'ai pris mes dispositions pour que tout soit balancé à la presse si d'aventure il m'arrivait un accident. On négocie, Jerry... Je garde le fric... Je crois que j'ai droit à quelques indemnités...

Mac Dowell s'approcha de Nicole. Il était soudain détendu et d'un geste conciliant fit comprendre que le deal lui convenait.

Nicole se dit qu'il avait cédé facilement, elle le connaissait plus pugnace en affaire. Il souriait toujours quand il lui enfonça violemment son poing dans l'estomac. La jeune femme suffoqua sous la douleur, se plia en deux et se laissa choir sur les genoux. La voix de Mac Dowell lui parvint à travers un mur d'ouate :

— Pauvre Nicole ! Tu as la prétention de dicter tes conditions... Tu ne comprends pas que tu joues contre plus fort que toi. Tu n'es pas de taille et je vais te le démontrer... Tu vas me rendre tout et tu vas me donner le nom de tes complices.

Saisie par les cheveux, la tête tirée brutalement en arrière, Nicole entrevit le visage haineux de Jerry derrière un rideau de larmes.

— Tu n'es qu'une merde, Nicole Sterne ! Quand j'en aurai fini avec toi et tes copines, je tirerai la chasse d'eau et vous disparaîtrez comme des étrons dans la cuvette des chiottes !

Une odeur de tabac presque imperceptible flottait dans l'air et signalait le passage de Charlie Badolini. Corentin se rappela que le Boss avait pris quelques jours de congés et il fit un détour par son bureau.

Le chef de la BRP n'était pas encore installé derrière son impérial bureau. Il dopait en contemplant la Seine qui coulait en contrebas de sa fenêtre quand Corentin frappa à sa porte et entra.

— Ah, Boris, bonjour ! fit-il en se dirigeant vers son fauteuil. Les vacances sont finies et j'espère que vous n'allez pas me saper le moral en m'annonçant une mauvaise nouvelle. Où en est-on dans l'affaire des évadées ?

Corentin prit le temps de s'asseoir.

— Eh bien, on en a récupéré une, Catherine Lebrec.

— Je sais... Il était moins une... Pour un peu, vous rameniez un cadavre. Une morte et une autre en réanimation sur trois fugitives, ça fait beaucoup, même si vous n'y êtes pour rien. Et cette surveillante, qu'en est-il ? Elle est toujours en garde à vue ?

— Oui... Elle n'est pas nette. Entendons-nous, il n'y a pas de doute sur la légitime défense. En revanche, je pense qu'elle est impliquée d'une façon ou d'une autre dans la mort de Sandrine Lebretteur.

Badolini hocha la tête. Corentin l'avait informé des relations entre Véronique Noirot et les frères Catron ; de son point de vue de commissaire, cela justifiait la garde à vue.

— Et Mona ? Toujours en vie, j'espère ? s'enquit ensuite Badolini.

Corentin jugea que le patron était en forme. Mais derrière l'humour, il sentait poindre le sarcasme. Il toussota pour poser sa voix et sourit.

— Mona ? Il y a trois jours, elle était vivante. Elle a même assisté à une soirée mondaine organisée par la Fortus.

— Qu'est-ce qu'elle foutait là-bas ?

— On pense qu'elle pistait l'Égyptien... Mais ce n'est pas clair... Elle l'a évité toute la soirée et a filé avec un notaire... Bref, c'est étrange. Par ailleurs, j'ai appris qu'elle avait eu l'invitation par l'intermédiaire d'une ancienne responsable de la Fortus, Nicole Sterne.

— Ça me dit quelque chose...

— Elle a plongé pour détournement de fonds. Elle a connu Mona en taule. J'ai envoyé Brichot et Géraldine chez elle. Je pense qu'elle a des choses à nous dire.

Badolini dodelina la tête. Il semblait satisfait. Il joua quelques secondes avec sa cigarette puis mit fin à l'entretien :

— Parfait Corentin ! Faites au mieux pour conclure rapidement cette affaire, j'ai du turbin qui vous attend.

Corentin retrouva son bureau où Géraldine et Brichot l'attendaient.

— Alors ? fit-il en se glissant derrière son bureau, vous me l'avez ramenée, cette Nicole Sterne ?

— Désolée, Grand chef, répondit Géraldine. Pas de Nicole Sterne. Personne à son domicile de Meudon.

— Et à son travail ?

— Elle ne travaille plus depuis quelque temps. Elle faisait des missions comme secrétaire pour une boîte d'intérim. Elle n'a pas contacté la boîte depuis une quinzaine de jours. La responsable de l'Intérim pense qu'elle a trouvé un boulot stable...

— Ouais, soupira Corentin. Ça doit se retrouver une adresse de boulot stable... Et puis je ne vois pas pourquoi elle ne serait pas chez elle.

— Oh ! Il y a toutes les raisons possibles, enchaîna Géraldine. Elle couche peut-être chez un ami ou une amie, elle est peut-être en voyage... Que sais-je ? D'ailleurs sa boîte à lettres est pleine de pub. Et après tout, elle est libre de ses mouvements.

— D'accord ! Elle couche où elle veut, elle travaille où elle veut, elle part en vacances quand elle veut... Mais démerde-toi pour me la retrouver rapidement, Petit bonhomme.

— À vos ordres, grand chef !

— Bon ! Pendant ce temps, Mémé et moi, on va reprendre la discussion avec la surveillante. J'ai eu un coup de fil de la Gendarmerie. Nos chers collègues de la Maréchaussée m'ont communiqué de nouveaux éléments...

Quand Véronique Noirot s'assit en face de lui, Corentin sut dans l'instant que celle-ci n'avait pas l'intention de coopérer. La surveillante se tenait droite et fixait le policier d'un regard froid et déterminé. Elle paraissait calme et attendait stoïquement les questions.

— Bien ! Madame Noirot, reprenons notre discussion là où nous l'avions laissée. Vous vous souvenez : nous parlions des frères Catron.

Imperturbable, Véronique Noirot resta mutique. Le policier continua :

— Vous les avez contactés quelques jours avant la mort de Sandrine Lebretteur. De quoi avez-vous parlé ?

Corentin n'obtint aucune réaction.

— Vous n'êtes pas obligé de répondre à mes questions ; la loi vous y autorise. Mais cette même loi ne m'interdit pas de répondre à votre place et je crois connaître une partie des réponses.

Un très fugace mouvement des yeux trahit l'angoisse de la matonne.

— À votre aise, reprit le policier après un temps de silence. Catherine Lebec – que nous avons pu interroger brièvement – nous a dit qu'elle voulait venger la mort de sa copine Sandrine. Elle prétend, sans en apporter la preuve,

que vous l'avez tuée pour vous venger de ce que vous avez subi. S'il n'y avait que la parole d'une taularde en cavale, cela n'aurait pas grande valeur.

Malgré ses efforts pour rester impassible, Véronique Noirot ne parvenait pas à dissimuler totalement ses réactions. Dans son regard, dans les mouvements de ses yeux, Corentin lisait l'effet de ses propos.

— Seulement, il se trouve que vous connaissiez les assassins de Sandrine, les frères Catron. Il s'agit peut-être d'un pur hasard, d'une coïncidence. On ne peut écarter l'hypothèse, la vie est pleine de rencontres fortuites, le hasard nous joue parfois de drôles de tours...

Une lueur amusée traversa le regard de la suspecte, toujours muette.

— Vos appels téléphoniques à Maurice Catron quelques jours avant et après la disparition de Sandrine sont peut-être aussi dus au hasard...

Corentin s'adossa à son fauteuil et afficha un sourire confiant. Il se tourna vers son collègue qui se tenait debout près du bureau :

— Qu'en penses-tu, Mémé ? Suis-je objectif ?

— Pleinement, Boris ! Il faut se méfier du hasard, c'est à la fois le meilleur ami et le pire ennemi des policiers (il baissa le regard sur la matonne) Madame Véronique Noirot est peut-être le jouet du facétieux Dieu Hasard.

— Qu'en dites-vous, Madame Noirot ?

Cette dernière répondit à Corentin par un haussement d'épaules et crispa les lèvres.

— Bien ! embraya Corentin, laissons le hasard à ses œuvres et consultons la déesse Certitude. Car il y en a des certitudes dans cette affaire.

Cette fois, le regard de Véronique Noirot révéla l'angoisse d'une bête traquée qui cherchait désespérément à échapper aux chasseurs. Corentin reprit :

— Sandrine a été enlevée à Montreuil alors qu'elle était en compagnie d'un homme. Ce dernier a reconnu l'un des agresseurs parmi un lot de photos que nous lui avons présenté. Les agresseurs étaient trois (deux hommes dont un chauffeur et une femme). Le témoin a identifié la femme... Vous me suivez ? (La question n'eut pas de réponse). Par ailleurs, le jour de la mort des frères Catron, un témoin a déclaré aux gendarmes qu'il avait remarqué la présence d'une Clio blanche immatriculée 75 dans le chemin qui mène à la maison des Catron. Vous me direz qu'une Clio blanche immatriculée à Paris, ça court les rues... C'est vrai ! Mais vous avez une Clio blanche. Je continue ou vous voulez ajouter quelque chose ?

Véronique Noirot ne pipa mot.

— OK... Comme vous voulez. Les gendarmes – qui sont des gens méticuleux – ont fait des recherches sur l'origine d'une bouteille de Calvados dont l'étiquette avait été épargnée par les flammes. Il se trouve que ce produit a été acheté dans un supermarché situé dans votre quartier et réglé en billets.

Il se trouve que la caissière se souvient de l'acheteuse qui s'est prise de bec avec un client à qui elle avait demandé de la laisser passer avant lui sous prétexte qu'elle n'avait que deux bouteilles et lui un caddie débordant. Le type a refusé... Les gendarmes l'ont également retrouvé... Ils sont vraiment performants, les pandores.

Corentin marqua un temps et observa la matonne dans l'attente de la voir réagir. Véronique Noirot baissait la tête et serrait les poings mais ne desserra pas les lèvres. À ce stade de l'interrogatoire, le policier ne souhaitait plus que la suspecte s'exprime. C'était mieux ainsi, l'affaire serait bouclée rapidement sans perdre de temps avec une accusée qui se défend mordicus en niant la réalité. Corentin conclut :

— Résumons les faits : participation à l'enlèvement de Sandrine Lebretteur. Complicité d'assassinat avec acte de barbarie. Double assassinat des frères Catron... Toujours rien à dire ?

Véronique Noirot releva la tête, son regard flambait de rage.

— Ce n'est qu'un tissu de mensonges ! Je ne parlerai qu'au juge d'instruction en présence de mon avocat.

— Fort bien ! J'informe le procureur. Votre souhait sera exaucé : vous allez le voir, le juge d'instruction et avec votre palmarès, vous verrez aussi le Président de la cour d'assises.

CHAPITRE XIX



Nicole se réveilla dans une nuit d'encre. Pendant une fraction de seconde, elle se demanda ce qui lui était arrivé. La douleur encore sensible au plexus lui fit reprendre pied dans la réalité. Elle constata avec effroi qu'elle était nue.

Peu à peu sa vue s'adapta à l'obscurité, mais malgré ses efforts oculaires, elle ne distinguait rien.

Elle était allongée sur un sol couvert d'un revêtement moelleux, rêche au toucher. Elle se redressa en prenant appui sur un coude et entreprit de se lever. Elle éprouva un lancinant mal de tête et se sentit défaillir quand elle se dressa sur ses jambes flageolantes.

À tâtons, elle palpa un mur également recouvert d'un tissu matelassé. Elle progressa latéralement comme une aveugle, fit six pas entre deux angles, compta quatre angles droits, et en déduisit qu'elle était dans une étroite pièce carrée, sans meuble, sans fenêtre ni porte apparente. Aucun bruit ne lui parvenait de l'extérieur.

Nicole s'adossa contre un mur. La tête bourdonnante, elle se mit à pleurer en silence. Ainsi, se dit-elle, ce salaud de Mac Dowell n'a pas hésité à me droguer et à m'enlever. Elle prit conscience qu'elle n'avait aucun moyen de savoir où elle se trouvait. Elle se souvenait que deux hommes l'avaient entraînée en dehors de chez elle et poussée dans une voiture aux vitres teintées. Après ? Le vide.

Depuis combien de temps était-elle enfermée ? Cette absence de repère temporel et le silence ouaté l'oppressaient ; c'était certainement l'effet désiré par son ravisseur.

Que pouvait-elle espérer ? Elle était totalement à la merci de Mac Dowell. Hormis Mona, personne ne s'inquiéterait de son absence. Mais Mona n'avait aucun moyen de la retrouver...

Une lumière vive jaillit. Éblouie, Nicole ferma les yeux et les couvrit de ses paumes. Elle resta un long moment ainsi à se protéger la vue. Quand elle leva les paupières, elle vit Mac Dowell et un autre homme qui l'observaient derrière une vitre. La voix de Mac Dowell amplifiée par un haut-parleur résonna dans la pièce :

— Hello, Nicole ! Tu as bien dormi ? J'espère que tu as fait de beaux rêves... As-tu réfléchi ?

Nicole se laissa glisser le long de la paroi et s'assit sur le sol, jambes repliées, ses bras enroulés autour de ses genoux. Elle n'avait pas la force de répondre et d'ailleurs, qu'aurait-elle pu répondre ?

— Bon ! Je vois que tu n'as pas encore saisi l'enjeu. Je te laisse réfléchir. Franck va s'occuper de toi. C'est un gentil garçon, il veillera à ce que tu ne manques de rien. Tu auras tes repas aux moments où tu le décideras et un seau hygiénique à ta disposition ; pour le reste, je laisse l'initiative à Franck. Si tu te décides à parler, fais-lui signe ; il te suffit de l'appeler, ton studio douillet

est équipé de micros.

Nicole eut le temps d'apercevoir la face de brute de Franck, un colosse à tête rasée et aux avant-bras tatoués, qui la reluquait d'un regard salace. Aussitôt un panneau glissa sur la vitre et la nuit se coula dans la pièce.

Nicole resta prostrée dans sa position. Le temps s'écoula sans laisser de traces. Le silence inhabituel frappait ses tympans aussi durement qu'un vacarme.

Le supplice commençait. Nicole se dit qu'elle allait devenir folle. D'abord, elle perdrait la notion du temps, puis... Elle n'imaginait pas la suite. Peut-être trouverait-elle un moyen de garder la raison ? Peut-être sombrerait-elle dans une sorte de léthargie ? Elle pouvait aussi livrer les docs et l'argent ? C'était certainement la meilleure solution... Mais elle n'avait aucune garantie... Mac Dowell se débarrasserait d'elle sitôt en possession des documents. Elle en était convaincue.

L'obscurité, l'angoisse, la fatigue, l'entraînèrent dans les bras de Morphée.

Elle se réveilla en sursaut. Avait-elle rêvé ? Une main avait frôlé son entrecuisse. Elle se redressa brusquement et agita les mains autour d'elle. Rien.

« Y a quelqu'un ? » cria-t-elle. Pas d'écho.

Elle crut percevoir le souffle d'une respiration.

« Y a quelqu'un ? » hurla-t-elle d'une voix de damnée croupissant au fond de l'enfer. Submergée par la panique, Nicole se déplaça rapidement dans la pièce en se heurtant aux murs. Le souffle court, le cœur cognant violemment, elle s'effondra dans un coin. Elle pleura, se calma, reprit ses esprits. Attentive au moindre déplacement d'air, cherchant à capter le plus petit bruit de frottement, elle était tendue comme une corde prête à rompre. Devenait-elle déjà la proie d'hallucinations sensorielles ? Elle se convainquit d'avoir fait un mauvais rêve, maîtrisa sa respiration et se détendit.

Tout à coup, Nicole hurla à s'en déchirer les cordes vocales.

Une main avait saisi sa cheville et d'une traction brusque fit glisser Nicole sur le sol. Un corps se coucha sur elle, l'écrasa. Une main fouilla entre ses cuisses, des doigts forcèrent sa vulve, puis elle sentit la pénétration d'une verge. Elle se débattit en vain. L'homme la compressait et semblait insensible à ses coups de griffes et de poings. Nicole suffoquait sous le poids de son agresseur. Le violeur grognait à chaque coup de reins qu'il donnait avec fureur. Il éjacula et se retira immédiatement. Il disparut dans l'obscurité comme un fantôme. Quelques secondes après, Nicole aperçut l'ombre d'une silhouette massive qui se faufilait dans l'entrebâillement d'une porte coulissante qui se referma aussitôt sans un bruit.

— Salaud ! Fumier ! Ordure ! vomit Nicole pour se soulager. Ses injures avaient un destinataire : Franck dont l'odieux visage lui restait en mémoire.

Le salopard devait l'observer grâce à des caméras à infrarouges dissimulées dans la pièce et il avait profité de son sommeil pour entrer dans la cellule. Avec des lunettes à vision nocturne, il pouvait la voir sans être vu. Nicole frissonna de terreur. Ainsi, elle était à la merci de cet individu... À l'idée qu'il pouvait entrer, l'observer, jouer avec elle comme un chat avec une souris, la violer et disparaître, elle sentit le désespoir l'envahir.

Jerry Mac Dowell avait gagné...

Géraldine entra dans la brasserie, jeta un regard circulaire sur la salle bondée et repéra Corentin attablé avec Brichot. Elle se faufila entre les rangées de tables et les rejoignit. Un couvert l'attendait, elle se posa sur la banquette à la gauche de Brichot.

— Vous auriez pu m'attendre, espèce de morfales ! fit-elle en constatant que les deux hommes avaient déjà avalé leur hors-d'œuvre.

— Nous avons patienté vingt minutes, précisa Brichot. Cela a été très dur. Nous avons culpabilisé mais nous n'avons pas pu résister.

Géraldine haussa les épaules et commanda une salade niçoise.

— Alors ? demanda Corentin.

— Alors, toujours pas de Nicole Sterne, répondit la policière. Désolée... Toutefois, on a dû la manquer de peu. À notre première visite, sa boîte à lettre était pleine. Quand je suis repassée, elle était vide. Personne ne l'a croisée dans l'immeuble ; en revanche, le barman du bistrot d'en face l'a vue. Elle a pris un café au comptoir pendant vingt minutes, puis elle est sortie. Un quart d'heure plus tard, elle montait dans une voiture en compagnie de deux hommes.

— Quel genre, les deux hommes ?

— Blousons de cuir... Genre barbouze... Ils encadraient Nicole Sterne. Le barman a pensé que c'était des flics.

— Des flics ?

— Oui... Des mecs en blouson, à l'air de barbouze... et il n'en faut pas plus pour que le citoyen de base pense « policiers »... Notre image en prend un coup. Heureusement que nous avons notre Mémé qui relève le niveau...

— Eh oui, mademoiselle ! répliqua Brichot. L'habit ne fait pas le moine. Ces lascars à l'air de flic n'en étaient certainement pas. Ce qui est fort inquiétant.

— Inquiétant, répéta Corentin. C'est le mot juste, Mémé. Si ce ne sont pas des flics...

— ... Ce sont des truands, compléta Géraldine. Si c'est le cas, Nicole Sterne est mal partie. Cette fois les frères Catron n'y sont pour rien.

Corentin approuva et, dans le même temps, saisit son téléphone portable qui affichait un appel en provenance du standard de la brigade. L'échange dura trente secondes. Immédiatement après avoir coupé la communication, Corentin se leva. Brichot et Géraldine furent surpris par sa soudaine précipitation.

— Allez, debout ! ordonna Corentin.

— Holà ! C'est du sérieux, Grand chef ?

— Plutôt, Petit bonhomme ! C'est du sérieux. Le standard vient de recevoir l'appel d'une femme signalant que Mona était planquée dans une villa à Neuilly et qu'elle s'apprêtait à déménager.

— C'est une blague ! s'exclama Brichot.

— J'en sais rien. En tout cas, l'informatrice a donné des détails qui laissent à penser qu'elle connaît bien Mona.

Les policiers quittèrent le restaurant sous l'œil ahuri du garçon figé comme une statue, deux assiettes en mains. « On revient ! Mettez-les au chaud ! » lança Brichot en passant la porte.

Jerry Mac Dowell se tenait assis dans un confortable fauteuil, jambes croisées et sourire aux lèvres. Il contemplait Nicole qui boutonnait son corsage.

— Je regrette vraiment d'avoir eu à utiliser une telle méthode, s'excusa-t-il. Tu aurais pu éviter cette expérience... J'espère que tu ne me mènes pas en bateau. Crois-moi, si tu as l'intention de me doubler...

Le regard apeuré et craintif de la femme encore sous le choc de l'épreuve subie, ne laissait aucun doute sur sa soumission. Nicole avait abdiqué, il en était convaincu. Elle avait expliqué que les documents étaient déposés dans un coffre de banque et qu'elle seule y avait accès. Le fric, avait-elle précisé, est dans une autre banque. Mac Dowell s'était assuré de l'existence des coffres. Il avait eu également confirmation de l'impossibilité de les ouvrir hors la présence de Nicole. Ce point le chagrinait ; il aurait préféré garder sa prisonnière sous clé pendant qu'il récupérerait les docs et l'argent.

Mac Dowell avait posé des questions sur les complices. « Ce sont deux filles que j'ai payées pour l'opération. Elles ne connaissent pas la valeur des documents » avait affirmé Nicole. Mac Dowell était à demi satisfait de l'explication. Il vérifierait ce point plus tard, son souci était avant tout de récupérer les papiers de la Fortus.

Nicole avait fini de se rhabiller, elle se tenait debout face à Mac Dowell. Malgré le dégoût et la haine qu'elle ressentait pour le personnage, elle s'astreint à n'en laisser rien paraître. Le regard morne, les épaules basses, les mains pendantes le long du corps, elle avait l'allure d'une écolière qui attend

une sanction disciplinaire méritée. Elle ne regrettait pas sa décision. Elle n'aurait pas tenu un jour de plus dans cette cellule à la merci d'une brute et, plutôt que de subir un calvaire interminable dont l'issue était prévisible, elle avait choisi d'en finir rapidement...

Mac Dowell se leva. En examinant sa victime, il rectifia la position de son nœud de cravate d'un geste nerveux ; il lui trouva piètre figure. Elle ne pouvait pas se présenter au guichet de la banque dans cet état lamentable.

— Ne fais pas cette tête de martyr, conseilla-t-il. Arrange tes cheveux, tu as l'air d'une folle. Allez ! Dans une heure tout sera fini... Tu retourneras à ta petite vie. Je te le jure.

Nicole ne se berçait pas d'illusions sur les intentions de Mac Dowell. La violence avec laquelle il l'avait traitée n'augurait pas un *happy end*. S'il prenait possession des précieux documents, l'homme de la Fortus n'aurait plus besoin d'elle ; elle serait même un témoin gênant...

Malgré l'apparente reddition de Nicole, Mac Dowell restait vigilant. Il connaissait Nicole Sterne qui avait travaillé plusieurs années pour Fortus. Il en avait apprécié la combativité, la roublardise en affaires... des qualités dont il se méfiait dans la situation présente.

— Attention, Nicole ! Pas d'entourloupe ! avertit-il. Si tu cherches à me baiser, je te le ferai payer cher... Où que tu ailles, je te retrouverai.

Nicole opina et Mac Dowell fut rassuré par son expression de femme cassée.

En réalité, les menaces n'avaient plus de prise sur Nicole. Elle savait exactement ce qu'elle allait faire. Et quelles qu'en soient les conséquences, une certitude la réconfortait : Mac Dowell n'aurait jamais les documents !

— Allez ! On y va ! ordonna Mac Dowell en entraînant Nicole vers la porte.

Des éclats de voix, des claquements de porte, un bruit de cavalcade, stoppèrent l'élan du couple.

Figé par la surprise, Mac Dowell resta bouche bée devant le canon d'un pistolet noir pointé sur lui. Le brassard orange siglé POLICE en lettres noires ne le rasséra pas. Instinctivement, il leva les mains. Nicole était autant stupéfaite de cette intrusion, mais à l'inverse de son ravisseur, elle éprouva un soulagement immédiat. Elle leva également les bras par mimétisme.

— Qu'est-ce que... bafouilla Mac Dowell qui ne trouvait pas ses mots.

Corentin ne perdit pas de temps en explication. Sans quitter Mac Dowell des yeux, il ordonna à ses collègues de fouiller les étages.

— Enfin ! Qu'est-ce que cela signifie ? s'emporta Mac Dowell. De quel droit vous permettez-vous de pénétrer dans un lieu privé comme dans un vulgaire tripot ?

— Tripot ou pas, rétorqua Corentin, nous agissons dans le cadre d'une

procédure légale. Vous pourrez vous plaindre au procureur, si cela vous chante. En attendant, donnez-moi votre identité.

Mac Dowell encaissa. Il jeta un regard en coin à Nicole. Elle avait abaissé les bras et les tenait croisés sur sa poitrine. Elle répondit par un léger sourire au regard foudroyant de Mac Dowell. Ce dernier tendit son passeport au policier.

— Jerry Mac Dowell, lut Corentin. Citoyen américain...

— Comme vous le voyez !

— Et vous, Madame ?

— Nicole Sterne.

Corentin fut décontenancé. Il dévisagea la femme en répétant son nom comme pour se persuader de sa réalité.

Géraldine et Brichot s'approchèrent de Corentin.

— Pas de trace de Mona, annonça Géraldine. On a fouillé la baraque du sous-sol aux combles...

Brichot confirma le rapport de sa collègue.

Corentin hocha la tête. Cette histoire l'intriguait. Ils étaient venus chercher Mona, ils tombaient sur Nicole Sterne. Était-ce l'intention cachée de l'informatrice ? Mais pourquoi un tel stratagème ?

— Désolé pour le dérangement, Monsieur Mac Dowell, lança Corentin en tendant le passeport vers son propriétaire. Pour les explications, nous nous ferons un plaisir de vous accueillir dans nos bureaux. Quant à vous, Madame Sterne, veuillez me suivre, j'ai quelques questions à vous poser.

— Avec plaisir !

Et dans la seconde, Nicole s'écarta de Mac Dowell. Elle fit deux pas vers le policier. Mac Dowell réagit :

— Nicole, n'oublie pas notre rendez-vous. Tu sais que je compte sur toi.

— Bien sûr, mon chou ! Tu peux compter sur moi ! moqua Nicole qui déjà passait le seuil dans les pas de Corentin.

CHAPITRE XX



Nicole Sterne paraissait soulagée de se retrouver dans les bureaux de la BRP. C'était un phénomène assez rare pour être remarqué par les policiers. Généralement, les témoins – a fortiori, les suspects – étaient tendus, impressionnés, voire stressés. La perspective d'un interrogatoire n'était jamais vécue comme un anodin passe-temps. Nicole Sterne, elle, semblait s'apprêter à mener une conversation de salon.

Corentin nota toutefois qu'elle avait le visage fatigué et le teint gris ; sa bouche était pincée en un pli amer et ses yeux étaient cernés comme ceux de quelqu'un qui a mal ou peu dormi. Ce paradoxe entre une apparente décontraction et les stigmates d'une tension interne désarçonnait le policier qui, faute de comprendre, considéra que Nicole Sterne n'était pas rassurée de se retrouver face à lui.

Sans transition ni explication, Corentin entra dans le vif du sujet avec une question directe :

— Madame Sterne, connaissez-vous Monique Lizard, diminutif : Mona ?

— Mona ? Bien sûr. Vous devez savoir que nous avons fait un stage dans la même maison d'arrêt. Elle était hébergée dans la cellule voisine. Quel est le problème ?

— Pour être franc, il est possible que vous soyez accusée de complicité d'évasion... Vous voyez le problème ?

— Complicité d'évasion... Evasion de qui ?

Corentin se tourna vers Brichot.

— T'entends, Mémé ? Évasion de qui ! (il revint vers Nicole) Vous ne savez peut-être pas que Mona s'est évadée en compagnie de deux autres détenues ?

— Ben non ! Je ne le savais pas. J'ai bien entendu parler d'une évasion de femmes, mais je ne savais pas que c'était Mona. Vous savez, moi, la télé, je

ne la regarde pas. Surtout pas les infos, ça me déprime.

« Elle ment, mais elle ment à la perfection » se dit Corentin. En comparaison, Véronique Noirot était une amatrice.

— Avez-vous vu Mona récemment ?

Nicole comprit immédiatement que la question recelait un piège. Elle était sûre que le flic attendait une réponse négative et qu'il la coïncerait aussitôt. Cathy avait-elle parlé ? Non, elle était toujours en réanimation. Et puis Cathy n'avait aucun intérêt à balancer... Elle perdrait tout espoir de récupérer sa part du butin.

— Alors, oui ou non, avez-vous rencontré Mona récemment ? s'impatienta Corentin.

— Oui !

— Et vous osez me dire que vous ne saviez pas qu'elle était en cavale ! s'emporta Corentin.

— Ben oui, j'ose ! Je ne le savais pas. Elle m'a dit qu'elle bénéficiait d'une permission de sortie... Je ne me suis pas posé de question.

— Que voulait-elle ?

— Rien... On s'est rencontré par hasard. Enfin, c'est ce qu'elle a prétendu. Nous avons parlé une demi-heure dans un café. C'est vrai, j'étais contente de la voir en liberté. Mais je n'ai jamais eu l'intention de la revoir. Vous savez, je ne tiens pas à ce genre de relations. J'ai payé... Basta ! J'ai tiré un trait sur tout ce qui me rappelle le passé.

Corentin acquiesça. Silencieux, il dévisagea son interlocutrice qui ne baissa pas les yeux. Puis, brusquement, il se pencha en avant et martela chaque mot :

— Vous mentez ! Vous avez revu Mona pour lui donner une invitation à la soirée Fortus !

— Ah, c'est ça ! L'invitation ! Vous êtes au courant... j'avoue que j'ai fait une connerie. C'est la seule chose que Mona m'ait demandée. Je n'ai pas pu lui refuser. Elle voulait rencontrer un homme, un notaire je crois... Pour moi, c'était un petit service, mais je ne voulais pas que ça se sache... Les gens de la Fortus n'auraient pas apprécié. C'est pourquoi j'ai emprunté le bristol d'une journaliste.

Corentin s'adressa à Brichot :

— Tu as des questions à poser à Madame ?

Brichot fit oui d'un mouvement de tête et s'adressa à Nicole :

— Que faisiez-vous dans cette villa en compagnie du patron de la Fortus ?

Un sourire équivoque sur les lèvres, Nicole leva les yeux sur le policier. Elle l'observa et répondit d'un ton amusé :

— Des choses... On faisait des choses... Faut que je vous fasse un

dessin ?

Brichot passa sur le sarcasme et enchaîna sur le même ton :

— Vous n’êtes pas rancunière...

— Si, très rancunière... Parfois, il faut mettre son amour-propre de côté... Mais cela est une affaire privée qui nous éloigne de Mona...

« La garce ! Elle nous nargue ! » pensa Corentin.

Brichot reprit les rênes de l’interrogatoire :

— Avez-vous une idée sur la personne qui nous a envoyés à la villa ?

Nicole oscilla lentement la tête.

— Non, dit-elle. Je ne vois pas. On m’a peut-être confondue avec Mona... ? Ou alors on voulait me nuire ou nuire à Jerry ?

— Qui pourrait chercher à vous nuire ?

Nicole leva les yeux au ciel et soupira :

— Oh, beaucoup de monde ! On a toujours plus d’ennemis que l’on ne le croit.

— Vous avez l’art de noyer le poisson, remarqua Corentin. Si je résume, fit-il en croisant les mains sur son bureau, vous affirmez n’être pour rien dans l’évasion de Mona. C’est ça ?

— Exactement... Je vous l’ai dit : j’ai payé ma dette. Je n’ai pas une âme de délinquante. Trois ans deux mois et six jours de taule, ça suffit. Pourquoi aurais-je pris des risques pour aider une fille que j’ai fréquentée six mois en maison d’arrêt ?

Corentin et Brichot n’avaient pas la réponse, pourtant ils sentaient que Nicole Sterne leur cachait un point important.

— OK, Madame Sterne, nous avons besoin d’éclaircir certaines de vos affirmations...

— Vous me placez en garde à vue ?

Nicole avait posé la question sans montrer la moindre contrariété. Corentin l’observa d’un air dubitatif. « On dirait que ça la soulage » se dit-il. Il confirma son intention :

— Oui, je vais en faire la demande au procureur.

Brichot conduisit Nicole Sterne dans la cellule de garde à vue. Quand il revint dans le bureau de Corentin, ce dernier discutait de l’interrogatoire avec Géraldine.

— Alors, Mémé ! fit la policière, Boris me dit que cette bonne femme n’a rien lâché.

— Oui, c’est une fortiche, mais je suis persuadé qu’elle est de mèche avec Mona.

— L’intuition ne suffit pas, Mémé, objecta Corentin.

— Je sais, Boris... Depuis le début de cette affaire, on patauge comme si nous étions aux prises avec plusieurs affaires entremêlées et indémêlables. Sandrine la camée, Cathy la *maricide*, Mona la pute de haute volée et maintenant Nicole Sterne, une délinquante en col blanc. C'est une association hétéroclite.

— Vous pouvez adjoindre la surveillante.

— Exact, Géraldine. La matonne tue Sandrine, Cathy veut venger Sandrine. Affaire réglée. Reste Mona et Nicole. Que magouillent-elles ensemble ?

— Tu oublies que nous n'avons aucune preuve concernant leur complicité, rappela Corentin. Le fait que Nicole Sterne ait donné une invitation à Mona pour la soirée Fortus n'est pas en soi un acte répréhensible.

— D'accord, Boris... Tu veux des preuves ? Tu veux savoir si Nicole Sterne nous ment sur ses relations avec Mona ?

— Je sens que tu as une idée.

— Oui, Boris, j'ai une idée... D'abord, on relâche Nicole Sterne, ensuite...

Brichot exhiba un minuscule objet noir carré, épais d'un millimètre qu'il tenait entre pouce et index.

— Qu'est-ce ? s'enquit Corentin.

— C'est une petite merveille... Je vais vous expliquer comment ça fonctionne.

Nicole fut libérée deux heures après sa mise en garde à vue. Corentin lui expliqua que le procureur avait émis des réserves sur l'opportunité de cette procédure. Au vu des éléments rapportés par les policiers, le magistrat du parquet considérait que les charges relevées contre Nicole Sterne ne justifiaient pas une garde à vue.

Nicole marcha longtemps, sans but, juste pour se dégourdir les jambes et stimuler sa réflexion. Pour le moment, elle s'en sortait bien. Elle avait échappé à Mac Dowell et les flics l'avaient relâchée. Elle avait conscience que ce n'était qu'un répit. La chance pouvait tourner. D'abord, elle devait retrouver Mona. Ensuite, elles aviseraient.

Nicole marcha une heure au hasard, prit le métro, le bus, puis deux taxis. Quand elle fut certaine de ne pas être suivie, elle rejoignit la planque.

Mona lui sauta au cou. Les deux femmes s'embrassèrent comme deux sœurs heureuses de se retrouver après des années de séparation.

— Incroyable ! Ils t'ont relâchée, s'émerveillait Mona. Je n'y crois pas !

— Moi non plus. Mais je ne pense pas qu'ils m'oublieront pour autant.

J'ai eu du pot, tu sais. Mac Dowell...

— Je sais, coupa Mona.

— Tu sais ? Comment ?

— Je t'ai suivie, avoua Mona avec gêne. Excuse-moi, mais je me demandais si tu n'allais pas filer avec le fric. Je t'ai suivie jusqu'à chez toi. J'ai vu les hommes de Jerry t'embarquer et te conduire à la villa. J'ai eu l'idée d'avertir les flics... C'est tout ce que j'ai trouvé pour te sortir des pattes de Jerry.

— Tu as bien fait, Mona. Jerry est prêt à tout pour récupérer les documents et le fric. Il ne va pas abandonner. Quand il apprendra que je suis libre, il va tout faire pour me retrouver. On n'a pas de temps à perdre.

— Que comptes-tu faire ?

Nicole se dirigea vers le bar, elle se servit un verre de Porto et exposa ses intentions :

— On envoie les documents à la journaliste Camille Grell et à un juge... Le seul moyen de court-circuiter Jerry, c'est de mettre l'affaire Fortus sur la place publique. Cette fois les voyous de Fortus paieront.

— Et le fric ?

— On le garde, bien sûr. On en a besoin.

Une heure plus tard, les deux femmes sortaient de leur planque. Elles remontèrent la rue jusqu'à leur voiture garée à une centaine de mètres de l'immeuble.

Quelques passants déambulaient, deux voitures passèrent. Mona ne remarqua rien d'anormal jusqu'à ce qu'elle repère un couple qui descendait la rue d'un pas tranquille et qui accéléra l'allure sans raison. Mona comprit qu'elles étaient piégées lorsqu'elle vit à l'opposé, deux hommes traverser la chaussée et se diriger vers elle.

Les deux femmes n'opposèrent aucune résistance. Corentin referma les menottes sur les poignets de Mona, pendant que Brichot effectuait la même opération sur Nicole.

— Permettez, Madame, j'ai un petit objet à récupérer, s'excusa Brichot en désignant le haut de la veste de Nicole Sterne.

Il plongea deux doigts dans la poche de poitrine et en retira une petite plaque noire. Il répondit à l'étonnement muet de Nicole :

— C'est pas donné, ces émetteurs miniatures... Et puis, je peux encore en avoir besoin pour pister un suspect.

CHAPITRE XXI



Charlie Badolini fumait une Celtic avec délectation comme un commissaire divisionnaire heureux. Appuyé nonchalamment contre le dossier de son fauteuil, il écoutait le compte rendu du commandant Boris Corentin en suivant les volutes bleutées de sa fumée.

— Véronique Noirost a été mise en examen malgré ses dénégations, exposait Corentin. Il n'y a aucun doute sur sa culpabilité : les preuves matérielles accumulées contre elle sont suffisantes. Mais cela ne l'empêche pas de clamer son innocence et de prétendre qu'elle est victime d'un complot d'ex-taulardes.

— Étrange moyen de défense, commenta Badolini.

— Je crois qu'une soupape a sauté chez elle. Si ça s'aggrave, elle est bonne pour l'hôpital psychiatrique.

— À ce point ?

— Oui, Patron. Elle refuse de sortir de sa cellule qu'elle partage avec une autre surveillante mise en examen pour vol.

— Eh bien, si les prisons se remplissent avec des matons, la surpopulation carcérale n'est pas prête à se résorber. Et les autres ?

— Catherine Lebrech est toujours hospitalisée. Elle est mise en examen pour tentative d'assassinat. Mona est retournée en taule, elle sera jugée prochainement pour son évasion.

— Et Nicole Sterne ? questionna Badolini.

— Elle nie sa complicité avec les trois évadées mais les présomptions de culpabilité sont fortes. Mona la couvre et prétend que Nicole l'a aidée sans connaître réellement sa situation de fugitive.

— Défense intenable, jugea Badolini.

— C'est vrai, patron. Cependant, Nicole bénéficie d'un excellent avocat qui d'ailleurs se charge aussi de la défense de Mona et Cathy... De plus, cet avocat travaille régulièrement avec la Fortus.

— Bizarre, vraiment bizarre... Nous sommes vraiment dans un drôle de drame, ironisa Badolini.

— C'est exactement ce que j'ai pensé, Patron. Cette histoire d'avocat m'a donné envie d'en savoir plus sur la Fortus.

— Et alors ? fit Badolini appâté par un rebondissement qu'il sentait venir.

— Alors, j'ai appris que le bureau de Jerry Mac Dowell avait été cambriolé... Le fait était tenu secret. Je l'ai appris par le vigile de garde le jour du vol. Mac Dowell n'a pas porté plainte.

— Et qu'est-ce qui a été volé ?

— Je n'en sais encore rien. Mac Dowell n'a pas voulu répondre à mes questions. Mais je pense savoir où trouver la réponse... Nicole Sterne a récemment ouvert un compte dans une banque et a loué un coffre-fort...

— Très fort, commandant !

— J'ai envoyé Brichot et Géraldine à la banque. Ils y sont et doivent me rappeler dès que le coffre sera ouvert.

Une demi-heure passa.

Brichot et Géraldine revinrent de leur pêche au trésor avec deux cartons remplis de papiers. Ils les déposèrent sur le bureau de Badolini qui s'empessa d'y plonger les mains comme un enfant pressé de découvrir ses cadeaux.

Il ne fallut pas plus de trois minutes au commissaire divisionnaire pour évaluer la valeur des documents. Radieux, il s'adressa à son équipe :

— Bravo ! Je pense que cela va ravir nos collègues de la Brigade financière. Nous avons résolu une affaire d'évasion de détenues, à eux de s'occuper d'une affaire d'évasion fiscale. À chacun ses compétences. Pour nous une page est tournée, passons au chapitre suivant...

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

TABLE

[1] Président de la République du Bénin depuis le 6 avril 2006.

[2] Corde balancée d'une fenêtre de cellule à l'autre et qui sert à passer des messages ou de petits objets.